BnF Gallica

Bulletins officiels de la Grande Armée , recueillis et publiés par Alexandre Goujon,...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

France. Grande Armée. Auteur du texte. Bulletins officiels de la Grande Armée , recueillis et publiés par Alexandre Goujon,.... 1820-1821.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BULLETINS

OFFICIELS

DE LA GRANDE ARMÉE.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
COLLECTION
DU
BARON LARREY
DON DE
Mlle DORIA
IMPRIMÉS

Lauriej
8° Z
221

DE IV CRVDE WERF

VERCIERS

BOFFELIVS

BATAILLE DE LA MOSCOWA.

Gagnée par les Français le 7 Sept. 1812.

BULLETINS

OFFICIELS

DE LA GRANDE ARMÉE,

RECUEILLIS ET PUBLIÉS

PAR ALEXANDRE GOUJON,

CAMPAGNES

DE RUSSIE, DE SAXE,

PARIS.

BAUDOUIN FRÈRES, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,
RUE DE VAUGIRARD, N° 36.

1821.

BULLETINS

OFFICIELS

DE LA GRANDE ARMÉE,

RECUEILLIS ET PUBLIÉS

PAR ALEXANDRE GOUJON,

NCIEN OFFICIER D'ARTILLERIE LÉGÈRE, MEMBRE DE LA LÉGION D'HONNEUR.

COLLECTION DU BARON DE VILLENEUVE

CAMPAGNES

DE RUSSIE ET DE SAXE.

PARIS.

BAUDOUIN FRÈRES, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,

RUE DE VAUGIRARD, N° 36.

15 AVRIL 1821.

12 JUIN 1931

MM. DE ANDRADE, 30,
BOULEVARD DES INVALIDES,
PARIS.

DE HAUSSE ET DE BAISSE

CONFÉRENCES

PAR ALEXANDRE COLLON

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

DE FRANCE

OFFICIELS

BOURSIERS

BULLETINS

DE

LA GRANDE ARMÉE.

CAMPAGNE DE RUSSIE.

PREMIER BULLETIN.

Gumbinem, le 20 juin 1812.

A la fin de 1810, la Russie changea de système politique; l'esprit anglais reprit son influence; l'ukase sur le commerce en fut le premier acte.

En février 1811, cinq divisions de l'armée russe quittèrent à marches forcées le Danube, et se portèrent en Pologne. Par ce mouvement, la Russie sacrifia la Valachie et la Moldavie.

Les armées russes réunies et formées, on vit paraître une protestation contre la France, qui fut envoyée à tous les cabinets. La Russie annonça par-là qu'elle ne voulait pas même garder les apparences. Tous les moyens de conciliation furent employés de la part de la France : tout fut inutile.

A la fin de 1811, six mois après, on vit en France que tout ceci ne pouvait finir que par la guerre; on s'y prépara. La garnison de Dantzick fut portée à 20,000 hommes. Des approvisionnemens de toute espèce, canons, fusils, poudre, munitions, équipages

de pont, furent dirigés sur cette place ; des sommes considérables furent mises à la disposition du génie pour en accroître les fortifications.

L'armée fut mise sur le pied de guerre. La cavalerie, le train d'artillerie et les équipages militaires furent complétés.

En mars 1812, un traité d'alliance fut conclu avec l'Autriche : le mois précédent, un traité avait été conclu avec la Prusse.

En avril le 1^er^ corps de la grande armée se porta sur l'Oder ;

Le 2^e^ corps se porta sur l'Elbe ;

Le 3^e^ corps sur le Bas-Oder ;

Le 4^e^ corps partit de Véronne, traversa le Tyrol, et se rendit en Silésie. La Garde partit de Paris.

Le 22 avril, l'empereur de Russie prit le commandement de son armée, quitta Pétersbourg et porta son quartier-général à Wilna.

Au commencement de mai, le 1^er^ corps arriva sur la Vistule à Elbing et à Marienbourg ;

Le 2^e^ corps à Marienwerder ;

Le 3^e^ corps à Thorn ;

Le 4^e^ et le 6^e^ corps à Plock ;

Le 5^e^ corps se réunit à Varsovie ;

Le 8^e^ corps sur la droite de Varsovie ;

Le 7^e^ corps à Pulawi.

L'Empereur partit de Saint-Cloud le 9 mai, passa le Rhin le 13, l'Elbe le 29, et la Vistule le 6 juin.

DEUXIÈME BULLETIN.

Wilkowisky, le 22 juin 1812.

Tout moyen de s'entendre, entre les deux empires, devenait impossible : l'esprit qui dominait le

cabinet russe le précipita à la guerre. Le général Narbonne, aide-de-camp de l'Empereur, fut envoyé à Wilna et ne put y séjourner que peu de jours. On acquérait la preuve que la sommation arrogante et tout-à-fait extraordinaire qu'avait présentée le prince Kourakin, où il déclara ne vouloir entrer dans aucune explication que la France n'eût évacué le territoire de ses propres alliés, pour les livrer à la discrétion de la Russie, était le *sine quâ non* de ce cabinet, et il s'en vantait auprès des puissances étrangères.

Le 1^er^ corps se porta sur la Prégel. Le prince d'Eckmülh eut son quartier-général le 11 juin à Kœnigsberg.

Le maréchal duc de Reggio, commandant le 2^e^ corps, eut son quartier-général à Vehlau; le maréchal duc d'Elchingen, commandant le 3^e^ corps, à Soldapp; le prince vice-roi, à Rastembourg; le roi de Westphalie, à Varsovie; le prince Poniatowski, à Pultusk; l'Empereur porta son quartier-général le 12 sur la Prégel à Kœnigsberg, le 17 à Justerburg, le 19 à Gumbinen.

Un léger espoir de s'entendre existait encore. L'Empereur avait donné au comte de Lauriston l'instruction de se rendre auprès de l'empereur Alexandre ou de son ministre des affaires étrangères, et de voir s'il n'y aurait pas moyen de revenir sur la sommation du prince Kourakin, et de concilier l'honneur de la France et l'intérêt de ses alliés avec l'ouverture des négociations.

Le même esprit qui régnait dans le cabinet russe empêcha, sous différens prétextes, le comte de Lauriston de remplir sa mission, et l'on vit pour la première fois un ambassadeur ne pouvoir approcher ni le souverain ni son ministre dans des circonstances aussi importantes. Le secrétaire de légation Prevost apporta ces nouvelles à Gumbinen; et l'Empereur

donna l'ordre de marcher pour passer le Niémen : « Les vaincus, dit-il, prennent le ton de vainqueurs; » la fatalité les entraîne, que les destins s'accom- » plissent. » S. M. fit mettre à l'ordre de l'armée la proclamation suivante :

« Soldats,

» La seconde guerre de Pologne est commencée. » La première s'est terminée à Friedland et à Tilsitt : » à Tilsitt, la Russie a juré éternelle alliance à la » France et guerre à l'Angleterre. Elle viole aujour- » d'hui ses sermens. Elle ne veut donner aucune » explication de son étrange conduite que les aigles » françaises n'aient repassé le Rhin, laissant par-là » nos alliés à sa discrétion. La Russie est entraînée » par la fatalité ! ses destins doivent s'accomplir. » Nous croirait-elle donc dégénérés? ne serions-nous » donc plus les soldats d'Austerlitz? Elle nous place » entre le déshonneur et la guerre. Le choix ne sau- » rait être douteux, marchons donc en avant ! pas- » sons le Niémen ! portons la guerre sur son terri- » toire. La seconde guerre de Pologne sera glorieuse » aux armes françaises comme la première, mais la » paix que nous conclurons portera avec elle sa ga- » rantie et mettra un terme à cette orgueilleuse in- » fluence que la Russie a exercée depuis cinquante » ans sur les affaires de l'Europe.

» En notre quartier-général de Wilkowiski, le 22 » juin 1812. »

TROISIÈME BULLETIN.

Kowno, le 26 juin 1812.

Le 23 juin, le roi de Naples, qui commande la cavalerie, porta son quartier-général à deux lieues du Niémen sur la rive gauche. Ce prince a sous ses

ordres immédiats les corps de cavalerie commandés par les généraux comtes Nansouty et Montbrun ; l'un composé des divisions aux ordres des généraux comtes Bruyères, Saint-Germain et Valence ; l'autre composé des divisions aux ordres du général baron Vattier, et des généraux comtes Sébastiani et Defrance.

Le maréchal prince d'Eckmülh, commandant le 1^er^ corps, porta son quartier-général au débouché de la grande forêt de Pilwisquy.

Le 2^e^ corps et la garde survirent le mouvement du 1^er^ corps.

Le 3^e^ corps se dirigea par Marienpol. Le vice-roi, avec les 4^e^ et 6^e^ corps restés en arrière, se porta sur Kalwarry.

Le roi de Westphalie se porta à Novogrod avec les 5^e^, 7^e^, et 8^e^ corps.

Le 1^er^ corps d'Autriche, commandé par le prince de Schwarzenberg, quitta Lemberg le....., fit un mouvement sur sa gauche et s'approcha de Lublin.

L'équipage de ponts, sous les ordres du général Eblé, arriva le 23 à deux lieues du Niémen.

Le 23, à deux heures du matin, l'Empereur arriva aux avant-postes près de Kowno, prit une capote et un bonnet polonais d'un des chevau-légers, et visita les rives du Niémen, accompagné seulement du général du génie Haxo.

A huit heures du soir, l'armée se mit en mouvement. A dix heures, le général de division comte Morand fit passer trois compagnies de voltigeurs, et au même moment trois ponts furent jetés sur le Niémen. A onze heures, trois colonnes débouchèrent sur les trois ponts. A une heure un quart, le jour commençait déjà à paraître. A midi, le général baron Pajol chassa devant lui une nuée de cosaques, et fit occuper Kowno par un bataillon.

Le 24, l'Empereur se porta à Kowno.

Le maréchal prince d'Eckmülh porta son quartier-général à Roumchicki;

Et le roi de Naples, à Eketanoni.

Pendant toute la journée du 24 et celle du 25, l'armée défila sur les trois ponts. Le 24 au soir, l'Empereur fit jeter un nouveau pont sur la Vilia, vis-à-vis de Kowno, et fit passer le maréchal duc de Reggio avec le 2e corps. Les chevau-légers polonais de la garde passèrent à la nage. Deux hommes se noyaient, lorsqu'ils furent sauvés par des nageurs du 26e léger. Le colonel Guéhéneuc s'étant imprudemment exposé pour les secourir, périssait lui-même; un nageur de son régiment le sauva.

Le 25, le duc d'Elchingen se porta à Kormelou : le roi de Naples se porta à Jijmoroui. Les troupes légères de l'ennemi furent chassées de tous côtés.

Le 26, le maréchal duc de Reggio arriva à Janow : le maréchal duc d'Elchingen arriva à Skorouli. Les divisions légères de cavalerie couvrirent toute la plaine jusqu'à dix lieues de Wilna.

Le 24, le maréchal duc de Tarente, commandant le 10e corps dont les Prussiens font partie, a passé le Niémen à Tilsitt, et marche sur Rossiena, afin de balayer la rive droite du fleuve et de protéger la navigation.

Le maréchal duc de Bellune, commandant le 9e corps, ayant sous ses ordres les divisions Heudelet, Lagrange, Durutte, Partonneaux, occupe le pays entre l'Elbe et l'Oder.

Le général de division, comte Rapp, gouverneur de Dantzick, a sous ses ordres la division Daendels.

Le général de division, comte Hogendorp, est gouverneur de Kœnigsberg.

L'empereur de Russie est à Wilna avec sa garde

et une partie de son armée, occupant Ronikoutoui et Newtroki.

Le général russe Bagawout, commandant le 2e corps et une partie de l'armée russe coupée de Wilna, n'ont trouvé leur salut qu'en se dirigeant sur la Dwina.

Le Niémen est navigable pour les bateaux de 2 à 300 tonneaux jusqu'à Kowno. Ainsi les communications par eau sont assurées jusqu'à Dantzick, et avec la Vistule, l'Oder et l'Elbe. Un immense approvisionnement en eau-de-vie, en farine, en biscuits, file de Dantzick et de Kœnigsberg sur Kowno. La Vilia, qui passe à Wilna, est navigable pour de plus petits bateaux, depuis Kowno jusqu'à Wilna. Wilna, capitale de la Lithuanie, l'est de toute la Pologne russe. L'empereur de Russie est depuis plusieurs mois dans cette ville, avec une partie de sa cour. L'occupation de cette place par l'armée française sera le premier fruit de la victoire. Plusieurs officiers de cosaques et des officiers porteurs de dépêches ont été arrêtés par la cavalerie légère.

QUATRIÈME BULLETIN.

Wilna, le 30 juin 1812.

Le 27, l'Empereur arriva aux avant-postes, à deux heures après midi, et mit en mouvement l'armée, pour s'approcher de Wilna, et attaquer, le 28, à la pointe du jour, l'armée russe, si elle voulait défendre Wilna ou en retarder la prise, pour sauver les immenses magasins qu'elle y avait. Une division russe occupait Troki, et une autre division était sur les hauteurs de Waka.

A la pointe du jour, le 28, le roi de Naples se mit

en mouvement avec l'avant-garde et la cavalerie légère du général comte Bruyères. Le maréchal prince d'Eckmülh l'appuya avec son corps. Les Russes se reployèrent partout. Après avoir échangé quelques coups de canon, ils repassèrent en toute hâte la Vilia, brûlèrent le pont de bois de Wilna, et incendièrent d'immenses magasins évalués à plusieurs millions de roubles; plus de 150 mille quintaux de farine, un immense approvisionnement de fourrages et d'avoine, une masse considérable d'effets d'habillement furent brûlés. Une grande quantité d'armes, dont, en général, la Russie manque, et de munitions de guerre, furent détruites et jetées dans la Vilia.

A midi, l'Empereur entra dans Wilna. A trois heures, le pont sur la Vilia fut rétabli : tous les charpentiers de la ville s'y étaient portés avec empressement, et construisaient un pont en même temps que les pontonniers en construisaient un autre.

La division Bruyères suivit l'ennemi sur la rive gauche. Dans une légère affaire d'arrière-garde, une cinquantaine de voitures furent enlevées aux Russes. Il y eut quelques hommes tués et blessés ; parmi ces derniers est le capitaine des hussards, Ségur. Les chevau-légers polonais de la garde firent une charge sur la droite de la Vilia, mirent en déroute, poursuivirent et firent prisonniers bon nombre de cosaques.

Le 25, le duc de Reggio avait passé la Vilia sur un pont jeté près de Cowno. Le 26, il se dirigea sur Javou, et le 27 sur Chatouï. Ce mouvement obligea le prince de Vittgenstein, commandant le 1er corps de l'armée russe, à évacuer toute la Samogitie et le pays situé entre Kowno et la mer, et à se porter sur Wilkomir en se faisant renforcer par deux régimens de la garde.

Le 28, la rencontre eut lieu. Le maréchal duc de

Reggio trouva l'ennemi en bataille vis-à-vis Develtovo. La canonnade s'engagea ; l'ennemi fut chassé de position en position, et repassa avec tant de précipitation le pont, qu'il ne put pas le brûler. Il a perdu 300 prisonniers, parmi lesquels plusieurs officiers et une centaine d'hommes tués ou blessés. Notre perte se monte à une cinquantaine d'hommes.

Le duc de Reggio se loue de la brigade de cavalerie légère que commande le général baron Castex, et du 11e régiment d'infanterie légère, composé en entier de Français des départemens au-delà des Alpes. Les jeunes conscrits romains ont montré beaucoup d'intrépidité.

L'ennemi a mis le feu à son grand magasin de Wilkomir. Au dernier moment, les habitans avaient pillé quelques tonneaux de farine ; on est parvenu à en recouvrer une partie.

Le 29, le duc d'Elchingen a jeté un pont vis-à-vis Souderva, pour passer la Vilia. Des colonnes ont été dirigées sur les chemins de Grodno et de la Wolhynie, pour marcher à la rencontre de différens corps russes, coupés et éparpillés.

Wilna est une ville de 25 à 30,000 ames, ayant un grand nombre de couvens, de beaux établissemens, et des habitans pleins de patriotisme. Quatre ou cinq cents jeunes gens de l'Université, ayant plus de dix-huit ans, et appartenant aux meilleures familles, ont demandé à former un régiment.

L'ennemi se retire sur la Dwina. Un grand nombre d'officiers d'état-major et d'estafettes tombent à chaque instant dans nos mains. Nous acquérons la preuve de l'exagération de tout ce que la Russie a publié sur l'immensité de ses moyens. Deux bataillons seulement par régiment sont à l'armée ; les troisièmes bataillons, dont beaucoup d'états de situation ont été interceptés dans la correspondance

des officiers des dépôts avec les régimens, ne se montent, pour la plupart, qu'à 120 ou 200 hommes.

La cour est partie de Wilna, vingt-quatre heures après avoir appris notre passage à Kowno. La Samogitie, la Lithuanie sont presqu'entièrement délivrées. La centralisation de Bagration vers le nord a fort affaibli les troupes qui devaient défendre la Wolhynie.

Le roi de Westphalie, avec le corps du prince Poniatowski, le 7^e^ et le 8^e^ corps, doit être entré le 29 à Grodno.

Différentes colonnes sont parties pour tomber sur les flancs du corps de Bagration, qui, le 20, a reçu l'ordre de se rendre à marche forcée de Proujanoni sur Wilna, et dont la tête était déjà arrivée à quatre journées de marche de cette dernière ville, mais que les événemens ont forcé de rétrograder, et que l'on poursuit.

Jusqu'à cette heure, la campagne n'a pas été sanglante; il n'y a eu que des manœuvres : nous avons fait en tout 1000 prisonniers. Mais l'ennemi a déjà perdu la capitale et la plus grande partie des provinces polonaises, qui s'insurgent. Tous les magasins de première, de deuxième et de troisième lignes, résultat de deux années de soin, et évaluées plus de 20 millions de roubles, sont consumés par les flammes ou tombés en notre pouvoir. Enfin, le quartier-général de l'armée française est dans le lieu où était la cour depuis six semaines.

Parmi le grand nombre de lettres interceptées, on remarque les deux suivantes : l'une de l'intendant de l'armée russe, qui fait connaître que déjà la Russie, ayant perdu tous ses magasins de première, de deuxième et de troisième lignes, est réduite à en former en toute hâte de nouveaux; l'autre, du duc Alexandre de Wurtemberg, faisant voir qu'après

peu de jours de campagne, les provinces du centre sont déjà déclarées en état de guerre.

Dans la situation présente des choses, si l'armée russe croyait avoir quelque chance de victoire, la défense de Wilna valait une bataille, et dans tous les pays, mais surtout dans celui où nous nous trouvons, la conservation d'une triple ligne de magasins aurait dû décider un général à en risquer les chances.

Des manœuvres ont donc seules mis au pouvoir de l'armée française une bonne partie des provinces polonaises, la capitale et trois lignes de magasins. Le feu a été mis aux magasins de Wilna avec tant de précipitation, qu'on a pu sauver beaucoup de choses.

Rapport de l'intendant général Laba au ministre de la guerre à Wilna.

J'ai eu l'honneur de recevoir à l'instant même la lettre de V. Exc. sous le n° 279, datée du 12 (24) de ce mois, par laquelle elle me fait connaître la volonté de S. M. I. pour le prompt établissement de magasins à Vitepsk, Ostrow, Weliki Louki et Pskoff. J'ai déjà expédié pour Vitepsk le courrier Stephanoff qui m'a apporté cet ordre. Je vais prendre, pour son entière exécution, toutes les mesures nécessaires, et j'aurai l'honneur de vous rendre compte de ce que j'aurai fait pour obéir à la volonté de S. M. I. relativement à l'établissement de ces magasins.

Signé, *l'intendant général*,

LABA.

N° 227. — *Drissa, le* 14 (26) *juin* 1812, *à une heure après minuit.*

Rapport du gouverneur militaire de la Russie-Blanche à S. M. l'Empereur à Wilna.

J'ai eu le bonheur de recevoir aujourd'hui l'ukase de V. M. I., daté du 12 (24) de ce mois, par lequel il lui plaît de déclarer en état de guerre les gouvernemens de Russie-Blanche, de Witepsk et de Mokiloff.

Je me suis occupé de suite de l'exécution de cet ordre.

Le gouverneur de la Russie-Blanche,

Signé, le duc ALEXANDRE DE WURTEMBERG.

N° 2197. — *Witepsk, le* 15 (27) *juin* 1812.

CINQUIÈME BULLETIN.

Wilna, le 6 juillet 1812.

L'armée russe était placée et organisée de la manière suivante au commencement des hostilités.

Le 1^er^ corps, commandé par le prince Wittgenstein, composé des 5^e^ et 14^e^ divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie, formant en tout 18,000 hommes, artillerie et sapeurs compris, avait été long-temps à Chawli, avait depuis occupé Rosiena et était le 24 juin à Keydanoui.

Le 2^e^ corps, commandé par le général Bagawout, composé des 4^e^ et 17^e^ divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie présentant la même force, occupait Kowno.

Le 3^e^ corps, commandé par le général Schomoaloff, composé de la 1^re^ division de grenadiers; d'une division d'infanterie et d'une division de cavalerie, formant 24,000 hommes, occupait Nov-Troki.

Le 4e corps, commandé par le général Tutsckhoff, composé des 11e et 23e divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie, formant 18,000 hommes, était placé depuis Nov-Troki jusqu'à Lida.

La garde impériale était à Wilna.

Le 6e corps, commandé par le général Doctorow, composé de deux divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie, formant 18,000 hommes, avait fait partie de l'armée du prince Bagration. Au milieu de juin, il arriva à Lida, venant de la Wolhynie, pour renforcer la première armée. Ce corps était à la fin de juin entre Lida et Grodno.

Le 5e corps, composé de la 2e division de grenadiers, des 12e, 18e et 26e divisions d'infanterie et de deux divisions de cavalerie, était le 30 à Wolkowisk. Le prince Bagration commandait ce corps, qui pouvait être de 40,000 hommes.

Enfin, les 9e et 15e divisions d'infanterie, et une division de cavalerie, commandées par le général Markow, se trouvaient dans le fond de la Wolhynie.

Le passage de la Vilia, qui eut lieu le 25 juin, et la marche du duc de Reggio sur Janow et sur Chatoui, obligèrent le corps de Wittgenstein à se porter sur Wilkomir et sur la gauche, et le corps de Bagawout à gagner Dunabourg par Mouchnicki et Gedroitse. Ces deux corps se trouvaient ainsi coupés de Wilna.

Le 3e et le 4e corps et la garde impériale russe se portèrent de Wilna sur Neminischin, Lwentzianoui et Vidzoui. Le roi de Naples les poussa vivement sur les deux rives de la Vilia. Le 10e régiment de hussards polonais tenant la tête de la colonne de la division du comte Sébastiani, rencontra près de Lébowo un régiment de cosaques de la garde, qui protégeait la retraite de l'arrière-garde, et le chargea tête baissée, lui tua neuf hommes et fit une douzaine de prison-

niers. Les troupes polonaises qui, jusqu'à cette heure, ont chargé, ont montré une rare détermination. Elles sont animées par l'enthousiasme et la passion.

Le 3 juillet, le roi de Naples s'est porté sur Swentzianoui et y a atteint l'arrière-garde du baron de Tolly. Il donna ordre au général Montbrun de la faire charger, mais les Russes ne l'ont point attendu, et se sont retirés avec une telle précipitation, qu'un escadron de hulans qui revenait d'une reconnaissance du côté de Mikaïlitki, tomba dans nos postes. Il fut chargé par le 12e de chasseurs, et entièrement pris ou tué : 60 hommes ont été pris avec leurs chevaux. Les Polonais qui se trouvaient parmi ces prisonniers ont demandé à servir, et ont pris rang, tout montés, dans les troupes polonaises.

Le 4, à la pointe du jour, le roi de Naples est entré à Swentziani : le maréchal duc d'Elchingen est entré à Maliatoui, et le maréchal duc de Reggio à Avanta.

Le 30 juin, le maréchal duc de Tarente est arrivé à Rosiena; il s'est porté de-là sur Ponevieji, Chawli et Tesch.

Les immenses magasins que les Russes avaient dans la Samogitie ont été brûlés par eux, perte énorme, non-seulement pour leurs finances, mais encore pour la subsistance des peuples.

Cependant le corps de Doctorow, c'est-à-dire le 6e corps, était encore le 27 juin sans ordres, et n'avait fait aucun mouvement. Le 28, il se réunit et se mit en marche pour se porter sur la Dwina, par une marche de flanc. Le 30, son avant-garde entra à Soleinicki. Elle fut chargée par la cavalerie légère du baron général Bordesoult, et chassée de la ville. Doctorow se voyant prévenu, prit à droite, et se porta sur Ochmiana. Le général baron Pajol y arriva avec sa brigade de cavalerie légère, au moment

où l'avant-garde de Doctorow y entrait. Le général Pajol le fit charger. L'ennemi fut sabré et culbuté dans la ville. Il a perdu 60 hommes tués et 18 prisonniers. Le général Pajol a eu 5 hommes tués et quelques blessés. Cette charge a été faite par le 9e régiment de lanciers polonais.

Le général Doctorow, voyant le chemin coupé, rétrograda sur Olchanoui. Le maréchal prince d'Eckmülh, avec une division d'infanterie, les cuirassiers de la division du comte de Valence, et le 2e régiment des chevau-légers de la garde, se porte sur Ochmiana, pour soutenir le général Pajol.

Le corps de Doctorow, ainsi coupé et rejeté dans le midi, continua de longer à droite, à marches forcées, en faisant le sacrifice de ses bagages sur Smoroghoui, Danowcheff et Kobouïluicki, d'où il s'est porté sur la Dwina. Ce mouvement avait été prévu. Le général comte Nansouty, avec une division de cuirassiers, la division de cavalerie légère du général comte Bruyères, et la division d'infanterie du comte Morand, s'était porté à Mikaïlitchki, pour couper ce corps. Il arriva le 3 à Swir lorsqu'il débouchait, et le poussa vivement, lui prit bon nombre de traînards, et l'obligea à abandonner quelques centaines de voitures de bagages.

L'incertitude, les angoisses, les marches et les contremarches qu'ont faites ces troupes, les fatigues qu'elles ont essuyées, ont dû les faire beaucoup souffrir.

Des torrens de pluie sont tombés pendant trente-six heures sans interruption.

D'une extrême chaleur le temps a passé tout-à-coup à un froid très-vif. Plusieurs milliers de chevaux ont péri par l'effet de cette transition subite. Des convois d'artillerie ont été arrêtés dans les boues.

Cet épouvantable orage, qui a fatigué les hommes

et les chevaux, a nécessairement retardé notre marche, et le corps de Doctorow, qui a donné successivement dans les colonnes du général Bordesoult, du général Pajol et du général Nansouty, a été près de sa destruction.

Le prince Bagration, avec le 5e corps, placé plus en arrière, marche sur la Dwina. Il est parti le 30 juin de Wolkowisk pour se rendre sur Mink.

Le roi de Westphalie est entré le même jour à Grodno. La division Dombrouski a passé la première. L'hetman Platow se trouvait encore à Grodno avec ses cosaques. Chargés par la cavalerie légère du prince Poniatowski, les cosaques ont été éparpillés; on leur a tué 20 hommes et fait 60 prisonniers. On a trouvé à Grodno une manutention propre à cuire 100,000 rations de pain, et quelques restes de magasin.

Il avait été prévu que Bagration se porterait sur la Dwina, en se rapprochant le plus possible de Dunabourg; et le général de division comte Grouchy a été envoyé à Bogdanow. Il était le 3 à Traboni. Le général prince d'Eckmühl, renforcé de deux divisions, était le 4 à Wichnew. Si le prince Poniatowski a poussé vivement l'arrière-garde du corps de Bagration, ce corps se trouvera compromis.

Tous les corps ennemis sont dans la plus grande incertitude. L'hetman Platow ignorait, le 30 juin, que depuis deux jours Wilna fût occupé par les Français. Il se dirigea sur cette ville jusqu'à Lida, où il changea de route et se porta sur le midi.

Le soleil, dans la journée du 4, a rétabli les chemins. Tout s'organise à Wilna. Les faubourgs ont souffert par la grande quantité de monde qui s'y est précipité pendant la durée de l'orage. Il y avait une manutention russe pour 60,000 rations. On en a établi une autre pour une égale quantité de rations.

On forme des magasins. La tête des convois arrive à Kowno par le Niémen. Vingt mille quintaux de farine et un million de rations de biscuit viennent d'y arriver de Dantzick.

SIXIÈME BULLETIN.

Wilna, le 21 juillet 1812.

Le roi de Naples a continué à suivre l'arrière-garde ennemie. Le 5, il a rencontré la cavalerie ennemie en position sur la Dziana; il l'a fait charger par la brigade de cavalerie légère que commande le général baron Subervic. Les régimens prussiens, wurtembergeois et polonais, qui font partie de cette brigade, ont chargé avec la plus grande intrépidité. Ils ont culbuté une ligne de dragons et de hussards russes, et ont fait 200 prisonniers hussards et dragons montés. Arrivé au-delà de la Dziana, l'ennemi coupa les ponts et voulut défendre le passage. Le général comte Montbrun fit alors avancer ses cinq batteries d'artillerie légère, qui, pendant plusieurs heures, portèrent le ravage dans les rangs ennemis. La perte des Russes a été considérable.

Le général comte Sébastiani est arrivé le même jour à Vidzoni, d'où l'empereur de Russie était parti la veille.

Notre avant-garde est sur la Dwina.

Le général comte de Nansouty était le 5 juillet à Postavoui. Il se porta, pour passer la Dziana, à six lieues de-là, sur la droite du roi de Naples. Le général de brigade Roussel, avec le 9e régiment de chevau-légers polonais et le 2e régiment de hussards prussiens, passa la rivière, culbuta six escadrons

russes, en sabra un bon nombre et fit 45 prisonniers avec plusieurs officiers. Le général Nansouty se loue de la conduite du général Roussel, et cite avec éloge le lieutenant Borke, du 2e régiment de hussards prussiens, le sous-officier Kranse et le hussard Lutze. S. M. a accordé la décoration de la Légion d'honneur au général Roussel, aux officiers et sous-officiers ci-dessus dénommés.

Le général Nansouty a fait prisonniers 150 hussards et dragons russes, montés.

Le 3 juillet, la communication a été ouverte entre Grodno et Wilna par Lida. L'hetman Platow, avec 6000 cosaques, chassés de Grodno, se présenta sur Lida et y trouva les avant-postes français. Il descendit sur Ivié le 5.

Le général comte Grouchy occupait Witchnew, Traboui et Soubotnicki. Le général baron Pajol était à Perchaï; le général baron Borde-Soult était à Blactoui; le maréchal prince d'Eckmülh était en avant de Bobrowitski, poussant des têtes de colonne partout.

Platow se retira précipitamment, le 6, sur Nicolaew.

Le prince Bagration, parti dans les premiers jours de juillet de Wolkowisk, pour se diriger sur Wilna, a été intercepté dans sa route. Il est retourné sur ses pas pour gagner Minsk; prévenu par le prince d'Eckmülh, il a changé de direction, a renoncé à se porter sur la Dwina, et se porte sur le Borysthène, par Bobriusk, en traversant les marais de la Beresina.

Le maréchal prince d'Eckmülh est entré le 8 à Minsk. Il y a trouvé des magasins considérables en farine, en avoine, en effets d'habillement, etc. Bagration était déjà arrivé à Novoi-Sworgiew; se voyant prévenu, il envoya l'ordre de brûler les ma-

gasins ; mais le prince d'Eckmülh ne lui en a pas donné le temps.

Le roi de Westphalie était le 9 à Nowogrodek ; le général Regnier, à Slonim ; des magasins, des voitures de bagages, des pharmacies, des hommes isolés ou coupés tombent à chaque moment dans nos mains. Les divisions russes errent dans ces contrées, sans directions prévenues, poursuivies partout, perdant leurs bagages, brûlant leurs magasins, détruisant leur artillerie, et laissant leurs places sans défense.

Le général baron de Colbert a pris à Wileika un magasin de 3000 quintaux de farine, de 100,000 rations de biscuit, etc. Il a trouvé aussi à Wileika une caisse de 20,000 fr. en monnaie de cuivre.

Tous ces avantages ne coûtent presqu'aucun homme à l'armée française ; depuis que la campagne est ouverte, on compte à peine dans tous les corps réunis, 30 hommes tués, une centaine de blessés et 10 prisonniers, tandis que nous avons déjà 2000 à 2500 prisonniers russes.

Le prince de Schwarzenberg a passé le Bug à Droghitschin, a poursuivi l'ennemi dans ses différentes directions et s'est emparé de plusieurs voitures de bagages. Le prince de Schwarzenberg se loue de l'accueil qu'il reçoit des habitans et de l'esprit de patriotisme qui anime ces contrées.

Ainsi dix jours après l'ouverture de la campagne, nos avant-postes sont sur la Dwina. Presque toute la Lithuanie, ayant 4 millions d'hommes de population, est conquise. Les mouvemens de guerre ont commencé au passage de la Vistule. Les projets de l'Empereur étaient dès-lors démasqués, et il n'y avait pas de temps à perdre pour leur exécution. Aussi l'armée a-t-elle fait de fortes marches depuis le passage de ce fleuve, pour se porter par des manœuvres

sur la Dwina, car il y a plus loin de la Vistule à la Dwina, que de la Dwina à Moscou ou à Pétersbourg.

Les Russes paraissent se concentrer sur Donabourg; ils annoncent le projet de nous attendre, et de nous livrer bataille avant de rentrer dans leurs anciennes provinces, après avoir abandonné sans combat la Pologne, comme s'ils étaient pressés par la justice, et qu'ils voulussent restituer un pays mal acquis, puisqu'il ne l'a été, ni par les traités, ni par le droit de conquête.

La chaleur continue à être très-forte.

Le peuple de Pologne s'émeut de tous côtés. L'aigle blanche est arborée partout. Prêtres, nobles, paysans, femmes, tous demandent l'indépendance de leur nation. Les paysans sont extrêmement jaloux du bonheur des paysans du grand-duché, qui sont libres; car, quoi qu'on en dise, la liberté est regardée par les Lithuaniens comme le premier des biens. Les paysans s'expriment avec une vivacité d'élocution qui ne semble pas devoir appartenir aux climats du nord, et tous embrassent avec transport l'espérance que la fin de la lutte sera le rétablissement de leur liberté. Les paysans du grand-duché ont gagné à la liberté, non qu'ils soient plus riches, mais que les propriétaires sont obligés d'être modérés, justes et humains, autrement les paysans quitteront leurs terres pour chercher de meilleurs propriétaires. Ainsi, le noble ne perd rien; il est seulement obligé d'être juste; et le paysan gagne beaucoup. Ça dû être une douce jouissance pour le cœur de l'Empereur, que d'être témoin, en traversant le grand-duché, des transports de joie et de reconnaissance qu'excite le bienfait de la liberté accordé à quatre millions d'hommes.

Six régimens d'infanterie de nouvelle levée vien-

nent d'être décrétés en Lithuanie, et quatre régimens de cavalerie viennent d'être offerts par la noblesse.

SEPTIÈME BULLETIN.

Wilna, le 16 juillet 1812.

Sa Majesté fait élever sur la rive droite de la Vilia un camp retranché fermé par des redoutes, et fait construire une citadelle sur la montagne où était l'ancien palais des Jagellons. On travaille à établir deux ponts de pilotis sur la Vilia. Trois ponts de radeaux existent déjà sur cette rivière.

Le 8, l'Empereur a passé la revue d'une partie de sa garde, composée des divisions Laborde et Roguet, que commande le maréchal duc de Trévise, et de la vieille garde que commande le maréchal duc de Dantzick, sur l'emplacement du camp retranché. La belle tenue de ces troupes a excité l'admiration générale.

Le 4, le maréchal duc de Tarente fit partir de son quartier-général de Rossiena, capitale de la Samogitie, l'une des plus belles et des plus fertiles provinces de la Pologne, le général de brigade baron Ricard, avec une partie de la 7^{e} division pour se porter sur Poniewiez : le général prussien Kleist, avec une brigade prussienne, a été envoyé sur Chawli, et le brigadier prussien de Jeannerel, avec une autre brigade prussienne, sur Telch. Ces trois commandans sont arrivés à leur destination. Le général Kleist n'a pu atteindre qu'un hussard russe, l'ennemi ayant évacué en toute hâte Chawli, après avoir incendié les magasins.

Le général Ricard est arrivé le 6 de grand matin à Poniewiez ; il a eu le bonheur de sauver les ma-

gasins qui s'y trouvaient, et qui contenaient 30,000 quintaux de farine. Il a fait 160 prisonniers, parmi lesquels sont quatre officiers. Cette petite expédition fait le plus grand honneur au détachement de hussards de la Mort prussien qui en a été chargé. S. M. a accordé la décoration de la Légion d'honneur au commandant, au lieutenant de Raven, aux sous-officiers Werner et Pormmereit, et au brigadier Grabouski, qui se sont distingués dans cette affaire.

Les habitans de la province de Samogitie se distinguent par leur patriotisme. Ils ont un grief de plus que les autres Polonais : ils étaient libres ; leur pays est riche ; il l'était davantage ; mais leurs destinées ont changé avec la chute de la Pologne. Les plus belles terres ayant été données par Catherine aux Soubow, les paysans, de libres qu'ils étaient, ont dû devenir esclaves. Le mouvement de flanc qu'a fait l'armée sur Wilna, ayant tourné cette belle province, elle se trouve intacte, et sera de la plus grande utilité à l'armée. 2000 chevaux sont en route pour venir réparer les pertes de l'artillerie. Des magasins considérables ont été conservés. La marche de l'armée de Kowno sur Wilna et de Wilna sur Dunabourg et sur Minsk a obligé l'ennemi à abandonner les rives du Niémen, et a rendu libre cette rivière par laquelle de nombreux convois arrivent de Kowno. Nous avons dans ce moment plus de 150,000 quintaux de farine, 2,000,000 de rations de biscuit, 6000 quintaux de riz, une grande quantité d'eau-de-vie, 600,000 boisseaux d'avoine, etc., etc. Les convois se succèdent avec rapidité ; le Niémen est couvert de bateaux.

Le passage du Niémen a eu lieu le 24, et l'Empereur est entré à Wilna le 28. La première armée de l'ouest, commandée par l'empereur Alexandre, est composée de neuf divisions d'infanterie et de

quatre divisions de cavalerie. Poussée de poste en poste, elle occupe aujourd'hui le camp retranché de Drissa, où le roi de Naples, avec les corps des maréchaux ducs d'Elchingen et de Reggio, plusieurs divisions du 1^er^ corps, et les corps de cavalerie des comtes Nansouty et Montbrun, la contient. La seconde armée commandée par le prince Bagration, était encore, le 1^er^ juillet, à Kobrin, où elle se réunissait. Les 9^e^ et 15^e^ divisions étaient plus loin, sous les ordres du général Tormazow. A la première nouvelle du passage du Niémen, Bagration se mit en mouvement pour se porter sur Wilna; il fit sa jonction avec les cosaques de Platow, qui étaient vis-à-vis Grodno. Arrivé à la hauteur d'Ivié, il apprit que le chemin de Wilna lui était fermé. Il reconnut que l'exécution des ordres qu'il avait, serait téméraire et entraînerait sa perte, Soubotnioki, Traboui, Witchnew, Volojiuk étant occupés par les corps du général comte Grouchy, du général baron Pajol, et du maréchal prince d'Eckmülh. Il rétrogada alors et prit la direction de Minsk; mais arrivé à demi-chemin de cette ville, il apprit que le prince d'Eckmülh y était entré. Il rétrogada encore une fois. De Newji, il marcha sur Slousk; et de-là il se porta sur Bobriusk, d'où il n'aura d'autre ressource qu'à passer le Borysthène. Ainsi, les deux armées sont entièrement coupées et séparées entre elles par un espace de cent lieues.

Le prince d'Eckmülh s'est emparé de la place-forte de Borisow sur la Beresina. Soixante milliers de poudre, seize pièces de canon de siége, des hôpitaux, sont tombés en son pouvoir. Des magasins considérables ont été incendiés, une partie cependant a été sauvée.

Le 10, le général Latour-Maubourg a envoyé la division de cavalerie légère commandée par le géné-

ral Rozniecki, sur Mir. Elle rencontra l'arrière-garde ennemie à peu de distance de cette ville. Un engagement très-vif eut lieu. Malgré l'infériorité du nombre de la division polonaise, le champ lui est resté. Le général de cosaques Gregoriew a été tué, et 1500 Russes ont été tués ou blessés. Notre perte a été de 500 hommes au plus. La cavalerie légère polonaise s'est battue avec la plus grande intrépidité, et son courage a suppléé au nombre. Nous sommes entrés le même jour à Mir.

Le 13, le roi de Westphalie avait son quartier général à Nesvy.

Le vice-roi arrive à Dockchitsoui.

Les Bavarois, commandés par le général comte Gouvion-Saint-Cyr, ont passé la revue de l'Empereur, le 14, à Wilna. La division Deroy et la division de Wrede étaient très-belles. Ces troupes se sont mises en marche pour Sloubokoe.

La diète de Varsovie s'étant constituée en confédération générale de Pologne, a nommé le prince Adam Czartorinski son président. Ce prince, âgé de 80 ans, a été, il y a 50 ans, maréchal d'une diète de Pologne. Le premier acte de la confédération a été de déclarer le royaume de Pologne rétabli.

Une députation de la confédération a été présentée à l'Empereur à Wilna, et a soumis à son approbation et à sa protection l'acte de la confédération.

HUITIÈME BULLETIN.

Gloubokoé, le 22 juillet 1812.

Le corps du prince Bagration est composé de quatre divisions d'infanterie, fortes de 22 à 24,000 hommes, des cosaques de Platow formant 6000 che-

vaux, et de 4 ou 5000 hommes de cavalerie. Deux divisions de son corps (la 9^e^ et la 15^e^) voulaient le rejoindre par Pinsk ; elles ont été interceptées et obligées de rentrer en Wolhynie.

Le 14, le général Latour-Maubourg, qui suivait l'arrière-garde de Bagration, était à Romanow. Le 16, le prince Poniatowski y avait son quartier-général.

Dans l'affaire du 10, qui a eu lieu à Romanow, le général Rozniecki, commandant la cavalerie légère du 4^e^ corps de cavalerie, a perdu 600 hommes tués ou blessés, ou faits prisonniers. On n'a à regretter aucun officier supérieur. Le général Rozniecki assure que l'on a reconnu sur le champ de bataille les corps du général de division russe comte Pahlen, des colonels russes Adrianow et Jesowayski.

Le prince de Schwarzenberg avait, le 13, son quartier-général à Prazana Il avait fait occuper, le 11 et le 12, la position importante de Pinsk par un détachement, qui a pris quelques hommes et des magasins assez considérables. Douze houlans autrichiens ont chargé 46 cosaques, les ont poursuivis pendant plusieurs lieues, et en ont pris 6. Le prince de Schwarzenberg marche sur Minsk.

Le général Regnier est revenu, le 19, à Slonim, pour garantir le duché de Varsovie d'une incursion, et observer les deux divisions ennemies rentrées en Wolhynie.

Le 12, le général baron Pajol étant à Jghoumen, a envoyé le capitaine Vandois avec 50 chevaux à Khaloui. Ce détachement a pris là un parc de 200 voitures du corps de Bagration, a fait prisonniers 6 officiers, 200 canonniers, 300 hommes du train, et a pris 800 beaux chevaux d'artillerie. Le capitaine Vandois se trouvant éloigné de quinze lieues de l'armée, n'a pas jugé pouvoir amener ce convoi, et

l'a brûlé; il a amené les chevaux harnachés et les hommes.

Le prince d'Eckmülh était le 15 à Jghoumen; le général Pajol était à Jachitsié, ayant des postes sur Swisloch; ce qu'apprenant, Bagration a renoncé à se porter sur Bobrunsk, et s'est jeté quinze lieues plus bas du côté de Mozier.

Le 17, le prince d'Eckmülh était à Golognino.

Le 15, le général Grouchy était à Borisow. Un parti qu'il a envoyé sur Star-Lepel, y a pris des magasins considérables, et 2 compagnies de mineurs de 8 officiers et de 200 hommes.

Le 18, ce général était à Kokanow.

Le même jour, à deux heures du matin, le général baron Colbert est entré à Orcha, où il s'est emparé d'immenses magasins de farine, d'avoine, d'effets d'habillement. Il a passé de suite le Borysthène, et s'est mis à la poursuite d'un convoi d'artillerie.

Smolensk est en alarme. Tout s'évacue sur Moscou. Un officier envoyé par l'empereur pour faire évacuer les magasins d'Orcha, a été fort étonné de trouver la place au pouvoir des Français. Cet officier a été pris avec ses dépêches.

Pendant que Bagration était vivement poursuivi dans sa retraite, prévenu dans ses projets, séparé et éloigné de la grande armée; la grande armée commandée par l'empereur Alexandre se retirait sur la Dwina. Le 14, le général Sébastiani suivant l'arrière-garde ennemie, culbuta 500 cosaques, et arriva à Drouïa.

Le 13, le duc de Reggio se porta sur Dunabourg, brûla d'assez belles baraques que l'ennemi avait fait construire, fit lever le plan des ouvrages, brûla des magasins, et fit 150 prisonniers. Après cette diversion sur la droite, il marcha sur Drouïa.

Le 15, l'ennemi, qui était réuni de son camp retranché de Drissa, au nombre de 100 à 120,000

hommes, instruit que notre cavalerie légère se gardait mal, fit jeter un pont, fit passer 5,000 hommes d'infanterie et 5,000 hommes de cavalerie, attaqua le général Sébastiani à l'improviste, le repoussa d'une lieue et lui fit éprouver une perte d'une centaine d'hommes tués, blessés et prisonniers, parmi lesquels se trouvent un capitaine et un sous-lieutenant du 11e de chasseurs. Le général de brigade baron Saint-Geniès, blessé mortellement, est resté au pouvoir de l'ennemi.

Le maréchal duc de Trévise, avec une partie de la garde à pied et de la garde à cheval, et la cavalerie légère bavaroise, arriva à Gloubokoé. Le vice-roi arriva à Dockchitsié le 17.

Le 28, l'Empereur porta son quartier-général à Gloubokoé.

Le 20, les maréchaux ducs d'Istrie et de Trévise étaient à Ouchatsch; le vice-roi à Kamen, le roi de Naples à Disna.

Le 18, l'armée russe évacua son camp retranché de Drissa, consistant en une douzaine de redoutes palissadées, réunies par un chemin couvert et de 3,000 toises de développement dans l'enfoncement de la rivière. Ces ouvrages ont coûté une année de travail; nous les avons rasés.

Les immenses magasins qu'ils renfermaient ont été brûlés ou jetés dans l'eau.

Le 19, l'empereur Alexandre était à Witepsk.

Le même jour, le général comte Nansouty était vis-à-vis Polotsk.

Le 20, le roi de Naples passa la Dwina et fit inonder la rive droite par sa cavalerie.

Tous les préparatifs que l'ennemi avait faits pour défendre le passage de la Dwina, ont été inutiles. Les magasins qu'il formait à grands frais depuis trois ans, ont été détruits. Il est tels de ses ouvrages qui,

au dire des gens du pays, ont coûté dans une année 6,000 hommes aux Russes. On ne sait sur quel espoir ils s'étaient flattés qu'on irait les attaquer dans les camps qu'ils avaient retranchés.

Le général comte Grouchy a des reconnaissances sur Babinovitch et sur Sienno. De tous côtés on marche sur la Oula. Cette rivière est réunie par un canal à la Bérésina, qui se jette dans le Borysthène ; ainsi nous sommes maîtres de la communication de la Baltique à la Mer-Noire.

Dans ses mouvemens, l'ennemi est obligé de détruire ses bagages, de jeter dans les rivières son artillerie, ses armes. Tout ce qui est Polonais profite de ces retraites précipitées, pour déserter et rester dans les bois jusqu'à l'arrivée des Français. On peut évaluer à 20,000 les déserteurs polonais qu'a eus l'armée russe.

Le maréchal duc de Bellune, avec le 9ᵉ corps, arrive sur la Vistule.

Le maréchal duc de Castiglione se rend à Berlin, pour prendre le commandement du 11ᵉ corps.

Le pays entre l'Oula et la Dwina est très-beau, et couvert de superbes récoltes. On trouve souvent de beaux châteaux et de grands couvens. Dans le seul bourg de Gloubokoé, il y a deux couvens qui peuvent contenir chacun 1200 malades.

NEUVIÈME BULLETIN.

Bechenkoviski, le 25 juillet 1812.

L'Empereur a porté son quartier-général le 23 à Kamen, en passant par Ouchatsch.

Le vice-roi a occupé, le 22, avec son avant-garde, le pont de Rotscheiskovo. Une reconnaissance de 260

chevaux, envoyée sur Bechenkoviski, a rencontré deux escadrons de housards russes et deux de cosaques, les a chargés, et leur a pris ou tué une douzaine d'hommes, dont un officier. Le chef d'escadron Lorenzi, qui commandait la reconnaissance, se loue des capitaines Rossi et Ferreri.

Le 23, à six heures du matin, le vice-roi est arrivé à Bechenkoviski. A dix heures, il a passé la rivière, et a jeté un pont sur la Dwina. L'ennemi a voulu disputer le passage; son artillerie a été démontée. Le colonel Lacroix, aide-de-camp du vice-roi, a eu la cuisse cassée par une balle.

L'Empereur est arrivé à Bechenkoviski le 24, à deux heures après-midi. La division de cavalerie du général comte Bruyères, et la division du général comte Saint-Germain, ont été envoyées sur la route de Witepsk; elles ont couché à mi-chemin.

Le 20, le prince d'Eckmülh s'est porté sur Mohilow. Deux mille hommes qui formaient la garnison de cette ville, ont eu la témérité de vouloir se défendre; ils ont été écharpés par la cavalerie légère. Le 21, 3000 cosaques ont attaqué les avant-postes du prince d'Eckmülh; c'était l'avant-garde du prince Bagration, venue de Bobrunsk. Un bataillon du 85e a arrêté cette nuée de cavalerie légère, et l'a repoussée au loin. Bagration paraît avoir profité du peu d'activité avec laquelle il a été poursuivi, pour se porter sur Bobrunsk, et de-là il est revenu sur Mohilow.

Nous occupons Mohilow, Orcha, Disna, Polotsk. Nous marchons sur Witepsk, où il paraît que l'armée russe s'est réunie.

Ci-joint le plan du camp retranché et des lignes que l'ennemi avait faits devant Drissa. C'est un ouvrage de longue haleine.

(Voyez la planche gravée, annexée au présent Bulletin.)

DIXIÈME BULLETIN.

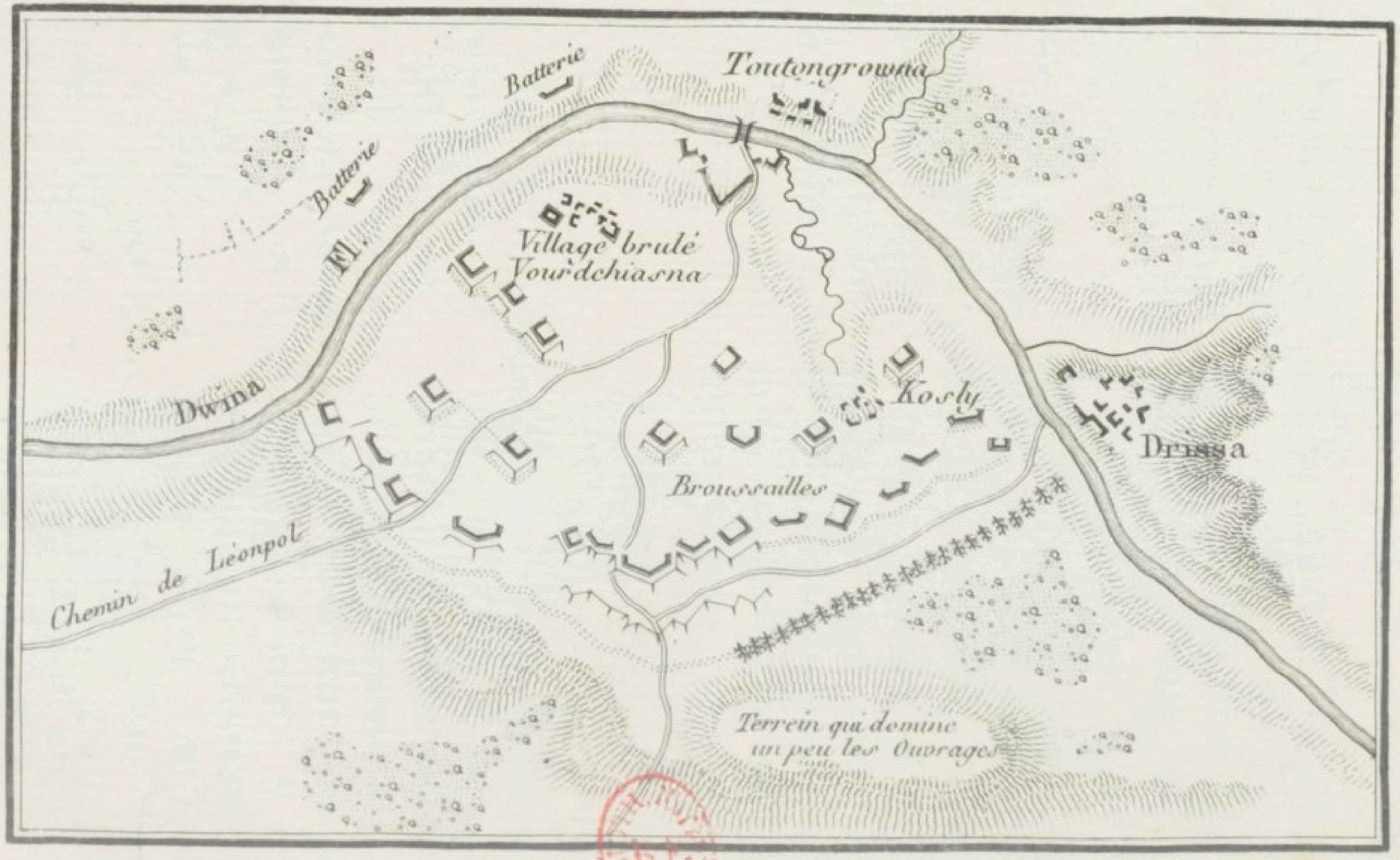
Witepsk, le 31 juillet 1812.

L'empereur de Russie et le grand-duc Constantin ont quitté l'armée et se sont rendus dans la capitale. Le 17, l'armée russe a quitté le camp retranché de Drissa, et s'est portée sur Polotsk et Witepsk. L'armée russe qui était à Drissa consistait en cinq corps d'armée, chacun de deux divisions, et de quatre divisions de cavalerie. Un corps d'armée, celui du prince Vittgenstein, est resté pour couvrir Pétersbourg; les quatre autres corps, arrivés le 24 à Witepsk, ont passé sur la rive gauche de la Dwina. Le corps d'Ostermann, avec une partie de la cavalerie de la garde, s'est mis en marche le 25 à la pointe du jour, et s'est porté sur Ostrovno.

Combat d'Ostrovno.

Le 25 juillet, le général Nansouty, avec les divisions Bruyères et Saint-Germain, et le 8e régiment d'infanterie légère, se rencontra avec l'ennemi, à deux lieues en avant d'Ostrovno. Le combat s'engagea. Diverses charges de cavalerie eurent lieu : toutes furent favorables aux Français. La cavalerie légère se couvrit de gloire. Le roi de Naples cite, comme s'étant fait remarquer, la brigade Piré composée du 8e de hussards et du 16e de chasseurs. La cavalerie russe dont partie appartenait à la garde, fut culbutée. Les batteries que l'ennemi dressa contre notre cavalerie furent enlevées. L'infanterie russe qui s'avança pour soutenir son artillerie, fut rompue et sabrée par notre cavalerie légère.

Plan *Levé à vue le 19 Juillet 1812, du Camp retranché de l'armée russe, sur la rive gauche de la* Dwina *devant* Drissa



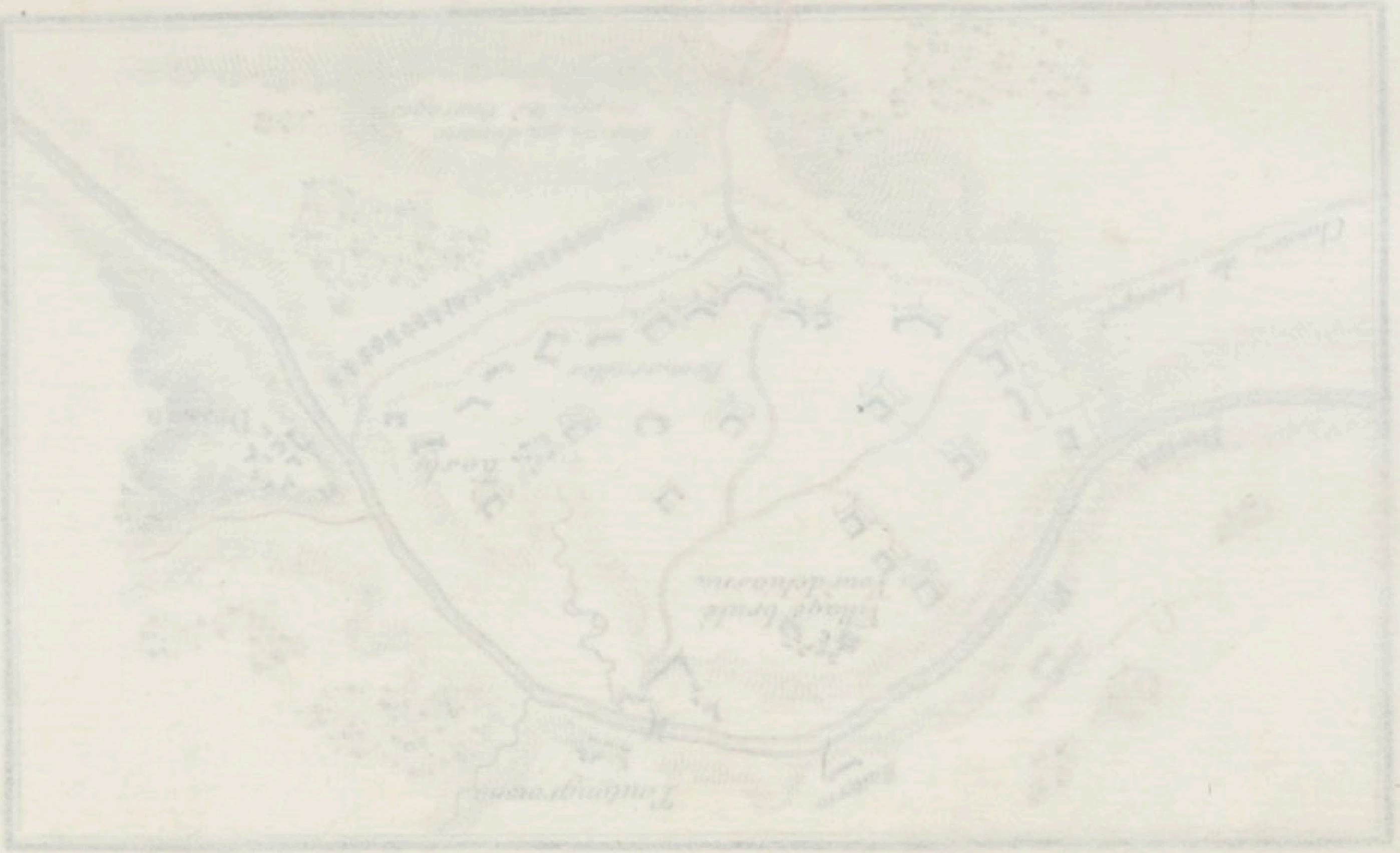
Bulletins de la Grande Armée Tome 3 P. 28 et 29.

Le 26, le vice-roi, marchant en tête des colonnes avec la division Delzons, rencontra un opiniâtre d'avant-garde de 15 à 20 mille hommes, chargea à une lieue au-delà d'Ostrovno. Les Russes furent chassés de position en position. Les Bois furent enlevés à la baïonnette.

Le roi de Naples et le vice-roi citent avec éloge les généraux baron Delzons, Huard et Roussel; le 23e d'infanterie légère, les 84e et 9ge régimens de ligne, et le 1er régiment croate qui se sont fait remarquer.

Le général Roussel, trouvé veille, après s'être trouvé seul à la tête des tirailleurs, se mit à dix heures visitant les avant-postes, qu'éclairoit la prit pour un ennemi, fit feu, et la balle lui fracassa le crâne. Il avait mérité de mourir trois heures plus tôt sur le champ de bataille, de la main de l'ennemi.

Le 27 à la pointe du jour, le vice-roi fit déboucher en tête la division Broussier. Le 18e régiment d'infanterie légère et la brigade de cavalerie légère du baron de Piré, tournèrent par la droite. La division Broussier passa par le grand chemin et fit réparer un petit pont que l'ennemi avait détruit. Le soleil levant, on aperçut l'arrière-garde ennemie, forte de 4 à 5 mille de cavalerie, échelonnée dans la plaine, la droite appuyée à la Dwina, et la gauche à un bois garni d'infanterie et d'artillerie. Le général comte Broussier prit position sur une éminence avec le 53e régiment, en attendant que toute sa division eût passé le défilé. Deux compagnies de voltigeurs avaient pris les devants, seules; elles longèrent la rive du fleuve, marchant sur cette énorme masse de cavalerie, qui fit un mouvement en avant, et enveloppa ces deux cents hommes, que l'on crut perdus et qui devaient l'être. Il en fut autrement; ils se réunirent avec le plus grand sang-froid, et restèrent pendant une heure entière investis de tous côtés,



Le 26, le vice-roi, marchant en tête des colonnes avec la division Delzons, un combat opiniâtre d'avant-garde de 15 à 20 mille hommes s'engagea à une lieue au-delà d'Ostrovno. Les Russes furent chassés de position en position. Les bois furent enlevés à la baïonnette.

Le roi de Naples et le vice-roi citent avec éloges les généraux baron Delzons, Huard et Roussel; le 28^{e} d'infanterie légère, les 84^{e} et 92^{e} régimens de ligne, et le 1er régiment croate se sont fait remarquer.

Le général Roussel, brave soldat, après s'être trouvé toute la journée à la tête des bataillons, le soir à dix heures visitant les avant-postes, un éclaireur le prit pour un ennemi, fit feu, et la balle lui fracassa le crâne. Il avait mérité de mourir trois heures plus tôt sur le champ de bataille, de la main de l'ennemi.

Le 27 à la pointe du jour, le vice-roi fit déboucher en tête la division Broussier. Le 18^{e} régiment d'infanterie légère et la brigade de cavalerie légère du baron de Piré, tournèrent par la droite. La division Broussier passa par le grand chemin et fit réparer un petit pont que l'ennemi avait détruit. Au soleil levant, on aperçut l'arrière-garde ennemie, forte de 10,000 hommes de cavalerie, échelonnée dans la plaine; la droite appuyée à la Dwina, et la gauche à un bois garni d'infanterie et d'artillerie. Le général comte Broussier prit position sur une éminence avec le 53^{e} régiment, en attendant que toute sa division eût passé le défilé. Deux compagnies de voltigeurs avaient pris les devants, seules; elles longèrent la rive du fleuve, marchant sur cette énorme masse de cavalerie, qui fit un mouvement en avant, et enveloppa ces deux cents hommes, que l'on crut perdus et qui devaient l'être. Il en fut autrement; ils se réunirent avec le plus grand sang-froid, et restèrent pendant une heure entière investis de tous côtés,

ayant jeté par terre plus de trois cents cavaliers ennemis. Ces deux compagnies donnèrent à la cavalerie française le temps de déboucher.

La division Delzons fila sur la droite. Le roi de Naples dirigea l'attaque du bois et des batteries ennemies ; en moins d'une heure toutes les positions de l'ennemi furent emportées, et il fut rejeté dans la plaine, au-delà d'une petite rivière qui se jette dans la Dwina sous Vitepsk. L'armée prit position sur les bords de cette rivière à une lieue de la ville.

L'ennemi montra dans la plaine 15,000 hommes de cavalerie et 60,000 hommes d'infanterie. On espérait une bataille pour le lendemain. Les Russes se vantaient de vouloir la livrer. L'Empereur passa le reste du jour à reconnaître le champ de bataille et à faire ses dispositions pour le lendemain ; mais à la pointe du jour l'armée russe avait battu en retraite dans toutes les directions, se rendant sur Smolensk.

L'Empereur était sur une hauteur, tout près des deux cents voltigeurs, qui seuls, en plaine, avaient attaqué la droite de la cavalerie ennemie. Frappé de leur belle contenance, il envoya demander de quel corps ils étaient. Ils répondirent : « *Du 9e, et* » *les trois quarts enfans de Paris ! — Dites-leur,* » dit l'Empereur, *que ce sont de braves gens : ils mé-* » *ritent tous la croix !* »

Les résultats des trois combats d'Ostrovno sont : 10 pièces de canon russes attelées, prises ; les canonniers sabrés ; 20 caissons de munitions ; 1500 prisonniers ; 5 ou 6000 Russes tués ou blessés. Notre perte se monta à 200 hommes tués, 900 blessés et une cinquantaine de prisonniers.

Le roi de Naples fait un éloge particulier des généraux Bruyères, Piré et Ornano, du colonel Radziwill, commandant le 9e de lanciers polonais, officier d'une rare intrépidité.

Les hussards rouges de la garde russe ont été écrasés, ils ont perdu 400 hommes, dont beaucoup de prisonniers. Les Russes ont eu trois généraux tués ou blessés; bon nombre de colonels et d'officiers supérieurs de leur armée sont restés sur le champ de bataille.

Le 28, à la pointe du jour, nous sommes entrés à Vitepsk, ville de 30,000 habitans. Il y a vingt couvens. Nous y avons trouvé quelques magasins, entre autres un magasin de sel évalué 15,000,000.

Pendant que l'armée marchait sur Witepsk, le prince d'Eckmülh était attaqué à Mohilow.

Bagration passa la Beresina à Bobrunski, et marcha sur Novoi-Bickow. Le 23, à la pointe du jour, 3000 cosaques attaquèrent le 3e de chasseurs et lui prirent 100 hommes, au nombre desquels se trouvent le colonel et 4 officiers, tous blessés. La générale battit : on en vint aux mains. Le général russe Sicverse, avec deux divisions d'élite, commença l'attaque : depuis huit heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, le feu fut engagé sur la lisière du bois et au pont que les Russes voulaient forcer. A cinq heures le prince d'Eckmülh fit avancer trois bataillons d'élite, se mit à leur tête, culbuta les Russes, leur enleva leurs positions, et les poursuivit pendant une lieue. La perte des Russes est évaluée à 3000 hommes tués et blessés et 1100 prisonniers. Nous avons perdu 700 hommes tués ou blessés. Bagration, repoussé, se rejeta sur Bickow, où il passa le Borysthène pour se porter sur Smolensk.

Les combats de Mohilow et d'Ostrovno ont été brillans et honorables pour nos armes; nous n'avons eu d'engagé que la moitié des forces que l'ennemi a présentées, le terrain ne comportant pas d'autres développemens.

ONZIÈME BULLETIN.

Witepsk, le 4 août 1812.

Les lettres interceptées du camp de Bagration parlent des pertes qu'a faites ce corps dans le combat de Mohilow, et de l'énorme désertion qu'il a éprouvée en route. Tout ce qui était Polonais est resté dans le pays; de sorte que ce corps qui, en y comprenant les cosaques de Platow, était de 50,000 hommes, n'est pas actuellement fort de 30,000 hommes. Il se réunira vers le 7 ou le 8 août à Smolensk, à la grande armée.

La position de l'armée, au 4 août, est la suivante:

Le quartier-général est à Witepsk, avec quatre ponts sur la Dwina;

Le 4e corps, à Souraj, occupant Velij, Porietchè et Ousviaht;

Le roi de Naples, à Roudina, avec les trois premiers corps de cavalerie.

Le 1er corps, que commande le maréchal prince d'Eckmülh, est à l'embouchure de la Beresina, dans le Borysthène, avec deux ponts sur ce dernier fleuve, et un pont sur la Beresina, et des doubles têtes de pont;

Le 3e corps, commandé par le maréchal duc d'Elchingen, est à Liozna;

Le 8e corps, que commande le duc d'Abrantès, est à Orcha, avec deux ponts et des têtes de pont sur le Borysthène;

Le 3e corps, commandé par le prince Poniatowsky, est à Mohilow, avec deux ponts et des têtes de pont sur le Borysthène;

Le 2e corps, commandé par le maréchal duc de

Reggio, est sur la Drissa, en avant de Polotsk, sur la route de Sebej ;

Le prince de Schwarzenberg est avec son corps à Slonim ;

Le 7^e^ corps est sur Rozana ;

Le 4^e^ corps de cavalerie, avec une division d'infanterie, commandée par le général comte Latour-Maubourg, est devant Bobrunsk et Mozier ;

Le 10^e^ corps, commandé par le duc de Tarente, est devant Dunabourg et Riga ;

Le 9^e^ corps, commandé par le duc de Bellune, se réunit à Tilsitt ;

Le 11^e^ corps, commandé par le duc de Castiglione, est à Stettin.

S. M. a mis l'armée en quartier de rafraîchissement. La chaleur est excessive, plus forte qu'en Italie. Le thermomètre est à 26 et 27 degrés : les nuits même sont chaudes.

Le général Kamenski, avec deux divisions du corps de Bagration, ayant été coupé de ce corps, et n'ayant pu le rejoindre, est rentré en Wolhynie, s'est réuni à des divisions de recrues commandées par le général Tormazow, et a marché sur le 7^e^ corps. Il a surpris et cerné le général de brigade Keugler, saxon, ayant sous ses ordres une avant-garde de deux bataillons et de deux escadrons du régiment du prince Clément. Après six heures de résistance, la plus grande partie de cette avant-garde a été tuée, ou prise : le général comte Regnier n'a pu venir que deux heures après à son secours. Le prince Schwarzenberg s'est mis, le 30 juillet, en marche pour rejoindre le général Regnier, et pousser vivement la guerre contre les divisions ennemies.

Le 19, le général prussien Grawert a attaqué les Russes à Ekau en Courlande, les a culbutés, leur a fait 200 prisonniers, et leur a tué bon nombre d'hom-

mes. Le général Grawert se loue du major Stiern, qui, avec le 1er régiment de dragons prussiens, a eu une grande part à l'affaire. Réuni au général Kleist, le général Grawert a poussé vivement l'ennemi sur le chemin de Riga, et a investi la tête de pont.

Le 30, le vice-roi a envoyé à Welij une brigade de cavalerie légère italienne. Deux cents hommes ont chargé quatre bataillons du dépôt qui se rendaient à Twer, les ont rompus, ont fait 400 prisonniers et pris cent voitures chargées de munitions de guerre.

Le 31, l'aide-de-camp Triaire, envoyé avec le régiment de dragons de la Reine de la garde royale italienne, est arrivé à Ousviath, a fait prisonnier un capitaine et 40 hommes et s'est emparé de 200 voitures chargées de farine.

Le 30, le maréchal duc de Reggio a marché de Polotsk sur Sebej. Il s'est rencontré avec le général Wittgenstein, dont le corps avait été renforcé de celui du prince Repnin. Un combat s'est engagé près du château de Jacoubovo. Le 16e régiment d'infanterie légère s'est couvert de gloire. La division Legrand a soutenu glorieusement le feu de tout le corps ennemi.

Le 31, l'ennemi s'est porté sur la Drissa pour attaquer le duc de Reggio par son flanc pendant sa marche. Le maréchal a pris position derrière la Drissa.

Le 1er août, l'ennemi a fait la sottise de passer la Drissa et de se placer en bataille devant le 2e corps. Le duc de Reggio a laissé passer la rivière à la moitié du corps ennemi, et quand il a vu environ 15,000 hommes et 14 pièces de canon engagés au-delà de la rivière, il a démasqué une batterie de 40 pièces de canon qui ont tiré pendant une demi-heure à portée de mitraille. En même temps, les divisions Legrand

et Verdier ont marché au pas de charge la baïonnette en avant, et ont jeté les 15,000 Russes dans la rivière. Tous les canons et caissons pris, 3,000 prisonniers, parmi lesquels beaucoup d'officiers et un aide-de-camp du général Wittgenstein, et 3,500 hommes tués ou noyés sont le résultat de cette affaire.

Ce combat de Drissa, ceux d'Ostrovno et de Mohilow, dans d'autres guerres pourraient s'appeler trois batailles. Le duc de Reggio fait le plus grand éloge du général comte Legrand, dont le sang-froid est remarquable sur le champ de bataille. Il se loue beaucoup de la conduite du 26^e^ régiment d'infanterie légère et du 56^e^ de ligne.

L'empereur de Russie a ordonné des levées d'hommes dans les deux gouvernemens de Witepsk et de Mohilow. Mais, avant que ses ukases y fussent arrivés, nous étions maîtres de ces provinces. Ces mesures n'ont donc rien produit.

Nous avons trouvé à Witepsk des proclamations du prince Alexandre de Wurtemberg, et nous avons appris qu'on s'amusait, en Russie, à chanter des *Te Deum* à l'occasion des victoires obtenues par les Russes.

DOUZIÈME BULLETIN.

Witepsk, le 7 août 1812.

Au combat de la Drissa, le général russe Koulniew, officier de troupes légères très-distingué, a été tué. Dix autres généraux ont été blessés; quatre colonels ont été tués.

Le général Ricard est entré avec sa brigade dans Dunabourg, le 1^er^ août. Il y a trouvé 8 pièces de canon; tout le reste avait été évacué. Le duc de Tarente a dû s'y porter le 2. Ainsi, Dunabourg, que

l'ennemi travaillait à fortifier depuis cinq ans, où il a dépensé plusieurs millions, qui a coûté la vie à plus de 20,000 hommes de troupes russes, pendant la durée des travaux, a été abandonné sans tirer un coup de fusil, et est en notre pouvoir, comme les autres ouvrages de l'ennemi, et comme le camp retranché qu'il avait fait à Drissa.

En conséquence de la prise de Dunabourg', S. M. a ordonné qu'un équipage de cent bouches à feu qu'il avait fait former à Magdebourg, et qu'il avait fait avancer sur le Niémen, rétrogradât sur Dantzick, et fût mis en dépôt dans cette place. Au commencement de la campagne, on avait préparé deux équipages de siége, l'un contre Dunabourg, et l'autre contre Riga.

Les magasins de Witepsk s'approvisionnent; les hôpitaux s'organisent, les manutentions s'élèvent.

Ces dix jours de repos sont extrêmement utiles à l'armée. La chaleur est d'ailleurs excessive. Nous avons ici plus chaud que nous n'avons eu en Italie. Les moissons sont superbes; il paraît que cela s'étend à toute la Russie. L'année dernière avait été mauvaise partout. On ne commencera à couper les seigles que dans huit ou dix jours.

S. M. a fait faire une grande place devant le palais qu'elle occupe à Witepsk. Ce palais est situé sur le bord de la rive gauche de la Dwina. Tous les matins, à six heures, il y a grande parade, où se trouvent tous les officiers de la garde. Une des brigades de la garde en grande tenue défile alternativement.

Rapport du prince vice-roi sur les combats des 25, 26 et 27 juillet.

SIRE,

J'ai l'honneur d'adresser à V. M. les rapports des combats qui ont eu lieu les 25, 26, 27 juillet, et auxquels le 4e corps, que je commande, a pris part.

V. M. donna l'ordre au roi de Naples, commandant la cavalerie de l'armée, de partir de Bechen-Kovisch, et de se diriger sur la route de Witepsk. Je reçus celui de mettre à sa disposition le 8e régiment d'infanterie légère.

Le roi de Naples rencontra l'ennemi en avant d'Ostronovo, et engagea différentes charges de cavalerie, qui obtinrent de beaux résultats. Environ 600 prisonniers et 8 pièces de canon furent les trophées de cette journée. Le général de division Delzons rend compte que le 8e eut plusieurs engagemens qu'il soutint avec valeur.

Le 26, le roi de Naples reçut l'ordre de continuer son mouvement sur Witepsk; et moi, de marcher avec une division pour soutenir le mouvement de la cavalerie. Je me rendis, avant le jour, chez le roi de Naples, et nous convînmes ensemble de l'heure à laquelle le mouvement commencerait.

Je donnai ordre à la 13e division de suivre la cavalerie, à la 14e et à la garde de marcher à la suite de la 13e division, mais par échelon, et à une heure de distance. La route traversait un pays boisé, et le 8e fut bientôt engagé pour ouvrir le chemin que l'ennemi disputait avec de l'infanterie. Vers dix heures du matin, le 8e régiment, après avoir chassé du bois tous les tirailleurs de l'ennemi, le rencontra formé et tenant une position avantageuse sur

un plateau d'une assez belle élévation, protégé par une artillerie nombreuse, ayant devant lui un ravin profond, et sa gauche appuyée à une forêt tellement épaisse, qu'il était impossible à des masses, sans se rompre, de la pénétrer. C'était le corps du général Ostermann, fort de deux divisions d'infanterie, qui occupait cette position. Alors j'ordonnai au général Delzons, commandant la 15e division, de se former pour l'attaque, le régiment croate et le 84e sur la gauche de la route, le premier déployé, le second en colonne, par division. Un bataillon de voltigeurs et le 92e régiment furent placés sur la droite en échelon, par bataillons. L'attaque commença; elle fut vive, et l'ennemi fut abordé avec intrépidité. Les croates et le 84e firent plier les bataillons qui leur étaient opposés. Le général Huart, qui commandait cette attaque, y déploya autant de valeur que de capacité. Sur la droite, les voltigeurs et le 92e éprouvèrent une plus grande résistance; ils avaient à pénétrer la forêt, à déboucher et à se former sous le feu de l'ennemi, qui avait placé à sa gauche ses principales forces. Ce ne fut pas sans des efforts multipliés que le général Roussel put parvenir à prendre position au débouché du bois, et à en chasser l'ennemi. Il fallait la valeur des troupes et l'opiniâtreté du général qui commandait, pour réussir dans une attaque aussi difficile.

Cependant le centre et la gauche, qui ne pouvaient voir la lenteur des progrès de la droite, disputés dans la forêt, poursuivirent leurs succès. L'ennemi, qui voyait sa gauche se maintenir, fit porter sa réserve sur sa droite, où il se sentait plus vivement pressé. Les croates et le 84e furent à leur tour poussés et débordés. Le roi de Naples, avec sa valeur brillante et la promptitude de l'éclair, détermine une charge de cavalerie vigoureuse, qui arrête l'ennemi. Le chef

de bataillon Ricard, avec une compagnie de carabiniers du 8e, se précipite à la tête des pièces : le chef de bataillon Dumay et le capitaine Bonardelle, avec une intrépidité rare, maintiennent le plus grand ordre dans la colonne d'artillerie ; pendant ce temps, le général Roussel débouche de la forêt, charge l'ennemi avec le 92e en colonne, et se rend maître de la position. Les croates et le 84e, soutenus de deux bataillons du 106e régiment, tenus en réserve jusqu'à ce moment, reprennent leurs premiers avantages. C'est alors que tout fut rétabli, et que nous restâmes maîtres du terrain que l'ennemi avait fortement disputé.

Après quelques momens de repos, pour rallier les troupes et reformer les colonnes, l'ennemi fut de nouveau poursuivi et forcé promptement dans toutes les positions qu'il chercha encore à défendre. Il fut ainsi ramené jusqu'à deux lieues de Witepsk, où la 13e division prit position vers neuf heures du soir. La 14e se plaça sur la route, en seconde ligne, avec ordre d'éclairer par des postes les bords de la Dwina. La garde se plaça également en arrière, à droite de la 13e division.

Le 27, V. M. ordonna à la cavalerie et au 4e corps de continuer le mouvement sur Witepsk. Ce jour-là, la 14e division prit la tête. Le général de brigade Bertrand de Sivray fut détaché avec le dix-huitième d'infanterie légère, trois compagnies de voltigeurs. Il s'empara d'un village occupé par l'ennemi, sur la droite, et suivit la crête des hauteurs dont il se rendit maître. Le reste de la division marcha en avant, se forma sur la gauche de la route, en présence de l'ennemi, établit son artillerie, fit taire celle qui lui était opposée, et força les Russes à reculer leur ligne, des bords du ravin qu'ils occupaient, derrière un pont brûlé.

*

Le général Broussier, profitant de ce mouvement rétrograde de l'ennemi, passa la rivière avec sa division, forma en avant ses régimens en carré double, par échelon, sous la protection d'un feu très-vif de son artillerie. Le carré du 53e se trouvait le plus rapproché. La cavalerie ennemie essaya plusieurs fois de charger les carrés, mais le feu et la contenance de ce régiment lui en imposèrent toujours.

Les deux premières compagnies de voltigeurs du 9e de ligne, qui avaient passé en tête sur le pont, sous le feu de l'ennemi, furent dirigées avec intelligence et bravoure, par les capitaines Guyard et Savary, sur le flanc droit de l'ennemi, et lui firent éprouver de grandes pertes.

Le général Broussier cite avec éloge tous les régimens de sa division. Il distingue particulièrement le chef de bataillon Villemain, du 53e, le capitaine Guyard du 9e de ligne, et le lieutenant d'artillerie légère Laguerinais, qui a reçu trois coups de lance en défendant les pièces qu'il commandait.

Le général Delzons cite, comme s'étant particulièrement distingués, le colonel Serrent, du 8e léger, blessé; le chef de bataillon d'artillerie Demay; le chef de bataillon Ricard du 8e léger; le chef de bataillon Poudret, de Sèvres, du 106e; le chef de bataillon Liwingston du 92e; le chef de bataillon Chotard du 84e; le capitaine Desjardins du 8e léger; le capitaine d'artillerie Bonardelle.

Je présente à V. M. l'état des pertes que les 13e et 14e divisions ont éprouvées dans ces différens engagemens. Une perte bien vivement sentie, a été celle du général Roussel, qui a été tué la nuit, à onze heures, comme V. M. venait de visiter les avant-postes. Il a été pris pour ennemi.

Je demande les bontés de V. M. en faveur des officiers et soldats qui se sont le mieux comportés,

ainsi qu'en faveur de la veuve et des enfans du général Roussel.

Je suis avec le plus profond respect, Sire,

De Votre Majesté,

Le très-dévoué, le tendre fils et fidèle sujet,

Signé, EUGÈNE NAPOLÉON.

Premier rapport du roi de Naples à l'Empereur.

Mattuzzevo, le 1er août 1812.

Sire,

J'arrivai de Polotsk à Becheukovitschi le 24 au soir, et je marchai, d'après les instructions qui me furent remises dans la nuit du 25, pour rejoindre le 1er corps de cavalerie, et appuyer avec lui sur Witepsk : le vice-roi devait me soutenir. M. le général comte Nansouty partit donc de son quartier-général de Boudilova, et je le rejoignis lorsqu'il était déjà aux prises avec l'ennemi sur la hauteur d'Ostrovno, et maître de sa première position et de huit pièces de canon que l'avant-garde de la division Bruyères lui avait enlevées. Ce succès fut le résultat d'une charge de cavalerie, qui fut exécutée par le général Piré, avec autant de bravoure que d'intelligence. Cependant le général Ostermann, qui était arrivé le matin de Witepsk avec tout son corps, avait pris position à quelques cents toises en arrière, et opposait de l'infanterie. Je fis avancer rapidement la division Saint-Germain ; je lui fis former ses lignes par brigades, et toute son artillerie fut mise en position. Alors, je vis déboucher d'un bois, à 50 toises, un régiment de dragons russes, qui vint se former sur le flanc droit de la brigade étrangère avec la-

quelle je me trouvais alors. Faire un changement de front sur la droite, le charger, le culbuter et le détruire presqu'entièrement, fut l'affaire d'un instant. Une seconde charge de la brigade Piré, ayant à sa tête le général comte Ornano, avait lieu sur la chaussée; elle fut arrêtée par la fusillade de l'infanterie.

Instruit, par les prisonniers, que j'avais affaire avec tout le corps d'Ostermann, je fis donner l'ordre aux divisions Delzons et Broussier de se porter sur la ligne. Je fis avancer les deux bataillons du 8e régiment d'infanterie légère que V. M. avait mis dès le matin à ma disposition, et les plaçai le long d'un petit bois qui se trouvait à ma gauche, pour soutenir ma première brigade de cavalerie, que le feu de l'infanterie devait nécessairement forcer à se retirer. A la vue de ce mouvement, environ trois bataillons russes passèrent de leur gauche sur le front de ma cavalerie, pour aller à la rencontre de ces deux bataillons. Je les fis charger; il furent obligés de se retirer avec une perte considérable. Je voulais me maintenir dans cette position jusqu'à l'arrivée de la division Delzons; mais l'ennemi faisait marcher, à la faveur d'un bois qui se trouvait sur ma droite, 10 ou 12bataillons, et montrait le projet de vouloir déborder ma droite, manœuvre qui devait nécessairement me faire abandonner ma position. Deux de ces bataillons étaient déjà débouchés du bois, et forçaient la brigade de droite à céder du terrain. Deux autres bataillons débouchèrent par ma gauche sur un régiment de cuirassiers et sur le 9e de lanciers. Presqu'en même temps, ces quatre bataillons furent chargés et détruits, ceux de ma gauche, par le 9e de lanciers, et ceux de ma droite, par la brigade étrangère. J'ai peu vu de cavalerie charger de l'infanterie avec plus de courage et de succès.

Cependant la division Delzons arriva, je la fis marcher le long de la Dwina pour aller prendre une position qui menaçait les derrières des Russes. Ce seul mouvement arrêta celui de l'ennemi sur ma droite, qui s'empressa de rappeler ses bataillons au centre pour protéger sa retraite, qu'il effectua à l'instant même.

Les deux bataillons du 8e régiment d'infanterie légère repoussèrent deux ou trois charges de l'infanterie ennemie, et couvrirent constamment le front de ma ligne ; l'artillerie fit le plus grand mal à l'ennemi, elle tira 1500 coups de canon à demi-portée.

Voilà, Sire, le récit exact du combat d'Ostrovno, dont les résultats ont été la prise de huit pièces de canon, 7 à 800 prisonniers et au moins 5 ou 6000 Russes tant tués que blessés. V. M. a pu juger de la perte de l'ennemi, en passant sur le champ de bataille.

Je fis connaître à V. M., par ma lettre écrite sur le terrain même, la brillante conduite des généraux qui avaient dirigé ces différentes charges. V. M. trouvera plus en détail, dans les rapports ci-joints, les noms des braves qui se sont le plus particulièrement distingués. Que V. M. me permette de solliciter pour eux des récompenses justement méritées. Je dois des éloges particuliers au général comte Belliard, qui s'est trouvé à toutes les charges et qui m'a été de la plus grande utilité pour l'exécution des différens mouvemens que j'ai été dans le cas d'ordonner. Je dois nommer aussi à V. M. tous les individus de ma maison, et demander pour eux ses bontés.

J'ai l'honneur de demander à V. M. une lieutenance pour M. Berthier, sous-lieutenant au 16e régiment de chasseurs à cheval, qui était dans la charge faite par le général Ornano, et qui est arrivé un des pre-

miers sur les pièces. Les officiers supérieurs en font le plus grand cas.

Je suis de Votre Majesté,

SIRE,

Le très-affectionné frère,

Signé, JOACHIM NAPOLÉON.

Deuxième rapport du roi de Naples à l'Empereur.

Mattuzzevo, le 2 août 1812,
à 5 heures du matin.

SIRE,

Je reçus, dans la nuit du 25 au 26 juillet, une dépêche de V. M., d'après laquelle je devais faire une forte reconnaissance sur l'ennemi, avec beaucoup d'artillerie et la division Delzons qui devait l'appuyer. Je mis en mouvement tout le 1^er^ corps de la réserve de cavalerie et les deux bataillons du 8^e^ d'infanterie légère; la division Delzons suivait le mouvement. Mon avant-garde rencontra l'arrière-garde ennemie à environ deux lieues d'Ostrovno. Il était avantageusement posté, derrière un ravin extrêmement escarpé; il avait de l'infanterie et de l'artillerie, et était couvert, sur son front et sur ses flancs, par des bois touffus. On échangea quelques coups de canon. Les deux bataillons furent envoyés pour arrêter l'infanterie, qui déjà faisait rétrograder la cavalerie de la tête. Cependant la division Delzons arriva. Ici devait naturellement finir le rôle de la cavalerie. Le vice-roi fit ses dispositions. On marcha à l'ennemi; on passa le ravin. La brigade de cavalerie étrangère avait passé la Dwina, protégeait notre flanc gauche et débouchait dans la plaine : le reste de la division légère marchait sur la chaussée, à mesure que le

vice-roi repoussait l'infanterie ennemie. Les cuirassiers furent laissés en réserve en arrière du ravin, et leurs canons mis en batterie. Ma droite était garantie par des bois immenses et éclairée par de nombreux partis. L'ennemi fut mené vigoureusement jusqu'à sa seconde position, en arrière du ravin, où était sans doute sa réserve. Il nous ramena à son tour sur le ravin; il en fut repoussé une seconde fois. Pour la seconde fois, il nous ramenait vigoureusement. J'aperçus de la confusion. J'ordonnai une charge de cavalerie contre une colonne d'infanterie qui marchait audacieusement dans la plaine. Les braves Polonais s'élancèrent alors sur les bataillons russes, pas un homme n'échappa, pas un ne fut fait prisonnier; les derniers hommes furent tués jusque dans les bois. Le pas de charge fut battu aussitôt dans tous les bataillons carrés de l'infanterie de V. M., et le général Girardin, qui conduisait les bataillons de gauche, reçut l'ordre de faire un changement à droite, et de se porter sur la grande chaussée sur les derrières de l'ennemi. Tous les bataillons qui se trouvaient immédiatement à sa droite exécutèrent la même manœuvre, et le général Piré se porta, avec le 8^{e} régiment de hussards, sur la droite, et chargea vigoureusement toute la gauche de l'ennemi, qui ne dut son salut qu'aux bois et aux ravins qui retardèrent notre marche. Toute la division suivit le mouvement sur la chaussée : la cavalerie débouchait sur les hauteurs, en face de 5 à 6 régimens de cavalerie que je faisais canonner. Ce fut dans cette position que me trouva V. M., d'où elle me fit poursuivre l'ennemi, qui fut mené tambour battant jusque sur un ravin, à environ une lieue et demie de Witepsk.

Voilà, Sire, le récit de l'affaire du 26, dans laquelle, d'après le rapport de tous les prisonniers et déserteurs, l'ennemi aurait éprouvé encore plus de

pertes que la veille. On peut hardiment évaluer le nombre des morts de 2,500 à 3,000; il a eu une quantité immense de blessés. V. M. n'a perdu presque personne.

Je dois encore citer à V. M. M. le général comte Belliard, qui dans cette journée donna à V. M. de nouvelles preuves de dévouement et de courage. C'est à lui que l'on doit la conservation d'une partie de l'artillerie de la division Delzons.

Le capitaine Ferrari, du 8e régiment de hussards, a eu la jambe emportée par un boulet. J'ai l'honneur de citer à V. M., comme s'étant bien conduits, le général Ornano, dont j'ai parlé dans mon premier rapport du 25, pour sa conduite brillante, et qui a montré la même bravoure dans celle du 26; M. le général Girardin, le colonel Flahaut et le capitaine Lecouteux, tous trois aides-de-camp du prince de Neufchâtel, ainsi que l'adjudant-commandant Borelli. Je dois également citer le chef de bataillon....., commandant le 8e régiment d'infanterie légère, qui a su mériter dans ces deux journées les bontés de V. M. Je ne citerai pas d'autres personnes du corps du vice-roi, ce prince ayant dû faire un rapport particulier à V. M.

Tous mes aides-de-camp se sont conduits avec leur bravoure accoutumée. Mes écuyers Caraffa et Campomel ne m'ont pas quitté d'un instant dans les deux journées. Je ne parlerai pas à V. M. de la journée du 27, tout se passa sous ses yeux; je ne fis qu'exécuter ses ordres.

Je suis de Votre Majesté,

SIRE,

Le très-affectionné frère,

JOACHIM NAPOLÉON.

Rapport du maréchal duc de Tarente, au prince major-général.

Jacobstadt, le 22 juillet 1812.

Monseigneur,

Je reçois à l'instant (cinq heures du soir) le rapport du général de Grawert, sur l'engagement qu'il a eu le 19 à Ekau.

A peine arrivé à Bauske, il a remplacé le général Ricard; et tandis que son infanterie passait l'Aa, il détacha le colonel de Rœder, aide-de-camp du roi et son chef d'état-major, avec un parti de 60 chevaux pour reconnaître le terrain. Il rencontra les postes ennemis à environ trois lieues de Bauske, les replia facilement, mais il s'aperçut bientôt à leur contenance qu'ils avaient des forces derrière eux. Il en prévint le général Grawert, en même temps qu'il lui fit demander deux escadrons et une demi-batterie d'artillerie à cheval; mais avant leur arrivée l'ennemi qui, d'une hauteur, avait pu se convaincre de la faiblesse du détachement du colonel Rœder, tomba sur lui : celui-ci se défendit vaillamment pour ne pas perdre la position avantageuse qu'il occupait. Ce combat inégal devenait toujours plus vif et fort critique, lorsque le major de Stiern, du régiment de dragons nº 1, arriva. Ce brave officier chargea avec vigueur la cavalerie ennemie, la culbuta complètement, la poursuivit jusqu'au bois, où il fut arrêté par le feu de l'infanterie.

L'ennemi perdit dans cette charge beaucoup de monde mis hors de combat, 1 officier et 20 hommes prisonniers. La cavalerie prussienne eut 1 homme tué et 20 blessés, dont 3 officiers, particulièrement le capitaine comte de Brandenburg qui a reçu un coup

de lance dans la poitrine, et 2 officiers du régiment de dragons n° 1, lesquels, après avoir fait panser leurs blessures, retournèrent au régiment et se trouvèrent à l'action du soir. On espère que la blessure du comte de Brandenburg n'est pas dangereuse (il est frère naturel du roi). Suivant le rapport du colonel de Rœder, le major de Stiern et le comte de Brandenburg se sont très-distingués.

Les prisonniers faits dans ce choc de cavalerie ont unanimement déclaré que, la veille, des renforts considérables étaient arrivés à Ekau, sur quoi l'ennemi faisait avancer un détachement de 4 bataillons, quelques escadrons d'hulans, un poulk de cosaques et quelques bouches à feu pour reprendre Bauske, et qu'en outre il se concentrait des forces très-supérieures à Ekau, avec 10 bouches à feu en batterie.

Le colonel de Rœder resta sur le terrain dont il avait chassé l'ennemi, et celui-ci se plaça à 2,000 pas vis-à-vis.

Le général de Grawert en étant instruit, prit la résolution d'envoyer l'ordre au général de Kleist, que par une première disposition j'avais envoyé à Kanken et à Drakin, sur la grande route de Herbergen à Riga, de se diriger par la rive droite de l'Ekau, pour prendre l'ennemi en flanc et à dos, tandis qu'il se disposait à l'attaquer de front.

Le général de Grawert marcha sur Ekau, et fit repousser par la cavalerie et les tirailleurs sur la rive droite de cette rivière, ce qui se trouvait encore sur la gauche, et attendit dans une position avantageuse l'arrivée du général de Kleist ; dès qu'il en fut averti par les premiers coups de canon, il aborda l'ennemi, passa le défilé avec la cavalerie, l'artillerie et les tirailleurs, et soutint cette attaque par une partie de son infanterie, tandis que l'autre s'avançait pour garder le défilé.

Le général de Kleist attaquait vigoureusement de son côté, appuyant sa gauche à l'Ekau. Le combat fut long et meurtrier, les Russes défendant leurs positions pied à pied; même, un détachement qui était entièrement coupé, combattit jusqu'au dernier moment.

Cependant la bravoure des troupes prussiennes, quoique leur nombre fût inférieur, et la bonne conduite des chefs et des officiers, triomphèrent des Russes; ils furent forcés sur tous les points à huit heures et demie du soir, et mis en fuite.

Le résultat de la journée est un drapeau pris, plusieurs centaines de prisonniers, parmi lesquels des officiers supérieurs et autres. L'ennemi a perdu un nombre considérable de tués et de blessés. La perte des Prussiens est importante; parmi les tués se trouvent deux très-braves officiers: 1° le capitaine d'Esbeck des dragons n° 1, qui s'était déjà distingué le matin, dans le combat de cavalerie sous le colonel Rœder, et qui chargea avec la plus grande vigueur l'infanterie, le soir où il fut tué; 2° le lieutenant de Wallis, du bataillon de fusiliers n° 2, qui commandait les tirailleurs, et les menait avec impétuosité à l'ennemi. Il tomba mort sur le champ de la gloire.

Le général Grawert n'avait point encore reçu les rapports particuliers au départ du sien. Il se propose d'en faire un plus détaillé, qui fera connaître les actions et les pertes. Les charges de la cavalerie prussienne sur l'infanterie russe ont beaucoup contribué à la perte de cette dernière. Aucune n'a manqué.

Une longue marche et un combat de toute la journée, avaient épuisé cette cavalerie, elle n'a pu suivre ses avantages que pendant un mille.

Le général Grawert suppose que l'ennemi prendra encore position entre Ekau et Riga, d'où il compte d'autant plus facilement le chasser, que l'action du

19 a beaucoup découragé les Russes, tandis que ses troupes sont pleines d'assurance. Cependant s'il est vrai, comme la nouvelle lui en est venue de plusieurs côtés, que l'ennemi attend encore des renforts, dont partie arrivait pendant le combat, il ne peut être entièrement sûr de gagner du terrain, mais il fera ce qu'il pourra.

C'est le général Lewis qui commande le corps russe.

Le général Grawert m'annonce qu'il lui sera difficile de nommer les officiers qui se sont distingués, puisque tous, sans exception, étaient animés du même esprit de bravoure et d'envie d'atteindre l'ennemi. Dès qu'il en aura le moment, il m'adressera un rapport plus circonstancié. Il se borne à nommer le général de Kleist, qui a si parfaitement manœuvré, et chargé l'ennemi avec tant de vigueur, qu'il avoue lui devoir le succès de sa journée.

J'ignore encore si le détachement dirigé sur Mittau y est arrivé.

Le général Grawert ajoute que si la journée du 19 a été heureuse pour l'Empereur et les armées prussiennes, c'est à l'activité et aux bonnes dispositions du colonel de Rœder, son chef d'état-major, qu'il en doit une partie. C'est avec autant de circonspection que d'intrépidité qu'il a conduit les charges sur l'ennemi, et animé les troupes par l'exemple qu'il leur donnait.

Je prie V. A. de faire connaître les excellentes qualités de cet officier distingué sous tous les rapports, à S. M. l'Empereur, et de le recommander à sa grâce. C'est un officier plein de mérite.

Le général de Grawert a la modestie de ne point se nommer, ni de citer ses officiers ni son état-major, quoiqu'ils se soient très-distingués.

Cette action glorieuse, dans ce premier début,

promet de nouveaux avantages. Je prie V. A. de demander à S. M. des récompenses, et qu'elle donne son approbation à la conduite du corps prussien.

Agréez, Monseigneur, etc.

Signé, le maréchal DUC DE TARENTE.

Rapport du maréchal duc de Reggio au prince major-général.

Biala, le 31 juillet 1812,
à 11 heures du soir.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de rendre compte à V. A. S. que le 28 de ce mois, je mis les troupes du corps d'armée en marche sur Sebej. La 5e brigade de cavalerie légère et un bataillon prirent position le même jour au gué de Sivochino, où je fis établir un pont. Les 1re et 2e divisions d'infanterie campèrent entre Biala et Sipochina; la 3e division d'infanterie partit de Disna, prit position à Lozowka. La 6e brigade de cavalerie légère qui était chargée de couvrir la marche de cette division, fut attaquée vers le soir par 14 ou 1500 chevaux, hussards de Grodno ou cosaques, qui avaient passé la Drissa au gué de Valentsoui. Le 8e régiment de chevau-légers, qui essuya presque seul cette attaque, souffrit une perte de près de 80 chevaux, quoiqu'il combattît avec beaucoup de courage. Cette brigade, harcelée dans sa marche, n'arriva à sa position qu'à onze heures du soir; de l'autre côté, sur la route de Sebej, la 5e brigade de cavalerie légère rencontra deux escadrons des dragons de Riga, que le général Castex fit charger et à qui on fit quelques prisonniers.

Il résultait des divers rapports et des reconnaissances qui furent poussées sur tous les débouchés,

dans la journée du 29, que le général Koulinow occupait Valentsoui avec 4000 hommes d'infanterie, le régiment des hussards de Grodno, deux régimens de cosaques de 500 chevaux chacun, 6 pièces d'artillerie à cheval et douze pièces d'artillerie à pied, et que le prince Wittgenstein, auquel le prince Repnin venait de se joindre, occupait Kokonow et Osveia.

Le 30 au matin, je me mis en route sur Kliatsoui avec la 5e brigade de cavalerie légère et la 1re division d'infanterie. La 2e division et les cuirassiers suivirent ce mouvement et prirent position à Glovitchsoui et Sakotliso. Je laissai la 3e division d'infanterie pour garder le gué de Sivochina, et je lui donnai la 6e division de cavalerie légère pour faire observer les gués de Zarnowisée et de Valentsoui.

En arrivant à Kliatsitsoui, vers onze heures du matin, je poussai de suite quelques troupes légères sur Jakoubovo, où passe la route qui conduit à Osveia et Koslonovo; elles rencontrèrent une patrouille ennemie qu'elles poussèrent. Le général Legrand prit position à Jakoubovo avec les 25e léger, 56e de ligne et le 24e de chasseurs à cheval. Je lui donnai l'ordre d'envoyer ses reconnaissances sur le Sevoiana. Pendant ce temps, le 23e de chasseurs à cheval, que j'avais envoyé sur la route de Sebej, m'amena un très-jeune officier d'état-major russe qui venait de Sebej à Kliatsitsoui, où le général Wittgenstein lui avait donné rendez-vous. Bientôt après, la grand-garde de ce régiment prit un aide-de-camp de ce général, qui venait aussi de Sebej, et qui était porteur de quelques papiers insignifians et d'états de situation de l'artillerie seulement. Vers quatre heures du soir, je fus informé que ma reconnaissance était ramenée, et que l'ennemi s'avançait en force sur Jakoubovo. Il déboucha en effet, et le combat s'engagea avec le

26e léger qui fit la plus belle défense et que les Russes ne purent jamais parvenir à déposter du village. L'ennemi chercha particulièrement à menacer le flanc de la ligne en se rendant maître d'un grand bois qui règne sur la gauche du bassin où se trouve situé le village de Jakoubovo. Le général Legrand y jeta le 56e de ligne, contre lequel les Russes envoyèrent de grandes forces, sans parvenir à l'ébranler. La brigade du général Maison vint se poster en échelons à l'appui de la première ligne. Je ne pouvais, dans une position resserrée d'un côté par un bois épais, et de l'autre par des maisons, mettre en batterie plus de douze pièces de canon. Le bassin s'ouvraut au contraire du côté de l'ennemi, il fit usage de plus du triple d'artillerie, et déploya des forces considérables. Cependant le combat se soutint sans le moindre désavantage jusqu'à dix heures du soir. Je fis venir la division du général Verdier, qui fut placée en réserve; quant aux cuirassiers, je les laissai en arrière, par l'impossibilité d'en faire usage sur le terrain.

Je pense que l'objet de l'ennemi étant de se porter sur Sebej pour couvrir la route de Pétersbourg, il ne s'opiniâtrerait pas à déboucher par Kliatsitsoui; mais à peine ce matin le jour a commencé à poindre, qu'il a renouvelé son attaque. Après un feu d'artillerie prodigieux, il a fait attaquer le château de Jakoubovo; il était déjà dans la cour, lorsque le 26e léger s'est porté sur lui au pas de charge, lui a tué 300 hommes à coups de baïonnette, lui a fait 500 prisonniers et l'a poursuivi jusque dans les bois. L'affaire terminée, il m'a paru que l'ennemi était trop bien posté pour l'attaquer avec une espérance grande de succès; j'avais d'ailleurs un défilé derrière moi, et j'ai résolu de manœuvrer pour l'attirer.

Nous avons eu dans les deux journées 3 à 400

blessés. L'ennemi a considérablement souffert, et nous lui avons fait 5 à 600 prisonniers, dont plusieurs officiers, sans en avoir perdu nous-mêmes.

On m'apprend à l'instant que l'ennemi tente des efforts pour se rendre maître du gué de la Drissa. Je donne ordre aux généraux Albert et Castex, chargés de le garder, de ne pas le défendre; si l'ennemi passe, il fera ce que je veux.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Le maréchal DUC DE REGGIO.

Biala, le 1er août 1812,
à 10 heures du soir.

Monseigneur,

Hier au soir, vers 11 heures, l'ennemi fit une attaque sur les troupes chargées de garder le gué de Sivochina. Elles se retirèrent ainsi qu'elles en avaient l'ordre. L'ennemi a employé le reste de la nuit à déboucher, puisqu'au point du jour il s'est trouvé en mesure de nous attaquer. On s'y attendait. Le feu s'est engagé par une nuée de tirailleurs, suivis par des colonnes qui s'avançaient sur nos positions en battant la charge et en poussant de grands cris; mais le feu de notre artillerie, qui était parfaitement placée, et qui a été bien servie, a d'abord modéré leur ardeur, et les a bientôt obligés à se déployer. Pendant ce temps, nos colonnes se formaient, et les trois divisions étaient disposées de manière à se remplacer successivement, dans chaque position: tout étant prêt, j'ai ordonné la charge. Les Russes ont fait d'abord une résistance assez vive, mais inutile. Ils ont été culbutés en un clin-d'œil, et jetés dans la Drissa, laissant entre nos mains 14 pièces de canon, 13 caissons, et plus de 2,000 prisonniers. Pendant trois quarts de lieue qu'on les a menés bat-

tant jusqu'à la rivière, la terre est couverte de leurs morts. J'ai vu peu de champs de bataille qui offrissent l'image d'un aussi grand carnage.

La division du général Legrand a eu la principale part à l'action. J'ai chargé ensuite le général Verdier de poursuivre l'ennemi, et il l'a poussé à trois lieues du champ de bataille, sur la route de Sebej, en lui faisant éprouver une perte énorme.

L'ennemi a perdu, depuis le 30, de 3 à 4,000 prisonniers; il a eu au moins 4,000 hommes tués ou blessés, et ne nous a point fait de prisonniers. Les généraux, les officiers, les troupes ont montré la plus rare valeur. La cavalerie légère aux ordres du général Castex a fourni plusieurs charges avec beaucoup de succès et d'à-propos.

Je ferai connaître ultérieurement à V. A. les généraux, officiers ou autres qui se sont particulièrement distingués et pour lesquels je solliciterai les bontés de l'Empereur.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Le maréchal DUC DE REGGIO.

TREIZIÈME BULLETIN.

Smolensk, le 21 août 1812.

Il paraît qu'au combat de Mohilow, gagné par le prince d'Eckmülh sur le prince Bagration, le 23 juillet, la perte de l'ennemi a été considérable. On joint ici le rapport du prince d'Eckmülh sur cette affaire.

Le duc de Tarente a trouvé 20 pièces de canon à Dunabourg, au lieu de 8 qui avaient été annoncées. Il a fait retirer de l'eau plusieurs bâtimens chargés

de plus de 40,000 bombes et autres projectiles. Une immense quantité de munitions de guerre a été détruite par l'ennemi. L'ignorance des Russes en fait de fortifications se fait voir dans les ouvrages de Dunabourg et de Drissa.

S. M. a donné le commandement de sa droite au prince de Schwarzenberg, en mettant sous ses ordres le 7e corps. Ce prince a marché contre le général Tormazow, l'a rencontré le 12, et l'a battu. Il fait le plus grand éloge des troupes autrichiennes et saxonnes. Le prince Schwarzenberg a montré dans cette circonstance autant d'activité que de talent. L'Empereur a fait demander des avancemens et des récompenses pour les officiers de son corps d'armée qui se sont distingués.

Le 8, la grande-armée était placée de la manière suivante :

Le prince vice-roi était à Souraj avec le 4e corps, occupant par des avant-gardes Velij, Ousviath et Porietch ;

Le roi de Naples était à Nikoulino, avec la cavalerie occupant Inkovo ;

Le maréchal duc d'Elchingen, commandant le 3e corps, était à Liozna ;

Le maréchal prince d'Eckmülh, commandant le 1er corps, était à Doubrowna ;

Le 5e corps, commandé par le prince Poniatowski, était à Mohilow ;

Le quartier-général était à Witepsk ;

Le 2e corps, commandé par le maréchal duc de Reggio, éiait sur la Drissa ;

Le 10e corps, commandé par le duc de Tarente, était sur Dunabourg et Riga.

Le 8 août, 12,000 hommes de cavalerie ennemie se portèrent sur Inkovo, et attaquèrent la division du général comte Sébastiani, qui fut obligée de battre

en retraite l'espace d'une demi-lieue pendant toute la journée, en éprouvant et faisant éprouver à l'ennemi des pertes à peu près égales. Une compagnie de voltigeurs du 24e régiment d'infanterie légère, faisant partie d'un bataillon de ce régiment qui avait été confié à la cavalerie pour tenir position dans le bois, a été prise. Nous avons eu 200 hommes environ tués et blessés; l'ennemi peut avoir perdu le même nombre d'hommes.

Le 12, l'armée ennemie partit de Smolensk, et marcha par différentes directions avec autant de lenteur que d'hésitation sur Porietch et Nadra.

Le 10, l'Empereur résolut de marcher à l'ennemi, et de s'emparer de Smolensk, en s'y portant par l'autre rive du Borysthène. Le roi de Naples et le maréchal duc d'Elchingen partirent de Liozna, et se rendirent sur le Borysthène près de l'embouchure de la Beresina, vis-à-vis Khomino, où, dans la nuit du 13 au 14, ils jetèrent deux ponts sur le Borysthène.

Le vice-roi partit de Souraj et se rendit par Janovitski et Lionvavistchi à Rasasna, où il arriva le 14.

Le prince d'Eckmülh réunit tout son corps à Doubronwa le 13.

Le général comte Grouchy réunit le 3e corps de cavalerie à Rasasna le 12.

Le général comte Eblé fit jeter trois ponts à Rasasna le 13.

Le quartier-général partit de Witepsk et arriva à Rasasna le 13.

Le prince Poniatowski partit de Mohilow et arriva le 13 à Romanow.

Le 14, à la pointe du jour, le général Grouchy marcha sur Liadié, il en chassa deux régimens de cosaques et s'y réunit avec le corps de cavalerie du général comte Nansouty.

Le même jour, le roi de Naples, appuyé par le ma-

réchal duc d'Elchingen, arriva à Krasnoi. La 27e division ennemie forte de 5000 hommes d'infanterie, et soutenue par 2000 chevaux et 12 pièces de canon, était en position devant cette ville. Elle fut attaquée et dépostée en un moment, par le duc d'Elchingen, Le 24e régiment d'infanterie attaqua la petite ville de Krasnoi à la baïonnette avec intrépidité. La cavalerie exécuta des charges admirables. Le général de brigade baron Bordesoult et le 3e régiment de chasseurs se distinguèrent. La prise de huit pièces d'artillerie, dont 5 de 12 et 2 licornes, et de 14 caissons attelés, 1500 prisonniers, un champ de bataille jonché de plus de mille cadavres russes ; tels furent les avantages du combat de Krasnoi, où la division russe qui était de 3000 hommes, perdit la moitié de son monde.

S. M. avait, le 15, son quartier-général à la poste de Kovonitnia.

Le 16 au matin, les hauteurs de Smolensk furent couronnées; la ville présenta à nos yeux une enceinte de murailles de 4000 toises de tour, épaisses de 10 pieds et hautes de 25, entremêlées de tours, dont plusieurs étaient armées de canons de gros calibre.

Sur la droite du Borysthène, on apercevait et l'on savait que les corps ennemis tournés revenaient en grande hâte sur leurs pas pour défendre Smolensk. On savait que les généraux ennemis avaient des ordres réitérés de leur maître de livrer bataille et de sauver Smolensk. L'Empereur reconnut la ville, et plaça son armée, qui fut en position dans la journée du 16. Le maréchal duc d'Elchingen eut la gauche au Borysthène ; le maréchal prince d'Eckmühl le centre; le prince Poniatowski la droite; la garde fut mise en réserve au centre ; le vice-roi en réserve à la droite, et la cavalerie sous les ordres du roi de Naples à l'extrême droite. Le duc d'Abrantès avec le 8e corps, s'était égaré et avait fait un faux mouvement.

Le 16, et pendant la moitié de la journée du 17, on resta en observation. La fusillade se soutint sur la ligne. L'ennemi occupait Smolensk avec 30,000 hommes, et le reste de son armée se formait sur les belles positions de la rive droite du fleuve, vis-à-vis la ville, communiquant par trois ponts. Smolensk est considéré par les Russes comme ville forte et comme le boulevard de Moscou.

Le 17, à deux heures après midi, voyant que l'ennemi n'était pas débouché, qu'il se fortifiait dans Smolensk et qu'il refusait la bataille; que malgré les ordres qu'il avait et la belle position qu'il pouvait prendre, sa droite à Smolensk et sa gauche au cours du Borysthène, le général ennemi manquait de résolution, l'Empereur se porta sur la droite, et ordonna au prince Poniatowski de faire changement de front, la droite en avant, et de placer sa droite au Borysthène, en occupant un des faubourgs par des postes et des batteries pour couper le pont et intercepter la communication de la ville avec la rive droite. Pendant ce temps, le maréchal prince d'Eckmülh eut ordre de faire attaquer deux faubourgs que l'ennemi avait retranchés à 2,000 toises de la place et qui étaient défendus chacun par 7 ou 8000 hommes d'infanterie et par du gros canon. Le général comte Friant eut ordre d'achever l'investissement, en appuyant sa droite au corps du prince Poniatowski, et la gauche à la droite de l'attaque que faisait le prince d'Eckmülh.

A deux heures après-midi la division de cavalerie du comte Bruyères ayant chassé les cosaques et la cavalerie ennemie, occupa le plateau qui se rapproche le plus du pont en amont. Une batterie de 60 pièces d'artillerie fut établie sur ce plateau, et tira à mitraille sur la partie de l'armée ennemie restée sur la rive droite de la rivière, ce qui obligea

bientôt les masses d'infanterie russe à évacuer cette position.

L'ennemi plaça alors deux batteries de 20 pièces de canon à un couvent pour inquiéter la batterie qui le foudroyait et celles qui tiraient sur le pont. Le prince d'Eckmülh confia l'attaque du faubourg de droite au général comte Morand, et celle du faubourg de gauche au général comte Gudin. A trois heures, la canonnade s'engagea : à quatre heures et demie commença une vive fusillade, et à cinq heures les divisions Morand et Gudin enlevèrent les faubourgs retranchés de l'ennemi avec une froide et rare intrépidité, et le poursuivirent jusque sur le chemin couvert, qui fut jonché de cadavres russes.

Sur notre gauche, le duc d'Elchingen attaqua la position que l'ennemi avait hors de la ville, s'empara du site et poursuivit l'ennemi jusque sur le glacis.

A cinq heures, la communication de la ville avec la rive droite devint difficile et ne se fit plus que par des hommes isolés.

Trois batteries de pièces de 12 de brèche furent placées contre les murailles à six heures du soir, l'une par la division Friand, et les deux autres par les divisions Morand et Gudin. On déposta l'ennemi des tours qu'il occupait, par des obus qui y mirent le feu. Le général d'artillerie comte Sorbier rendit impraticable à l'ennemi l'occupation de ses chemins couverts, par des batteries d'enfilades.

Cependant, dès deux heures après midi, le général ennemi, aussitôt qu'il s'aperçut qu'on avait des projets sérieux sur la ville, fit passer deux divisions et deux régimens d'infanterie de la garde pour renforcer les quatre divisions qui étaient dans la ville. Ces forces réunies composaient la moitié de l'armée russe. Le combat continua toute la nuit;

les trois batteries de brèche tirèrent avec la plus grande activité. Deux compagnies de mineurs furent attachées aux remparts.

Cependant la ville était en feu. Au milieu d'une belle nuit d'août, Smolensk offrait aux Français le spectacle qu'offre aux habitans de Naples une éruption du Vésuve.

A une heure après minuit, l'ennemi abandonna la ville et repassa la rivière. A deux heures les premiers grenadiers qui montèrent à l'assaut ne trouvèrent plus de résistance ; la place était évacuée, 200 pièces de canon et mortiers de gros calibre, et une des plus belles villes de la Russie étaient en notre pouvoir, et cela à la vue de toute l'armée ennemie.

Le combat de Smolensk, qu'on peut à juste titre appeler bataille, puisque 100,000 hommes ont été engagés de part et d'autre, coûte aux Russes la perte de 4700 hommes restés sur le champ de bataille, de 2000 prisonniers la plupart blessés, et de 7 à 8000 blessés. Parmi les morts se trouvent cinq généraux russes. Notre perte se monte à 700 morts et à 3100 ou 3200 blessés. Le général de brigade Grabouski a été tué ; les généraux de brigade Gardeau et Dalton ont été blessés. Toutes les troupes ont rivalisé d'intrépidité. Le champ de bataille a offert aux yeux de 200,000 personnes qui peuvent l'attester, le spectacle d'un cadavre français sur sept ou huit cadavres russes. Cependant les Russes ont été pendant une partie des journées du 16 et du 17 retranchés et protégés par la fusillade de leurs créneaux.

Le 18, on a rétabli les ponts sur le Borysthène que l'ennemi avait brûlés : on n'est parvenu à maîtriser le feu qui consumait la ville, que dans la journée du 18, les sapeurs français ayant travaillé

avec activité. Les maisons de la ville sont remplies de Russes morts et mourans.

Sur douze divisions qui composaient la grande armée russe, deux divisions ont été entamées et défaites aux combats d'Ostrovno; deux l'ont été au combat de Mohilow, et six au combat de Smolensk. Il n'y a que deux divisions et la garde qui soient restées entières.

Les traits de courage qui honorent l'armée et qui ont distingué tant de soldats au combat de Smolensk, seront l'objet d'un rapport particulier. Jamais l'armée française n'a montré plus d'intrépidité que dans cette campagne.

Rapport du prince d'Eckmülh au prince major-général.

Dombrowna, le 7 août 1812.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de mettre sous les yeux de V. A. le rapport de l'affairequi a eu lieu le 23 juillet, en avant de Mohilow, entre une partie des troupes du 1er corps et le corps russe du prince Bagration.

J'entrai le 20 à Mohilow. Le 21, le 3e régiment de chasseurs fut attaqué par l'avant-garde du prince Bagration, qui voulait occuper cette importante ville. Ce régiment perdit 100 hommes et fut ramené.

Le 22, je plaçai en position le 85e régiment d'infanterie de ligne, commandé par le général Frédérichs.

Le général Bagration était arrivé à Novoï-Brickow. Il voulait donner une bataille pour entrer à Mohilow. Il ayait quatre divisions d'infanterie, 5,000

cosaques et 8,000 hommes de cavalerie, en tout 35,000 hommes.

Je n'avais à Mohilow que les 57e, 61e et 111e régimens de la division Compans (le 25e avait été laissé avec la brigade Pajol et le 1er de chasseurs sur la Beresina, pour couvrir Minsk); le 85e et le 108e de la division Dessaix, la division de cuirassiers du général Valence, et le 3e de chasseurs à cheval. La position de Salta-Naecka, dont j'envoie un croquis à V. A., me parut propre à bien recevoir l'ennemi.

Dans la nuit du 22, je fis barricader le pont qui est sur la grande route, créneler l'auberge qui est vis-à-vis. Le pont du moulin de droite fut coupé par une compagnie de sapeurs, et les maisons des environs crénelées. Le 85e fut chargé de défendre ces postes, et de tenir, en cas d'attaque, pour donner le temps aux autres troupes échelonnées entre cette position et Mohilow, d'arriver. Ces dispositions prises, je me retirai à Mohilow, pour presser l'arrivée de la division Claparède et des troupes détachées du général Pajol.

Le 23, à sept heures du matin, je reçus le rapport que les avant-postes étaient attaqués; à huit heures, je trouvai le 85e régiment attaqué très-vivement. Le général Frédérichs, qui le commandait, avait fait de bonnes dispositions, et pendant toute la journée a déployé du calme et beaucoup d'intrépidité. L'artillerie légère de la division et celle du 85e avaient été disposées la veille. Leur feu fut très-meurtrier, et au bout d'une heure de combat, il y avait déjà au-delà de 500 morts russes. Douze à quinze pièces russes débouchèrent du bois, et se mirent en bataille sur le plateau du moulin dont le pont avait été détruit. Des régimens d'infanterie russe se formèrent. Un bataillon du 108e fut envoyé pour soutenir les compagnies du 85e, qui étaient sur le pont; quel-

ques pièces d'artillerie furent opposées à celles des Russes. Le combat devint très-vif de ce côté. Les forces de l'ennemi augmentaient à chaque instant. Le bataillon du 108e, qui avait repoussé les Russes, fut obligé de céder au nombre. Le général Guardet, avec deux bataillons du 61e, arrêta la poursuite de l'ennemi, et fit repasser le ravin aux Russes qui l'avaient passé en poursuivant le bataillon du 108e.

Pendant que ces choses se passaient sur la droite, je donnai l'ordre au général Frédérichs, qui défendait le débouché de la grande route avec beaucoup de vigueur, de faire passer le défilé à un bataillon du 108e et à quelques compagnies du 85e, et de charger les pièces ennemies. Ce mouvement, qui fut exécuté avec une grande décision et dirigé par le colonel Achard, du 108e régiment, eut une grande influence sur les mouvemens de la gauche de l'ennemi qui se vit forcée à un mouvement rétrograde. Le bataillon commandé par le colonel Achard avait fait prisonnier un bataillon ennemi qui fut ensuite délivré. Le colonel fut blessé d'une balle au travers du bras, et ne put se soutenir sur les hauteurs qu'il avait occupées.

L'ennemi avait fait avancer une masse considérable d'infanterie, formée en colonne serrée, pour entreprendre de nouveau de forcer le défilé du pont. Elle se trouvait dans la direction du chef d'escadron Polimey, qui l'arrêta par un feu très-vif, et lui fit essuyer beaucoup de perte. Le nombre des morts de l'ennemi, qui était déjà très-considérable sur ce point, fut doublé.

L'action se soutenait encore avec chaleur de part et d'autre, et avec une grande infériorité de notre côté.

Les autres troupes étaient en réserve sur notre droite, où l'on devait présumer que l'ennemi portérait des forces, et surtout sa nombreuse cavalerie.

Sur les six heures du soir, toutes mes reconnaissances sur la droite n'ayant pas vu d'ennemis, les troupes qui avaient été mises en réserve, particulièrement le 111^e, furent dirigées sur la grande route. Le général Frédérichs reçut l'ordre de renouveler son attaque. Un bataillon du 85^e, qui dès la veille avait été placé à l'extrême droite, et un du 61^e, attaquèrent la gauche de l'ennemi. Les deux attaques eurent du succès ; l'ennemi retira son artillerie, et ses troupes suivirent ce mouvement sur tous les points.

Le 111^e régiment et le 61^e de la 5^e division, conduits par le général Compans, furent chargés de poursuivre l'ennemi jusqu'à Novosieleki. La nuit arrêta la poursuite à cet endroit.

Je dois les plus grands éloges à la conduite des troupes, et en particulier à celle du 85^e régiment. Pas un soldat n'a quitté son poste pour conduire les blessés ; et les jeunes comme les anciens soldats ont montré une grande valeur. Les anciens soldats ont donné à leurs jeunes camarades l'honorable témoignage qu'il n'y avait plus de conscrits dans leurs régimens.

La perte de l'ennemi a été grande. Il a laissé plus de 1,200 morts sur le champ de bataille, et au-delà de 4,000 blessés, dont 7 à 800 sont restés entre nos mains. Notre perte, suivant les états des corps, se monte à 900 hommes tués ou prisonniers.

Je réitère les éloges que je dois à la conduite du général Frédérichs, à tous les officiers d'état-major, qui ont bien payé de leurs personnes. L'un d'eux, aide-de-camp du général Haxo, a été tué.

Je profite de cette occasion pour prier V. A. de demander à S. M. des récompenses pour plusieurs d'entre eux. J'en joins ici l'état à celui des officiers, sous-officiers et soldats des 4^e et 5^e divisions qui ont mérité d'être cités avec distinction. Je prie V. A. de

mettre ces états sous les yeux de S. M., et de solliciter pour eux ses faveurs.

Je suis, etc., etc.

Signé, le maréchal prince D'ECKMULH.

Rapport de l'état-major de l'armée autrichienne.

L'ennemi forcé dans le défilé de Kosibrod, marcha toute la nuit du 10 au 11 sur Horodetzka; il fut joint dans sa retraite par les troupes qu'il avait tirées de Kobrin ainsi que par le détachement de Knorring, et après avoir passé le défilé de Horodetzka, il se plaça sur les hauteurs derrière cet endroit.

Le flanc droit et le front de cette position, couverts par un marais impraticable de plus de mille pas de largeur, n'offraient que deux points pour parvenir à l'ennemi, savoir la digue qui, à Horodetzka, forme la route de poste et celle près de Podubne; sa gauche débordait ce dernier village, et il avait hérissé d'une nombreuse artillerie les débouchés de ces deux défilés.

Le 11, je marchai à Horodetzka, et occupai la tête du défilé; le 7^e^ corps, renforcé par deux régimens de cavalerie et deux batteries, se dirigeant sur Szabia. On fit la reconnaissance de l'ennemi. Les rapports des prisonniers et des déserteurs portaient ses forces à 50,000 hommes. Elles ne s'élevaient pas à moins de 35,000 hommes et 16 pièces de canon. Tormazow commandait en personne.

M. le général Regnier, qui s'était chargé de reconnaître la gauche de l'ennemi, trouva qu'il avait négligé d'occuper Podubne, et que son aile s'était contentée d'observer un bois, par lequel passe le

chemin de Szereszen à Kobryn, au lieu de s'y appuyer. Il se hâta de profiter de cette double faute, en s'assurant de Podubne par une division de chasseurs, et il fut convenu entre nous qu'il déboucherait, avec le 7^e^ corps et les renforts que je lui avais assignés, par le bois, pour attaquer et tourner la gauche de l'ennemi, pendant que j'appuyerais ses mouvemens par des attaques simulées sur Horodetzka et Podubne.

Dans le même temps, la division de Siegenthal, détachée précédemment à Maletz, y laissa un bataillon avec quelque cavalerie pour observer cette partie, assurer nos derrières et dérober notre marche à l'ennemi, rejoignit le corps d'armée et fut placée en réserve du 7^e^ près de Szabia.

Le 12, on remarqua, à la pointe du jour, que l'ennemi, auquel aucun de nos mouvemens ne pouvait être dérobé, parce qu'il occupait les hauteurs dominantes, avait porté la majeure partie de ses forces vis-à-vis le débouché de Podubne, et lorsque le 7^e^ corps, auquel se joignit la brigade Lilienberg, commença son mouvement vers le bois à sa gauche, il se hâta de former avec sa seconde ligne un flanc parallèle aux débouchés de ce bois. Vers dix heures du matin, le 7^e^ corps parvint à la lisière du bois, et se porta avec rapidité en avant, pour gagner le terrain nécessaire à son déployement, qui se fit avec le plus grand ordre sous le feu continu et redoublé de l'ennemi, qui, de son côté, ne cessa de renforcer et de prolonger tellement son flanc, qu'il déborda de beaucoup notre droite, ce qui, nous ôtant la possibilité de le tourner, réduisit tous nos efforts à repousser ses attaques réitérées et à le replier sur son centre.

Le combat ne tarda pas à devenir général à Horodetzka, Podubne, et surtout sur la droite. On se battit avec acharnement; l'ennemi redoubla d'efforts

et fit plusieurs attaques très-vives pour nous rejeter dans le bois ; il fut constamment repoussé avec perte; je saisis le moment critique où son attaque sur notre droite était des plus vives, pour faire passer le marais, qu'on avait jugé impraticable, à un bataillon de Colloredo, au-dessus et à droite de Podubne; ce bataillon effectua ce passage en front, enfonçant jusqu'aux genoux, escalada la hauteur opposée et attaqua avec impétuosité l'ennemi qui la couronnait. Cette attaque imprévue dans le flanc facilita celle de notre droite, qui, bientôt renforcée par le 2e bataillon de Colloredo, ne tarda pas à repousser l'ennemi jusqu'à la hauteur de Podubne. Il tenta cependant à l'extrémité de sa gauche un dernier effort, et fit, avec une masse de cavalerie bien supérieure, une dernière attaque sur celle de notre droite ; celle-ci l'attendit de pied ferme, et pendant que la cavalerie autrichienne le prenait en flanc, la brigade saxonne de Polens le chargea en front et le culbuta en un clin-d'œil derrière son infanterie. La nuit mit fin au combat ; l'ennemi en profita pour faire filer son artillerie et le gros de ses troupes sur Kobryn, et nous abandonna le champ de bataille ; une heure de plus il perdait sa communication et se trouvait adossé au marais.

Le 13 je poursuivis avec toute la cavalerie et l'artillerie légère l'arrière-garde ennemie composée de 7 ou 8000 hommes de cavalerie, de chasseurs à pied et de quelque artillerie. Nous trouvâmes sur le champ de bataille un très-grand nombre de morts et de mourans, et malgré la célérité de notre poursuite, nous ne pûmes atteindre l'arrière-garde que près du village de Strichou, où elle fit mine de vouloir tenir : mais elle fut culbutée à l'instant et ne dut son salut qu'aux marais qui, dans ces contrées, coupent parallèlement de lieue en lieue la direction de sa retraite,

et forment autant de défilés qu'il est impossible de tourner dans sa proximité.

Nous arrivâmes vers une heure à Kobryn ; l'ennemi avait déployé une nombreuse cavalerie devant cette ville ; quelques décharges d'artillerie suffirent pour la chasser. En se retirant, il mit le feu au pont de Muchavice ; nos tirailleurs arrivèrent assez à temps pour le conserver.

La division Bianchi occupe Kobryn ; le 7e corps campe à droite ; le corps autrichien à gauche de cette ville, derrière Muchavice ; l'ennemi est en pleine retraite vers Ratno et ses marais.

Les différens rapports ne m'étant pas encore parvenus, je ne peux qu'évaluer à peu près la perte de l'ennemi. Elle se monte au moins à 3000 hommes tués ou blessés et 500 prisonniers. Celle du corps autrichien consiste en près de 1000 hommes tant tués que blessés.

Au bivouac près de Kobryn, le 13 août 1812.

RAPPORTS DE L'ÉTAT-MAJOR DU 7e CORPS.

Rapport du 11 août.

Le 7e corps est parti de Pruvzany à midi pour passer le défilé de Kosbrod après les divisions autrichiennes qui marchaient sur Horodetzka. Après avoir passé le défilé à Kosbrod, il prit la route de Brzesc par Zabia, où il prit position. L'avant-garde s'avance à Podubne à l'entrée de la nuit, et occupe la petite digue qui traverse les marais pour aller à la ferme de Podubne, et qui n'est pas praticable pour l'artillerie : elle chasse les postes de cavalerie ennemie qui observaient le passage, et établit des postes en avant du marais qui se prolonge depuis au-delà de Horodetzka jusqu'à l'entrée du bois de Podubne.

Rapport du 12 août.

Les reconnaissances envoyées de grand matin dans le bois de Podubne, sur les chemins de Brzesc et de Twele, occupent le débouché du bois sur les deux chemins, et font quelques hulans russes prisonniers à Kiwatice. Des patrouilles d'infanterie, passant les marais par Zabia, prirent plusieurs cavaliers ennemis qui cherchaient leurs chevaux qui s'étaient enfuis pendant la nuit dans les marais.

A huit heures du matin, une forte colonne d'infanterie ennemie, qu'on a appris ensuite être les 9^{e} et 15^{e} divisions, avec une brigade de cavalerie, paraît sur les hauteurs entre Zabiosc et la ferme de Podubne, se dirige sur les postes qui ont passé la digue qui traverse le marais, et les force à se replier à l'entrée de la digue ; cette colonne se forme sur la hauteur, y met en batterie trente pièces de canon, et envoie de l'infanterie dans le marais pour s'emparer de cette digue que l'avant-garde défend.

Le corps d'armée se met en marche pour soutenir l'avant-garde, se place devant Podubne et force l'ennemi à renoncer à l'attaque de la digue. L'avant-garde, composée d'un bataillon d'infanterie légère, d'un bataillon d'artillerie légère, de hussards, de chevau-légers de Polens et lanciers saxons, soutenus des régimens de chevau-légers autrichiens de Hohenzollern et O'Reilly, envoyés par le prince de Schwarzenberg, se met en marche pour tourner le marais, traverse le bois, que les ennemis ne font observer que par le régiment de dragons Czernikowsky et les hulans tartares, et se place au débouché de ce bois sur le chemin de Twele. La 1re division du 7^{e} corps suit le mouvement de son avant-garde vers dix heures, et la 2^{e} division la suit jusqu'à

l'entrée du bois, aussitôt que la division autrichienne du général Siegenthel arrive pour la remplacer à Podubne.

Lorsque l'avant-garde, après avoir débouché du bois, paraît sur le flanc et les derrières de l'ennemi, il fait changer de front à une partie des 9e et 15e divisions, pour lui faire face, et dirige sur l'avant-garde le feu d'une nombreuse artillerie, qui démonte de suite plusieurs pièces des deux batteries d'artillerie légère saxone et autrichienne.

L'arrivée de la 1re division avec d'autre artillerie soutient l'avant-garde ; on se prolonge derrière la gauche de l'ennemi.

La brigade d'infanterie autrichienne du général Sillemberg, envoyée par le prince de Schwarzenberg au général Reynier, se place entre la gauche de la 1re division et l'extrémité du bois : ce général est bientôt après blessé, et le lieutenant-général Bianchi vient prendre le commandement de cette brigade.

La 2e division saxonne, composée seulement de la brigade du général Saar, passe aussi le bois, et se place devant, à la gauche de la brigade autrichienne ; elle est bientôt attaquée par l'ennemi, qui cherche à prendre le bois : cette brigade repousse plusieurs attaques, et est secondée par les troupes autrichiennes qui occupent Podubne et envoient des tirailleurs dans les marais. Elle cherche, après avoir repoussé les attaques de l'ennemi sur le bois, à s'emparer des hauteurs qui dominent la digue de Podubne. Cette brigade est appuyée par deux batteries de 6 pièces de canon chacune et le feu de l'artillerie de la 1re division, ainsi que par celui des batteries autrichiennes placées près de Podubne ; mais c'est le point que les ennemis tiennent le plus fortement, parce qu'ils craignent que, s'ils l'abandonnent, les

troupes autrichiennes qui se trouvent à Podubne ne passent le marais, et n'augmentent les forces qui sont sur leur flanc et sur leurs derrières. Ils dirigent toujours de nouvelles troupes contre la brigade du général Saar.

Un régiment de dragons charge le 2e régiment d'infanterie légère saxonne, qui forme aussitôt, avec le plus grand ordre, un quarré, et repousse cette charge. Pendant ce temps, la cavalerie de l'avant-garde se prolongeait vers la droite jusque près de la grande route de Kobryn, et se liait toujours avec la première division, qui était dans la même direction, mais qui ne pouvait pas s'avancer autant.

La cavalerie ennemie s'étendait depuis le plateau de Podubne jusqu'à Zawies sur la route de Kobryn, et était soutenue par une nombreuse artillerie et par une partie de la 18e division ennemie, qui, restée le matin devant Horodetzka, était venue prendre position à quelque distance de la gauche de la 15e division. Toute cette ligne était garnie d'une artillerie très-nombreuse.

La cavalerie ennemie tenta une charge contre la droite de la cavalerie, mais elle fut repoussée par le régiment de dragons autrichiens de Hohenzollern et les chevau-légers saxons de Polens, qui firent une fort belle charge et plusieurs prisonniers. Un moment après cette charge, le général Frelich arriva pour augmenter la cavalerie de la droite avec deux régimens de hussards autrichiens.

Vers le soir, le général Reynier fit faire un nouvel effort par la brigade du général Saar, pour s'emparer du plateau de Podubne. Il la fit soutenir par un bataillon autrichien de la division du général Bianchi et par des tirailleurs de la 1re division, tandis que des tirailleurs des troupes que le prince

de Schwarzenberg avait à Podubne traversaient les marais. On s'empara du plateau, mais la nuit fit cesser le combat et empêcha de suivre l'ennemi, qui commença dès-lors sa retraite. Dans le même temps, la cavalerie eut ordre d'envoyer plusieurs partis et patrouilles vers Twele sur la route de Kobryn, et on y prit un commissaire qui confirma la retraite de l'ennemi.

Rapport du 13 *août* 1812.

A cinq heures du matin les troupes se mirent en marche pour attaquer l'ennemi, qui se retirait sur la route de Kobryn, mais qui avait encore une arrière-garde sur les hauteurs entre Horodetzka et Zamlym. La droite de la cavalerie, qui fut augmentée du régiment de dragons autrichiens de Levenehr, se dirigea sur Twele et se plaça à la gauche de ce village, afin de couper la retraite à l'ennemi, qui se pressa de l'effectuer et fut vivement canonné sur la route, jusqu'à ce que la cavalerie eût tourné Twele, où les ennemis avaient une arrière-garde d'infanterie qui se retira promptement dès qu'elle vit le mouvement. Le prince de Schwarzenberg fit alors charger la cavalerie sur l'ennemi, qui était encore entre Twele et Sulkew, et on a continué à le suivre, se retirant dans le plus grand désordre sur Kobryn, où il n'a pas osé s'arrêter. Un régiment d'infanterie qui était à Kobryn, derrière la Machawiez, et commencait à brûler le pont, s'est enfui à l'arrivée des hussards et de l'artillerie légère saxonne. Deux batteries, servies par des canonniers à pied saxons, et qu'on avait fait avancer le matin avec la cavalerie, sont arrivés à Kobryn aussitôt que l'artillerie légère.

On a tué et pris beaucoup d'hommes à l'ennemi

dans cette poursuite. On n'a pas encore de renseignemens assez exacts pour estimer sa perte dans les journées des 12 et 13, parce que le champ de bataille est très-étendu et que les prisonniers ne sont pas réunis ; mais on peut l'évaluer au moins à 3,000 tués, blessés ou prisonniers.

Les habitans de Kobryn disent qu'il a passé un très-grand nombre de blessés, et il en reste encore beaucoup sur le champ de bataille. On n'a pas encore les états des pertes du 7e corps ; mais par estimation elles peuvent être évaluées à 1000 tués ou blessés.

Les troupes saxonnes ont montré la plus grande bravoure. La brigade du général Saar a combattu et attaqué avec infiniment de vigueur, et la division du général Lecoq a soutenu avec calme un très-grand feu d'artillerie. Les tirailleurs ont marché avec ardeur sur l'ennemi. L'artillerie a parfaitement tiré et a bien soutenu le feu de l'ennemi qui avait une artillerie supérieure, et en a démonté plusieurs pièces.

Kobryn, le 13 août 1812.

Le général commandant en chef le 7e corps de la Grande-Armée,

Signé, REYNIER.

Rapport du prince de Schwarzenberg au prince major-général.

A Kobryn, le 14 août 1812.

Monseigneur,

Je prie V. A. S. de porter à la connaissance de S. M. l'Empereur que l'armée de Tormazow, qui avait pris une position derrière Horodezna et Podubne, fut attaquée le 12 par celle que j'ai l'hon-

neur de commander, battue et poursuivie le lendemain 13 jusqu'au-delà de Kobryn.

L'ennemi essuya une perte de 3,000 hommes à peu près tant tués que blessés. On lui a fait plus de 500 prisonniers. Il a retiré, à la faveur de la nuit du 12 au 13, toute son artillerie au-delà du Muchavetz, et on n'a pu lui enlever que quelques caissons. Nous arrivâmes le 13, vers une heure après-midi, avec les têtes des colonnes à Kobryn; les troupes ennemies couronnaient les hauteurs sur la rive gauche. A l'arrivée de l'infanterie, je fis rétablir le pont et occupor la partie de l'endroit située au-delà; mais l'ennemi montrant beaucoup d'infanterie, et mes troupes étant bien fatiguées, je n'ai pu pousser qu'à une lieue et demie sur la route de Kobryn à Divin, que l'ennemi a pris avec toute son armée.

J'ai envoyé aujourd'hui le général Bianchi avec deux brigades, deux batteries et 1200 chevaux sur la route de Divin. Des partis s'avancent sur Antopol, et j'ai invité le général Reynier à pousser de forts détachemens vers Brzesc. Ces détachemens sont partis hier, et j'attends leur rapport.

L'ennemi a une artillerie très-nombreuse, et qui a été assez bien servie.

J'ai su à Kobryn que le général Gaplitz, avec un corps de 7000 hommes, auquel j'ai eu affaire à Seniewitezc, n'est arrivé avec vingt-quatre pièces de canon que le soir après la bataille; ce qui a été d'autant plus avantageux pour moi, que la cavalerie ennemie qui fait partie de l'armée de Tormazow est d'ailleurs plus nombreuse que celle que j'ai à lui opposer.

Les plus grands éloges sont dus au général comte Reynier et aux troupes saxonnes, qui ont combattu sous ses ordres. C'est à ce général que je dois attri-

buer principalement la gloire de la journée du 12. La tâche de tourner la gauche de l'ennemi lui étant tombée en partage, il a su se procurer avec la plus grande activité toutes les notions sur les moyens propres à atteindre ce but, et il a exécuté l'attaque même avec le calme et la vigueur que l'on doit attendre d'un chef d'armée aussi distingué.

Les troupes autrichiennes qui ont pris part au combat ont montré la plus grande ardeur et se sont battues avec une persévérance et une bravoure admirables. Le brave régiment Jérôme-Colloredo quoique foudroyé par la mitraille d'une batterie établie sur la hauteur, et malgré la perte de 18 officiers et de 300 hommes, a passé de front un marais qu'on croyait impraticable, pour charger le flanc de l'ennemi, qui par des attaques redoublées avait forcé la brigade saxonne du général Saar à se replier momentanément. Ce régiment enfonça à la baïonnette ce qui se présenta vis-à-vis de lui, et dégagea ainsi le flanc gauche de cette brigade, qui en profita pour rétablir la ligne.

L'ennemi ayant poussé un détachement de mille hommes, de 800 chevaux et quelques canons par Lohiezin sur Iwantzewiczy, sur la Czara, pour inquiéter les communications sur Slonim, j'ai chargé le général Mohr de marcher pour atteindre ce détachement et lui faire tout le mal possible.

Je joins ici, monseigneur, la continuation du journal, et la copie d'un ordre de bataille trouvés au logement du général Tormazow, à Kobryn.

Agréez, monseigneur, etc.

Signé SCHWARZENBERG.

QUATORZIÈME BULLETIN.

Smolensk, le 23 août 1812.

Smolensk peut être considérée comme une des belles villes de la Russie. Sans les circonstances de la guerre qui y ont mis le feu, ce qui a consumé d'immenses magasins de marchandises coloniales et de denrées de toute espèce, cette ville eût été d'une grande ressource pour l'armée : même dans l'état où elle se trouve, elle sera de la plus grande utilité, sous le point de vue militaire. Il reste de grandes maisons qui offrent de beaux emplacemens pour les hôpitaux. La province de Smolensk est très-fertile et très-belle, et fournira de grandes ressources pour les subsistances et les fourrages.

Les Russes ont voulu, depuis les événemens de la guerre, lever une milice d'esclaves-paysans qu'ils ont armés de mauvaises piques. Il y en avait déjà 5000 réunis ici ; c'était un objet de dérision et de raillerie pour l'armée russe elle-même. On avait fait mettre à l'ordre du jour que Smolensk devait être le tombeau des Français, et que si l'on avait jugé convenable d'évacuer la Pologne, c'était à Smolensk qu'on devait se battre pour ne pas laisser tomber ce boulevard de la Russie entre nos mains.

La cathédrale de Smolensk est une des plus célèbres églises grecques de la Russie. Le palais épiscopal forme une espèce de ville à part.

La chaleur est excessive : le thermomètre s'élève jusqu'à vingt-six degrés ; il fait plus chaud qu'en Italie.

Combat de Polotsk.

Après le combat de Drissa, le duc de Reggio, sa-

chant que le général ennemi Wittgenstein s'était renforcé de 12 troisièmes bataillons de la garnison de Dunabourg, et voulant l'attirer à un combat en-deçà du défilé sous Polotsk, vint ranger les 2e et 6e corps en bataille sous Polotsk. Le général Wittgenstein le suivit, l'attaqua le 16 et le 17, et fut vigoureusement repoussé. La division bavaroise de Wrede, du 6e corps, s'est distinguée. Au moment où le duc de Reggio faisait ses dispositions pour profiter de la victoire et acculer l'ennemi sur le défilé, il a été frappé à l'épaule par un biscayen. Sa blessure, qui est grave, l'a obligé à se faire transporter à Wilna; mais il ne paraît pas qu'elle doive être inquiétante pour les suites.

Le général comte Gouvion-Saint-Cyr, a pris le commandement des 2e et 6e corps. Le 17 au soir, l'ennemi s'était retiré au-delà du défilé. Le général Verdier a été blessé. Le général Maison a été reconnu général de division, et l'a remplacé dans le commandement de sa division. Notre perte est évaluée 1000 hommes tués et blessés. La perte des Russes est triple; on leur a fait 500 prisonniers.

Le 18, à quatre heures après midi, le général Gouvion-Saint-Cyr, commandant les 2e et 6e corps, a débouché sur l'ennemi, en faisant attaquer la droite par la division bavaroise du comte de Wrede. Le combat s'est engagé sur toute la ligne; l'ennemi a été mis dans une déroute complète et poursuivi pendant deux lieues, autant que le jour l'a permis. Vingt pièces de canon et 1000 prisonniers sont restés au pouvoir de l'armée française. Le général bavarois Deroy a été blessé.

Combat de Valontina.

Le 19, à la pointe du jour, le pont étant achevé, le

maréchal duc d'Elchingen déboucha sur la rive droite du Borysthène, et suivit l'ennemi. A une lieue de la ville, il rencontra le dernier échelon de l'arrière-garde ennemie. C'était une division de 5 à 6000 hommes placés sur de belles hauteurs. Il les fit attaquer à la baïonnette par le 4e régiment d'infanterie de ligne et par le 72e de ligne. La position fut enlevée et nos baïonnettes couvrirent le champ de bataille de morts; 3 à 400 prisonniers tombèrent en notre pouvoir.

Les fuyards ennemis se retirent sur le second échelon qui était placé sur les hauteurs de Valontina. La première position fut enlevée par le 18e de ligne, et sur les quatre heures après-midi, la fusillade s'engagea avec toute l'arrière-garde de l'ennemi qui présentait environ 15,000 hommes. Le duc d'Abrantès avait passé le Borysthène à deux lieues sur la droite de Smolensk; il se trouvait déboucher sur les derrières de l'ennemi; il pouvait, en marchant avec décision, intercepter la grande route de Moscou et rendre difficile la retraite de cette arrière-garde. Cependant les autres échelons de l'armée ennemie qui étaient à portée, instruits du succès et de la rapidité de cette première attaque, revinrent sur leurs pas. Quatre divisions s'avancèrent ainsi pour soutenir leur arrière-garde, entre autres les divisions de grenadiers qui jusqu'à présent n'avaient pas donné; 5 à 6000 hommes de cavalerie formaient leur droite, tandis que leur gauche était couverte par des bois garnis de tirailleurs. L'ennemi avait le plus grand intérêt à conserver cette position le plus long-temps possible, elle était très-belle et paraissait inexpugnable. Nous n'attachions pas moins d'importance à la lui enlever, afin d'accélérer sa retraite et de faire tomber dans nos mains tous les chariots de blessés et autres attirails dont l'arrière-garde pro-

tégeait l'évacuation. C'est ce qui a donné lieu au combat de Valontina, l'un des plus beaux faits d'armes de notre histoire militaire.

A six heures du soir, la division Gudin, qui avait été envoyée pour soutenir le 3e corps, dès l'instant qu'on s'était aperçu du grand secours que l'ennemi avait envoyé à son arrière-garde, déboucha en colonne sur le centre de la position ennemie, fut soutenue par la division du général Ledru, et après une heure de combat, enleva la position. Le général comte Gudin, arrivant avec sa division, a été, dès le commencement de l'action, atteint par un boulet qui lui a emporté la cuisse; il est mort glorieusement. Cette perte est sensible. Le général Gudin était un des officiers les plus distingués de l'armée; il était recommandable par ses qualités autant que par son intrépidité. Le général Gérard a pris le commandement de sa division. On compte que les ennemis ont eu huit généraux tués ou blessés; un général a été fait prisonnier.

Le lendemain, à trois heures du matin, l'Empereur distribua sur le champ de bataille des récompenses aux régimens qui s'étaient distingués; et comme le 127e, qui est un nouveau régiment, s'était bien comporté, S. M. lui a accordé le droit d'avoir un aigle, droit que ce régiment n'avait point encore, ne s'étant trouvé jusqu'à présent à aucune bataille. Ces récompenses, données sur le champ de bataille, au milieu des morts, des mourans, des débris des trophées de la victoire, offraient un spectacle vraiment militaire et imposant.

L'ennemi, après ce combat, a tellement précipité sa retraite, que dans la journée du 20, nos troupes ont fait huit lieues sans pouvoir trouver de cosaques, et ramassant partout des blessés et des traînards.

Notre perte, au combat de Valontina, a été de

600 morts et de 2,600 blessés. Celle de l'ennemi, comme l'atteste le champ de bataille, est triple. Nous avons fait un millier de prisonniers, la plupart blessés.

Ainsi, les deux seules divisions russes qui n'eussent pas été entamées aux combats précédens de Mohilow, d'Ostrowno, de Krasnoi et de Smolensk, l'ont été au combat de Valontina.

Tous les renseignemens confirment que l'ennemi court en toute hâte sur Moscou ; que son armée a beaucoup souffert dans les précédens combats, et qu'elle éprouve en outre une grande désertion. Les Polonais désertent en disant : Vous nous avez abandonnés sans combattre ; quel droit avez-vous maintenant d'exiger que nous restions sous vos drapeaux? Les soldats russes des provinces de Mohilow et de Smolensk profitent également de la proximité de leurs villages, pour déserter et aller se reposer dans leur pays.

La division Gudin a attaqué avec une telle intrépidité, que l'ennemi s'était persuadé que c'était la Garde impériale. C'est d'un mot faire le plus bel éloge du 7^e^ régiment d'infanterie légère, et des 12^e^, 21^e^ et 127^e^ de ligne qui composent cette division.

Le combat de Valontina pourrait aussi s'appeler une bataille, puisque plus de 80,000 hommes s'y sont trouvés engagés. C'est du moins une affaire d'avant-garde du premier ordre.

Le général Grouchy, envoyé avec son corps sur la route de Donkovtchina, a trouvé tous les villages remplis de morts et de blessés, et a pris trois ambulances contenant 900 blessés.

Les cosaques ont surpris à Liozna un hôpital de 200 malades wurtembergeois, que, par négligence, on n'avait pas évacués sur Witepsk.

Du reste, au milieu de tous ces désastres, les Russes

ne cessent de chanter des *Te Deum*; ils convertissent tout en victoire; mais malgré l'ignorance et l'abrutissement de ces peuples, cela commence à leur paraître ridicule et par trop grossier.

Rapport au major-général.

Monseigneur,

Je pense que M. le duc de Reggio aura rendu compte à V. A. de la journée du 17, du moins jusqu'au moment où sa blessure l'a forcé de quitter le champ de bataille; le reste de la journée, les troupes ont continué leurs succès, et à neuf heures du soir, les Russes étaient repoussés sur tous les points, après avoir éprouvé les pertes les plus considérables, ayant tenté, dans le cours de la journée, six ou sept attaques, qui ont été repoussées avec une bravoure supérieure à l'acharnement qu'ils y ont mis. Cette affaire fait le plus grand honneur à la division Legrand, qui était placée à l'embranchement des routes de Sebej et de Nevel, et au corps bavarois placé sur la rive gauche de la Polota, en arrière du village de Spaz, sur lequel l'ennemi s'est acharné pour le reprendre, malgré qu'il en ait été chassé cinq ou six fois, et où la 20e division et le général de Wrede qui la commande se sont couverts de gloire. Le général bavarois Vincenti, qui mérite des éloges pour la manière dont il s'est conduit, y a été blessé.

Dans la soirée de cette journée, je sentis la nécessité d'attaquer l'ennemi.

Je fis mes dispositions pour attaquer, le 18, à quatre heures après-midi. J'ai fait l'impossible pour tromper l'ennemi sur mon dessein; vers une heure, je fis filer les équipages de l'armée, qui étaient derrière Polotsk sur la rive gauche de la Dwina et sur

la route de Oula ; j'eus l'air de faire couvrir et protéger ce mouvement, par les troupes que M. le duc de Reggio avait fait repasser sur la rive gauche ; dans la nuit du 16 au 17, elles se réunirent derrière Polotsk, à la queue des équipages ; la division de cuirassiers y arriva de Semenets, la brigade de cavalerie légère du général Castex, de Rondina.

A trois heures après-midi, la colonne d'équipages avait filé en vue de l'ennemi ; et les troupes ci-dessus désignées repassèrent la Dwina avec la plus grande partie de l'artillerie française, et rentrèrent à Polotsk. Vers les cinq heures environ, toutes les troupes et l'artillerie étaient en position pour déboucher sur l'ennemi, sans qu'il eût rien aperçu de nos préparatifs. A cinq heures précises, toute l'artillerie a commencé son feu, et nos colonnes d'infanterie ont débouché sous sa protection, pour attaquer la gauche et le centre de l'ennemi. La division de Wrede a débouché à droite du village de Spaz, et a attaqué avec beaucoup de bravoure et d'intelligence la gauche de l'ennemi; la division du général Deroy a débouché par le village même de Spaz; la division Legrand à gauche de ce village, étant liée elle-même par sa gauche à la division Verdier, dont une brigade observait la droite de l'ennemi, qui était placé sur la route de Gehmzeleva. La division Merle couvrait le front de la ville de Polotsk et une partie du revers.

L'ennemi, quoique entièrement surpris, ayant toute confiance dans ses forces et son immense artillerie, composée de 108 pièces, a reçu d'abord nos attaques avec infiniment de calme et de sang-froid ; mais enfin, avant la nuit, sa gauche était entièrement forcée, et son centre dans une déroute complète, après avoir défendu leur position avec beaucoup de bravoure et un grand acharnement. Nous aurions pu faire un très-grand nombre de prisonniers, si les bois

n'eussent pas été aussi voisins de leur position. L'ennemi nous a abandonné le champ de bataille, couvert d'une immense quantité de morts, une vingtaine de pièces de canon, et un millier de prisonniers. De notre côté, nous avons eu des tués et des blessés ; au nombre de ces derniers, se trouvent le général de division Deroy, le général Raclovitsch, le colonel Colonge, commandant l'artillerie bavaroise.

Je ne puis trop faire l'éloge à V. A. des généraux Legrand et de Wrede, Deroy, Raclovitsch, et du général d'artillerie Aubry, qui a dirigé l'artillerie du 2e corps avec une grande distinction.

Le général Merle a repoussé avec beaucoup d'intelligence, et avec une partie de sa division, une attaque que l'ennemi avait faite sur notre gauche pour protéger sa retraite au bois. Les croates se sont distingués dans cette charge, soutenue d'une partie de la cavalerie du général Castex; en général, je réclame la bienveillance de S. M. ; les troupes méritent des encouragemens et des récompenses. S. M. me ferait grand plaisir, si elle laissait tomber une de ses grâces sur M. de Mailli, mon aide-de-camp, porteur de cette lettre, du zèle duquel j'ai beaucoup à me louer. Je n'ai aussi que des éloges à donner aux chefs d'état-major des 2e et 6e corps.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

De votre altesse,

Le très-humble et très-
obéissant serviteur,

Signé, comte Gouvion-Saint-Cyr.

QUINZIÈME BULLETIN.

Slawkovo, le 27 août 1812.

Le général de division Zayoncheck, commandant une division polonaise au combat de Smolensk, a été blessé. La conduite du corps polonais a étonné les Russes, accoutumés à les mépriser; ils ont été frappés de leur constance et de la supériorité qu'ils ont déployée sur eux dans cette circonstance.

Au combat de Smolensk, et à celui de Valontina, l'ennemi a perdu vingt généraux tués, blessés ou prisonniers, et une très-grande quantité d'officiers. Le nombre des hommes tués, pris ou blessés dans ces différentes affaires, peut se monter à 25 ou 30,000 hommes.

Le lendemain du combat de Valontina, S. M. a distribué aux 12^e^ et 21^e^ régimens d'infanterie de ligne, et 7^e^ régiment d'infanterie légère, un certain nombre de décorations de la Légion-d'honneur pour des capitaines, pour des lieutenans et sous-lieutenans, et pour des sous-officiers et soldats. Les choix ont été faits sur-le-champ, au cercle devant l'Empereur, et confirmés avec acclamation par les troupes.

Voici les noms de ceux qui ont obtenu cette honorable distinction :

12^e^ régiment de ligne.

MM. Bretz, capitaine de grenadiers; Dehir, Petitjean, Michelet, Carré, Lecu, Rumigni, capitaines; Beaulieu, premier capitaine; Humbert, capitaine; Etienne, Rota, Lecler, Villemain, Rouby, Boyer, Berlan, Barzun, lieutenans; Vingard, tam-

bour-major ; Vacheron , sergent ; Gilbert, Frédéric , Ganavial , Marchudic , Georget (Louis) , Gaudier , Becker , Varenne , Hugot , Pitois , Lefevre , soldats ; Houlier , canonnier.

21^e^ régiment de ligne.

MM. Rossi , le baron Victor , Caudron , Caillebot, Leroux, Cocriamont, capitaines ; Deloux , Ourblain , Arnaud , Boisson , Fumé , Varguet , Viard , Lachenal, lieutenans ; Caudron , Blanc , Carré , Roman , Chubuissot, Milard, sergens; Basset, Ragot, adjudans; Pierron , Paccaud, Lagurande, sergens.

7^e^ régiment d'infanterie légère.

MM. Roman , Seguinot , Cossot , Marchand , Moncey , capitaines ; Butard , adjudant-major ; Tournier , Delplace , Guiabert, Chasse , Masson , Boiste , Cosset , Delignon , Baby , Dufour , Painbot , Barezout , lieutenans ; Salmeton , sapeur ; Guérin , sergent-major ; Redarez , adjudant-sous-officier ; Dandal , Soustel , Ledran , Saunier , Picard , sergens ; Bataille, trompette ; Didier , Calvet , Prevot , Brillant , Vaines , soldats.

Nombre de décorations accordées.

Au 12e régiment	30
Au 21^e^ régiment	25
Au 7^e^ légère	32
Total	87 décorations.

L'armée ennemie, en s'en allant, brûle les ponts, dévaste les routes, pour retarder autant qu'elle peut la marche de l'armée française. Le 21 , elle avait repassé le Borysthène à Slob-Pniwa , toujours suivie vivement par notre avant-garde.

Les établissemens de commerce de Smolensk étaient tout entiers sur le Borysthène, dans un beau faubourg; les Russes ont mis le feu à ce faubourg, pour obtenir le simple résultat de retarder notre marche d'une heure. On n'a jamais fait la guerre avec tant d'inhumanité. Les Russes traitent leur pays comme ils traiteraient un pays ennemi. Le pays est beau et abondamment fourni de tout. Les routes sont superbes.

Le maréchal duc de Tarente continue à détruire la place de Dunabourg; des bois de construction, des palissades, des débris de blockhauss, qui étaient immenses, ont servi à faire des feux de joie en l'honneur du 15 août.

Le prince de Schwarzenberg mande d'Ossiati, le 17, que son avant-garde a poursuivi l'ennemi sur la route de Divin; qu'il lui a fait quelques centaines de prisonniers, et l'a obligé à brûler ses bagages. Cependant le général Bianchi, commandant l'avant-garde, est parveuu à saisir huit cents charriots de bagages que l'ennemi n'a pu ni emmener ni brûler. L'armée russe de Tormazow a perdu presque tous ses bagages.

L'équipage de siége de Riga a commencé son mouvement de Tilsitt pour se porter sur la Dwina.

Le général Saint-Cyr a pris position sur la Dissa. La déroute de l'ennemi a été comp'ète au combat de Polotsk du 18. Le brave général bavarois Deroy a été blessé sur le champ d'honneur, âgé de 72 ans, et ayant près de 60 ans de service: S. M. l'a nommé comte de l'empire, avec une dotation de 30,000. fr. de revenu. Le corps bavarois s'étant comporté avec beaucoup de bravoure, S. M. a accordé des récompenses et des décorations à ce corps d'armée.

L'ennemi disait vouloir tenir à Doroghobouj. Il avait à son ordinaire remué de la terre et construit

des batteries; l'armée s'étant montrée en bataille, l'Empereur s'y est porté; mais le général ennemi s'est ravisé, a battu en retraite et a abandonné la ville de Doroghobouj, forte de 10,000 ames; il y a huit clochers. Le quartier-général était le 26 dans cette ville. Le 27, il était à Slawkovo. L'avant-garde est sur Viasma.

Le vice-roi manœuvre sur la gauche, à deux lieues de la grande route; le prince d'Eckmülh sur la grande route; le prince Poniatowski sur la rive gauche de l'Osma.

La prise de Smolensk paraît avoir fait un fâcheux effet sur l'esprit des Russes. C'est *Smolensk-la-Sainte; Smolensk-la-Forte;* la *clef de Moscou*, et mille autres dictons populaires : *Qui a Smolensk, a Moscou*, disent les paysans.

La chaleur est excessive : il n'a pas plu depuis un mois.

Le duc de Bellune, avec le 9^e^ corps fort de 30,000 hommes, est parti de Tilsitt pour Wilna, devant former la réserve.

SEIZIÈME BULLETIN.

Viazma, le 31 août 1812.

Le quartier-général de l'Empereur était le 17 à Slaskovo, le 28 près de Semlovo, le 29 dans un château à une lieue en arrière de Viazma, et le 30 à Viazma; l'armée ma chant sur trois colonnes, la gauche, formée par le vice-roi, se dirigeant par Konouchkino, Znamenskoi, Kosterechkovo et Novoé; le centre formé par le roi de Naples, les corps du maréchal prince d'Eckmülh, du maréchal duc d'Elchingen et la garde, marchant sur la grande route, et la droite par le prince Poniatowski, marchant sur

la rive gauche de l'Osma, par Volesk, Louchki, Pokroskoé et Slouchkino.

Le 27, l'ennemi voulant coucher snr la rivière de l'Osma, vis-à-vis du village de Riebké, prit position avec son avant-garde. Le roi de Naples porta sa cavalerie sur la gauche de l'ennemi, qui montra 7 à 8000 hommes de cavalerie. Un bataillon ennemi fut enfoncé par le 4e régiment de lanciers. Une centaine de prisonniers fut le résultat de cette petite affaire. Les positions de l'ennemi furent enlevées, et il fut obligé de précipiter sa retraite.

Le 28, l'ennemi fut poursuivi. Les avant-gardes des trois colonnes françaises rencontrèrent les arrières-gardes de l'ennemi; elles échangèrent plusieurs coups de canon. L'ennemi fut repoussé partout.

Le général comte Caulaincourt entra dans Viazma le 29 à la pointe du jour.

L'ennemi avait brûlé les ponts et mis le feu à plusieurs quartiers de la ville. Viazma est une ville de 15,000 habitans; il y a 4000 bourgeois, marchands et artisans; on y compte 32 églises. On a trouvé des ressources assez considérables en farine, en savon, en drogues, etc., et de grands magasins d'eau-de-vie.

Les Russes ont brûlé les magasins, et les plus belles maisons de la ville étaient en feu à notre arrivée. Deux bataillons du 25e se sont employés avec beaucoup d'activité à l'éteindre : on est parvenu à le dominer et à sauver les trois quarts de la ville. Les cosaques, avant de partir, ont exercé le plus affreux pillage, ce qui a fait dire aux habitans que les Russes pensent que Viazma ne doit plus retourner sous leur domination, puisqu'ils la traitent d'une manière si barbare. Toute la population des villes se retire à Moscou. On dit qu'il y a aujourd'hui 1,500,000 ames réunis dans cette grande ville : on craint les résultats de ces rassemblemens. Les habitans disent que le gé-

néral Kutusow a été nommé général en chef de l'armée russe, et qu'il en a pris le commandement le 28.

Le grand-duc Constantin, qui était revenu à l'armée, étant tombé malade, l'a quittée.

Il est tombé un peu de pluie qui a abattu la grande poussière qui incommodait l'armée. Le temps est aujourd'hui très-beau; il se soutiendra, à ce qu'on croit, jusqu'au 10 octobre, ce qui donne encore quarante jours de campagne.

DIX-SEPTIÈME BULLETIN.

Ghjat, le 3 septembre 1812.

Le quartier-impérial était, le 31 août, à Vélitchéro; le 1er et le 2 septembre, à Ghjat.

Le roi de Naples avec l'avant-garde avait, le 1er, son quartier-général à dix verstes en avant de Ghjat; le vice-roi, à deux lieues sur la gauche, à la même hauteur; et le prince Poniatowski, à deux lieues sur la droite. On a échangé partout quelques coups de canon et des coups de sabre, et l'on a fait quelques centaines de prisonniers.

La rivière de Ghjat se jette dans le Volga. Ainsi nous sommes sur le pendant des eaux qui descendent vers la Mer-Caspienne. Le Ghjat est navigable jusqu'au Volga.

La ville de Ghjat a 8 ou 10,000 ames de population; il y a beaucoup de maisons en pierres et en briques; plusieurs clochers et quelques fabriques de toile. On s'aperçoit que l'agriculture a fait de grands progrès dans ce pays depuis quarante ans. Il ne ressemble plus en rien aux descriptions qu'on en a. Les pommes-de-terre, les légumes et les choux y sont en abondance; les granges sont pleines; nous

sommes en automne, et il fait ici le temps qu'on a en France au commencement d'octobre.

Les déserteurs, les prisonniers, les habitans, tout le monde s'accorde à dire que le plus grand désordre règne dans Moscou et dans l'armée russe, qui est divisée d'opinions, et qui a fait des pertes énormes dans les différens combats. Une partie des généraux a été changée; il paraît que l'opinion de l'armée n'est pas favorable aux plans du général Barclai-de-Tolly : on l'accuse d'avoir fait battre ses divisions en détail.

Le prince de Schwarzenberg est en Volhynie ; les Russes fuient devant lui.

Des affaires assez chaudes ont eu lieu devant Riga ; les Prussiens ont toujours eu l'avantage.

Nous avons trouvé ici deux bulletins russes, qui rendent compte des combats devant Smolensk et du combat de la Drissa. Ils ont paru assez curieux pour que nous les joignions ici. Lorsqu'on aura la suite de ces bulletins, on les enverra au *Moniteur*. Il paraît par ces bulletins que le rédacteur a profité de la leçon qu'il a reçue de Moscou, qu'il ne faut pas dire la vérité au peuple russe, mais le tromper par des mensonges. Le feu a été mis à Smolensk par les Russes ; ils l'ont mis aux faubourgs le lendemain du combat, lorsqu'ils ont vu notre pont établi sur le Borysthène. Ils ont mis le feu à Doroghobouj, à Viasma, à Ghjat ; les Français sont parvenus à l'éteindre. Cela se conçoit facilement : les Français n'ont pas d'intérêt à mettre le feu à des villes qui leur appartiennent, et à se priver des ressources qu'elles leur offrent. Partout on a trouvé les caves remplies d'eau-de-vie, de cuir et de toutes sortes d'objets utiles à l'armée.

Si le pays est dévasté, si l'habitant souffre plus

que ne le comporte la guerre, la faute en est aux Russes.

L'armée se repose le 2 et le 3 aux environs de Ghjat.

On assure que l'ennemi travaille à des camps retranchés en avant de Mojaisk, et à des lignes en avant de Moscou.

Au combat de Krasnoi, le colonel Marbeuf, du 6e de chevau-légers, a été blessé d'un coup de baïonnette, à la tête de son régiment, au milieu d'un carré d'infanterie russe qu'il avait enfoncé avec une grande intrépidité.

Nous avons jeté six ponts sur la Ghjat.

NOUVELLES MILITAIRES.

Le 4 (16) août, l'Empereur Napoléon, à la tête de toute son armée, qui était forte de 100,000 hommes, se présenta devant Smolensk. Il fut reçu à six verstes de la ville par le corps du lieutenant-général Rayewkiy. Le combat s'engagea à six heures du matin, et depuis midi il devint très-sanglant. Le courage des Russes l'emporta sur le nombre, et l'ennemi fut culbuté. Le corps du général Doktorow, qui était arrivé pour remplacer celui de Rayewkiy, attaqua l'ennemi le 5 (17), à la pointe du jour, et le combat dura jusqu'à la nuit close. L'ennemi fut repoussé sur tous les points; et les soldats russes, pleins du courage et de l'intrépidité qui les anime pour la défense de la patrie, se battirent avec acharnement, invoquant le Tout-Puissant à leur secours.

Mais pendant ce temps, la ville de Smolensk était en proie aux flammes, et nos troupes prirent posi-

tion entre le Dnieper, le village de Pneva et Dorogobouje.

La prise de Smolensk, réduit en cendres par l'ennemi, lui a coûté plus de 20,000 hommes. Les habitans de la ville en étaient tous partis avant la bataille. De notre côté, la perte en morts et en blessés, se monte à 4,000 hommes. On compte au nombre des premiers deux braves généraux, Skalon et Balla.

On a fait un grand nombre de prisonniers, et des bataillons entiers de l'armée ennemie furent obligés de mettre bas les armes pour échapper à la mort. Trois régimens de cosaques et trois de cavalerie culbutèrent 60 escadrons de cavalerie ennemie, commandés par le roi de Naples.

Rapport du lieutenant-général comte Wittgenstein à S. M. l'Empereur, daté d'Oswec, du 31 *juillet* (11 *août*) 1812.

J'ai été informé, par mes avant-postes, que l'ennemi faisait de Polotsk tous ses efforts pour les enlever, et par les déserteurs et les prisonniers, que la Grande-Armée française se grossissait des troupes bavaroises et wurtembergeoises. J'ai reçu en même temps du ministre de la guerre, l'avis de la jonction des deux armées et l'ordre d'agir offensivement en attaquant au plutôt l'ennemi en flanc. En conséquence j'ai détaché quatre escadrons sous les ordres du major Bedragui, que j'ai chargé d'observer tous les mouvemens de l'armée de Magdonald, et de m'en instruire. Je me suis porté aussitôt sur le corps d'Oudinot que j'ai rencontré le 29 au soir, à quatre werstes de Kochanowa. Ayant fait sur-le-champ toutes les dispositions nécessaires, je l'ai vigoureusement attaqué hier avec l'aide de Dieu. Après huit

heures consécutives de combat, l'ennemi a été mis en déroute et poursuivi jusqu'au soir par les braves troupes de S. M. I.

Nous avons fait prisonniers trois officiers et 250 soldats. La perte de l'ennemi a été considérable tant en tués qu'en blessés. Ses cuirassiers surtout ont beaucoup souffert, ayant fait tous leurs efforts pour se rendre maîtres de notre batterie. Je les ai fait poursuivre par les hussards de Grodno qui se sont particulièrement distingués dans cette occasion. Nous avons perdu 400 hommes, tant tués que blessés. Nous déplorons surtout la perte du brave colonel Denissen, chef du 25^{e} régiment de chasseurs, qui a été tué par un boulet de canon.

Je me propose de poursuivre l'ennemi jusqu'à la Dwina.

Copie du rapport de M. Bernard, lieutenant au 17^{e} équipage de flotille, et commandant la marine de Pillau, au gouverneur de cette place.

Mon général,

D'après vos ordres, je suis parti de Pillau le 18 août à trois heures du matin, avec un détachement de 27 hommes, pour aller à Hubeniken chercher à surprendre un cutter anglais qui, avec une frégate, communiquait tous les jours avec les pêcheurs et la terre.

D'après vos ordres, j'ai devancé mon détachement afin de m'assurer si les rapports qui nous avaient été faits étaient véritables, et pour observer les mouvemens de l'ennemi. J'ai fait passer mon détachement en dedans des terres, afin qu'il ne fût pas vu par les Anglais, qui pouvaient se trouver le long de la côte.

A mon arrivée à Hubeniken, j'ai vu six Anglais à terre, lesquels étaient armés d'un fusil.

Je suis retourné à toute bride au-devant de mon détachement pour leur faire presser le pas ; mais à mon arrivée à Hubeniken, les Anglais, à ce que m'a dit un pêcheur, s'étaient rembarqués. Craignant que l'on ne m'eût trompé, j'ai fait des perquisitions qui ont été infructueuses.

J'ai fait bivouaquer et patrouiller mes hommes toute la nuit, espérant que les Anglais débarqueraient.

Le 19 au matin, je les ai fait cacher dans des granges. L'homme que j'avais envoyé en vigie m'ayant rapporté que quatre Anglais venaient de descendre à terre pour tuer des oies, je me suis déguisé en paysan, afin de pouvoir les approcher sans leur donner des soupçons. Je les ai laissés se rembarquer, ayant l'intention d'enlever le cutter la nuit suivante.

J'ai joint à mes vingt-sept hommes quatre hommes du vigigraphe, ce qui me faisait trente-un hommes en tout ; alors j'ai requis le syndic de me donner quatre bateaux-pêcheurs et les habillemens nécessaires pour déguiser mes hommes. A huit heures, je me suis embarqué, huit hommes dans chaque bateau, lesquels étaient commandés, l'un par mon sergent-major, l'autre par mon sergent, le troisième par un caporal ; je montai le quatrième. Je fis pousser au large, manœuvrant comme si nous allions lever des filets, après être convenu que lorsque je batterais le briquet à bord, tous les bateaux attaqueraient ensemble en abordant le cutter par derrière, car je savais qu'il avait une pièce de canon devant. Tous ces hommes étaient cachés dans le fond des bateaux, à l'exception de trois qui restaient pour les manœuvrer.

La frégate était à portée de canon de terre, et le

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE COLLECTION DU BARON LARREY DON DE LA FAMILLE IMPÉRIALE

cutter à portée de pistolet entre la frégate et la terre. Ce dernier m'a demandé si nous allions à bord. Un Hollandais, nommé Heindricks, que j'avais devant, a répondu que nous y allions. Lorsque nous avons été près de lui, il nous a hélé que si nous acostions on allait tirer sur nous. Cet homme feignit de ne pas comprendre, et répondit: Mais nous allons à bord. Lorsque nous fûmes près de son bord, je fis le signal convenu : alors tous les bateaux ont fait feu ensemble. Après une courte résistance, nous nous sommes rendus maîtres du bâtiment. Il était armé d'une pièce de canon de 3, et de 10 hommes d'équipage.

J'avais laissé un des hommes du vigigraphe à terre, et j'étais convenu avec lui qu'aussitôt que je ferais courir un fanal le long du bord du cutter du côté de la terre, c'était pour le prévenir que nous étions maîtres du bâtiment; que j'envoyais les Anglais à terre, et qu'il eût à faire voir des feux le long de la grève, afin que les voyant, les Anglais qui étaient à bord de la frégate présumassent que j'allais y envoyer le cutter.

Une voiture était préparée. On y fit embarquer les Anglais. Mon détachement, sous la conduite du sergent-major, moins dix hommes que j'ai gardés à bord pour la manœuvre du bâtiment, ont reçu l'ordre de les conduire à Pillau.

J'ai viré de bord, et m'en suis venu à Pillau. Le 20, à une heure du matin, j'étais mouillé à l'entrée de la passe.

J'ai les plus grands éloges à faire de tous les hommes que j'avais l'honneur de commander, et particulièrement des nommés :

Richou (René), sergent-major ;
Morel (François), sergent ;
Clusser, apprenti-marin.

(Ces trois hommes sont ceux qui les premiers montèrent à bord.)

Heindricks a toujours continué de se conduire avec sang-froid et courage.

Il y a eu dans l'action le capitaine et un matelot anglais blessés.

J'ai eu le malheur de perdre un homme qui a été tué en montant à bord.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Signé, J. BERNARD.

Pour copie conforme,

Le contre-amiral, comte BASTE.

DIX-HUITIÈME BULLETIN.

Mojaïsk, le 10 septembre 1812.

Le 4, l'Empereur partit de Ghjat et vint camper près de la poste de Gritueva.

Le 5, à six heures du matin, l'armée se mit en mouvement. A deux heures après-midi, on découvrit l'armée russe placée, la droite du côté de Moskwa, la gauche sur les hauteurs de la rive gauche de la Kologha. A 1200 toises en avant de la gauche, l'ennemi avait commencé à fortifier un beau mamelon entre deux bois, où il avait placé 9 à 10,000 hommes. L'Empereur l'ayant reconnu, résolut de ne pas différer un moment, et d'enlever cette position. Il ordonna au roi de Naples de passer la Kologha avec la division Compans et la cavalerie. Le prince Poniatowski, qui était venu par la droite, se trouva

en mesure de tourner la position. A quatre heures, l'attaque commença. En une heure de temps, la redoute ennemie fut prise avec ses canons ; le corps ennemi chassé du bois et mis en déroute, après avoir laissé le tiers de son monde sur le champ de bataille. A sept heures du soir le feu cessa.

Le 6, à deux heures du matin, l'Empereur parcourut les avant-postes ennemis : on passa la journée à se reconnaître. L'ennemi avait une position très-resserrée. Sa gauche était fort affaiblie par la perte de la position de la veille ; elle était appuyée à un grand bois, soutenue par un beau mamelon couronné d'une redoute armée de 25 pièces de canon. Deux autres mamelons couronnés de redoutes, à cent pas l'un de l'autre, protégeaient sa ligne jusqu'à un grand village que l'ennemi avait démoli, pour couvrir le plateau d'artillerie et d'infanterie, et y appuyer son centre. Sa droite passait derrière la Kologha en arrière du village de Borodino, et était appuyée à deux beaux mamelons couronnés de redoutes et de batteries. Cette position parut belle et forte. Il était facile de manœuvrer et d'obliger l'ennemi à l'évacuer ; mais cela aurait remis la partie, et sa position ne fut pas jugée tellement forte qu'il fallût éluder le combat. Il fut facile de distinguer que les redoutes n'étaient qu'ébauchées, le fossé peu profond, non palissadé, ni fraisé. On évaluait les forces de l'ennemi à 120 ou 130,000 hommes. Nos forces étaient égales, mais la supériorité de nos troupes n'était pas douteuse.

Le 7, à deux heures du matin, l'Empereur était entouré des maréchaux à la position prise l'avant-veille. A cinq heures et demie, le soleil se leva sans nuages ; la veille il avait plu : « C'est le soleil d'Austerlitz, » dit l'Empereur. Quoiqu'au mois de septembre, il faisait aussi froid qu'en décembre en Moravie.

L'armée en accepta l'augure. On battit un ban, et on lut l'ordre du jour suivant :

« Soldats, voilà la bataille que vous avez tant » désirée ! Désormais la victoire dépend de vous : » elle nous est nécessaire ; elle nous donnera l'abon- » dance, de bons quartiers-d'hiver, et un prompt » retour dans la patrie ! Conduisez-vous comme à » Austerlitz, à Friedland, à Witepsk, à Smolensk, » et que la postérité la plus reculée cite avec orgueil » votre conduite dans cette journée ; que l'on dise » de vous : *Il était à cette grande bataille sous les* » *murs de Moscou !*

» Au camp impérial, sur les hauteurs de Boro- » dino, le 7 septembre, à deux heures du matin. »

L'armée répondit par des acclamations réitérées. Le plateau sur lequel était l'armée, était couvert de cadavres russes du combat de l'avant-veille.

Le prince Poniatowski, qui formait la droite, se mit en mouvement pour tourner la forêt sur laquelle l'ennemi appuyait sa gauche. Le prince d'Eckmülh se mit en marche le long de la forêt, la division Compans en tête. Deux batteries de 60 pièces de canon chacune, battant la position de l'ennemi, avaient été construites pendant la nuit.

A six heures, le général comte Sorbier, qui avait armé la batterie droite avec l'artillerie de la réserve de la garde, commença le feu. Le général Pernetty, avec 30 pièces de canon, prit la tête de la division Compans (4^e^ du 1^er^ corps), qui longea le bois, tournant la tête de la position de l'ennemi. A six heures et demie, le général Compans est blessé. A 7 heures, le prince d'Eckmülh a son cheval tué. L'attaque avance, la mousqueterie s'engage. Le vice-roi, qui formait notre gauche, attaque et prend le village de Borodino que l'ennemi ne pouvait défendre, ce vil-

lage étant sur la rive gauche de la Kologha. A sept heures, le maréchal duc d'Elchingen se met en mouvement, et sous la protection de 60 pièces de canon que le général Foucher avait placées la veille contre le centre de l'ennemi, se porte sur le centre. Mille pièces de canon vomissent de part et d'autre la mort.

A huit heures, les positions de l'ennemi sont enlevées, ses redoutes prises, et notre artillerie couronne ses mamelons. L'avantage de position qu'avaient eu pendant deux heures les batteries ennemies nous appartient maintenant. Les parapets qui ont été contre nous pendant l'attaque redeviennent pour nous. L'ennemi voit la bataille perdue, qu'il ne la croyait que commencée. Partie de son artillerie est prise, le reste est évacué sur ses lignes en arrière. Dans cette extrémité, il prend le parti de rétablir le combat, et d'attaquer avec toutes ses masses ces fortes positions qu'il n'a pu garder. Trois cents pièces de canon françaises placées sur ces hauteurs foudroient ses masses, et ses soldats viennent mourir au pied de ces parapets qu'ils avaient élevés les jours précédens avec tant de soin, et comme des abris protecteurs.

Le roi de Naples, avec la cavalerie, fit diverses charges. Le duc d'Elchingen se couvrit de gloire, et montra autant d'intrépidité que de sang-froid. L'Empereur ordonne une charge de front, la droite en avant : ce mouvement nous rend maîtres des trois parts du champ de bataille. Le prince Poniatowski se bat dans les bois avec des succès variés.

Il restait à l'ennemi ses redoutes de droite, le général comte Morand y marche et les enlève; mais à neuf heures du matin, attaqué de tous côtés, il ne peut s'y maintenir. L'ennemi, encouragé par ce succès, fit avancer sa réserve et ses dernières troupes pour tenter encore la fortune. La garde impériale en

fait partie. Il attaque notre centre sur lequel avait pivoté notre droite. On craint pendant un moment qu'il n'enlève le village brûlé ; la division Friant s'y porte : 80 pièces de canon françaises arrêtent d'abord et écrasent ensuite les colonnes ennemies qui se tiennent pendant deux heures serrées sous la mitraille, n'osant pas avancer, ne voulant pas reculer, et renonçant à l'espoir de la victoire. Le roi de Naples décide leur incertitude ; il fait charger le 4e corps de cavalerie qui pénètre par les brèches que la mitraille de nos canons a faites dans les masses serrées des Russes et les escadrons de leurs cuirassiers ; ils se débandent de tous côtés. Le général de division comte Caulaincourt, gouverneur des pages de l'Empereur, se porte à la tête du 5e de cuirassiers, culbute tout, entre dans la redoute de gauche par la gorge. Dès ce moment plus d'incertitude, la bataille est gagnée : il tourne contre les ennemis les 21 pièces de canon qui se trouvent dans la redoute. Le comte Caulaincourt, qui venait de se distinguer par cette belle charge, avait terminé ses destinées ; il tombe mort frappé par un boulet : mort glorieuse et digne d'envie !

Il est deux heures après-midi, toute espérance abandonne l'ennemi : la bataille est finie, la canonnade continue encore ; il se bat pour sa retraite et pour son salut, mais non plus pour la victoire.

La perte de l'ennemi est énorme ; 12 à 13,000 hommes et 8 à 9,000 chevaux russes ont été comptés sur le champ de bataille ; 60 pièces de canon et 5,000 prisonniers sont restés en notre pouvoir.

Nous avons eu 2,500 hommes tués et le triple de blessés. Notre perte totale peut être évaluée à 10,000 hommes ; celle de l'ennemi à 40 ou 50,000. Jamais on n'a vu un pareil champ de bataille. Sur six cadavres, il y en avait un français et cinq russes.

Quarante généraux russes ont été tués, blessés ou pris; le général Bagration a été blessé.

Nous avons perdu le général de division comte Montbrun, tué d'un coup de canon; le général comte Caulincourt, qui avait été envoyé pour le remplacer, tué d'un même coup une heure après.

Les généraux de brigade Compère, Plauzonne, Marion, Huart ont été tués; sept ou huit généraux ont été blessés, la plupart légèrement. Le prince d'Eckmülh n'a eu aucun mal. Les troupes françaises se sont couvertes de gloire et ont montré leur grande supériorité sur les troupes russes.

Telle est en peu de mots l'esquisse de la bataille de la Moskwa, donnée à deux lieues en arrière de Mojaïsk, et à vingt-cinq lieues de Moscou, près de la petite rivière de la Moskwa. Nous avons tiré 60,000 coups de canon, qui sont déjà remplacés par l'arrivée de 800 voitures d'artillerie qui avaient dépassé Smolensk avant la bataille. Tous les bois et les villages depuis le champ de bataille jusqu'ici sont couverts de morts et de blessés. On a trouvé ici 2,000 morts ou amputés russes. Plusieurs généraux et colonels sont prisonniers.

L'Empereur n'a jamais été exposé; la garde, ni à pied, ni à cheval, n'a pas donné, et n'a pas perdu un seul homme. La victoire n'a jamais été incertaine. Si l'ennemi, forcé dans ses positions, n'avait pas voulu les reprendre, notre perte aurait été plus forte que la sienne; mais il a détruit son armée en la tenant depuis huit heures jusqu'à deux sous le feu de nos batteries, et en s'opiniâtrant à reprendre ce qu'il avait perdu. C'est la cause de son immense perte.

Tout le monde s'est distingué : le roi de Naples et le duc d'Elchingen se sont fait remarquer.

L'artillerie, et surtout celle de la garde, s'est surpassée. Des rapports détaillés feront connaître les actions qui ont illustré cette journée.

« Monsieur l'évêque de..... le passage » du Niémen, de la Dwina, du Borysthène; les » combats de Mohilow, de la Drissa, de Polotsk, » d'Ostrowno, de Smolensk; enfin, la bataille de la » *Moskwa*, sont autant de motifs pour adresser des » actions de grâces au Dieu des armées. Notre in- » tention est donc qu'à la réception de la présente, » vous vous concertiez avec qui de droit. Réunissez » mon peuple dans les églises pour chanter des prié- » res, conformément à l'usage et aux règles de » l'Eglise en pareille circonstance. Cette lettre » n'étant à autre fin, je prie Dieu qu'il vous ait en » sa sainte garde.

» De notre quartier impérial de Mojaïsk, le 10 » septembre 1812. »

Signé, NAPOLÉON.

Par l'Empereur,

Le ministre secrétaire d'Etat,

Signé, le comte DARU.

DIX-NEUVIÈME BULLETIN.

Moscou, le 16 septembre 1812.

Depuis la bataille de la Moskwa, l'armée française a poursuivi l'ennemi sur les trois routes de Mojaïsk, de Svenigorod et de Kalouga, sur Moscou.

Le roi de Naples était le 9 à Koubiuskoë; le vice-roi à Rouza, et le prince Poniatowski à Fominskoë. Le quartier-général est parti de Mojaïsk le 12, et a

été porté à Peselina ; le 13 il était au château de Berwska. Le 14 à midi, nous sommes entrés à Moscou. L'ennemi avait élevé sur la montagne des Moineaux, à deux verstes de la ville, des redoutes, qu'il a abandonnées.

La ville de Moscou est aussi grande que Paris ; c'est une ville extrêmement riche, remplie des palais de tous les principaux de l'empire. Le gouverneur russe Rostopchin a voulu ruiner cette belle ville, lorsqu'il a vu que l'armée russe l'abandonnait. Il a armé 3ooo malfaiteurs qu'il a fait sortir des cachots ; il a appelé également 6ooo satellites et leur a fait distribuer des armes de l'arsenal.

Notre avant-garde, arrivée au milieu de la ville, fut accueillie par une fusillade partie du Kremlin. Le roi de Naples fit mettre en batterie quelques pièces de canon, dissipa cette canaille et s'empara du Kremlin.

Nous avons trouvé à l'arsenal 60,000 fusils neufs et 120 pièces de canon sur leurs affûts.

La plus complète anarchie régnait dans la ville ; des forcenés ivres couraient dans les quartiers, et mettaient le feu partout. Le gouverneur Rostopchin avait fait enlever tous les marchands et négocians, par le moyen desquels on aurait pu rétablir l'ordre. Plus de quatre cents Français et Allemands avaient été arrêtés par ses ordres. Enfin, il avait eu la précaution de faire enlever les pompiers avec les pompes ; aussi l'anarchie la plus complète a désolé cette grande et belle ville, et les flammes la consument. Nous y avions trouvé des ressources considérables de toute espèce.

L'Empereur est logé au Kremlin, qui est au centre de la ville comme une espèce de citadelle entourée de hautes murailles. 3o,ooo blessés ou malades russes sont dans les hôpitaux, abandonnés sans secours et

sans nourriture. Les Russes avouent avoir perdu 50,000 hommes à la bataille de la Moskwa. Le prince Bagration est blessé à mort. On a fait le relevé des généraux russes blessés ou tués à la bataille ; il se monte de 45 à 50.

VINGTIÈME BULLETIN.

Moscou, le 17 septembre 1812.

Sir

On a chanté des *Te Deum* en Russie pour le com- de Polotsk ; on en a chanté pour les combats de Riga, pour le combat d'Ostrowno, pour celui de Smolensk ; partout, selon les relations des Russes, ils étaient vainqueurs, et l'on avait repoussé les Français loin du champ de bataille : c'est donc au bruit des *Te Deum* russes que l'armée est arrivée à Moscou. On s'y croyait vainqueurs, du moins la populace ; car les gens instruits savaient ce qui se passait.

Moscou est l'entrepôt de l'Asie et de l'Europe ; ses magasins étaient immenses ; toutes les maisons étaient approvisionnées de tout pour huit mois. Ce n'était que de la veille, et du jour même de notre entrée, que le danger avait été bien connu. On a trouvé dans la maison de ce misérable Rostopchin des papiers et une lettre à demi-écrite ; il s'est sauvé sans l'achever.

Moscou, une des plus belles et des plus riches villes du monde, n'existe plus. Dans la journée du 14, le feu a été mis par les Russes à la bourse, au bazar et à l'hôpital. Le 16, un vent violent s'est élevé ; 3 à 400 brigands ont mis le feu dans la ville en 500 endroits à la fois, par l'ordre du gouverneur Rostopchin. Les cinq sixièmes des maisons sont en

bois : le feu a pris avec une prodigieuse rapidité, c'était un océan de flammes. Des églises, il y en avait 1600 ; des palais, plus de 1000 ; d'immenses magasins ; presque tout a été consumé. On a préservé le Kremlin.

Cette perte est incalculable pour la Russie, pour son commerce, pour sa noblesse qui y avait tout laissé. Ce n'est pas l'évaluer trop haut que de la porter à plusieurs milliards.

On a arrêté et fusillé une centaine de ces chauffeurs ; tous ont déclaré qu'ils avaient agi par les ordres du gouverneur Rostopchin, et du directeur de la police.

Trente mille blessés et malades russes ont été brûlés. Les plus riches maisons de commerce de la Russie se trouvent ruinées : la secousse doit être considérable : les effets d'habillement, magasins, et fournitures de l'armée russe ont été brûlés ; elle y a tout perdu. On n'avait rien voulu évacuer, parce que l'on a toujours voulu penser qu'il était impossible d'arriver à Moscou, et qu'on a voulu tromper le peuple. Lorsqu'on a tout vu dans la main du Français, on a conçu l'horrible projet de brûler cette première capitale, cette ville sainte, centre de l'Empire, et l'on a réduit 200,000 bons habitans à la mendicité. C'est le crime de Rostopchin, exécuté par des scélérats délivrés des prisons.

Les ressources que l'armée trouvait sont par-là fort diminuées ; cependant l'on a ramassé, et l'on ramasse beaucoup de choses. Toutes les caves sont à l'abri du feu, et les habitans, dans les 24 dernières heures, avaient enfoui beaucoup d'objets : on a lutté contre le feu ; mais le gouverneur avait eu l'affreuse précaution d'emmener ou de faire briser toutes les pompes.

L'armée se remet de ses fatigues : elle a en abon-

dance du pain, des pommes-de-terre, des choux, des légumes, des viandes, des salaisons, du vin, de l'eau-de vie, du sucre, du café, enfin des provisions de toute espèce.

L'avant-garde est à 20 werstes sur la route de Kasan, par laquelle se retire l'ennemi. Une autre avant-garde française est sur la route de Saint-Pétersbourg où l'ennemi n'a personne.

La température est encore celle de l'automne : le soldat a trouvé et trouve beaucoup de pelisses et des fourrures pour l'hiver. Moscou en est le magasin.

VINGT-UNIÈME BULLETIN.

Moscou, le 20 septembre 1812.

Trois cents chauffeurs ont été arrêtés et fusillés. Ils étaient armés d'une fusée de six pouces, contenue entre deux morceaux de bois. Ils avaient aussi des artifices qu'ils jetaient sur les toits. Ce misérable Rostopchin avait fait confectionner les artifices en faisant croire aux habitans qu'il voulait faire un ballon, qu'il lancerait plein de matières incendiaires sur l'armée française. Il réunissait sous ce prétexte les artifices et autres objets nécessaires à l'exécution de son projet.

Dans la journée du 19 et dans celle du 20, les incendies ont cessé. Les trois-quarts de la ville sont brûlés, entr'autres le beau palais de Catherine, entièrement meublé à neuf. Il reste au plus le quart des maisons.

Pendant que Rostopchin enlevait les pompes de la ville, il laissait 60,000 fusils, 150 pièces de canon, plus de 100,000 boulets et bombes, 1,500,000 car-

touches, 400 milliers de poudre, 400 milliers de salpêtre et de soufre. Ce n'est que le 19 qu'on a découvert les 400 milliers de poudre, les 400 milliers de salpêtre et de soufre, dans un bel établissement situé à une demi-lieue de la ville. Cela est important : nous voilà approvisionnés pour deux campagnes.

On trouve tous les jours des caves pleines de vin et d'eau-de-vie.

Les manufactures commençaient à fleurir à Moscou ; elles sont détruites. L'incendie de cette capitale retarde la Russie de cent ans.

Le temps paraît tourner à la pluie. La plus grande partie de l'armée est casernée dans Moscou.

VINGT-DEUXIÈME BULLETIN.

Moscou, le 27 septembre 1812.

Le consul-général Lesseps a été nommé intendant de la province de Moscou. Il a organisé une municipalité et plusieurs commissions, toutes composées de gens du pays.

Les incendies ont entièrement cessé. On découvre tous les jours des magasins de sucre, de pelleteries, de draps, etc.

L'armée ennemie paraît se retirer sur Kalouga et Toula. Toula renferme la plus grande fabrique d'armes qu'ait la Russie. Notre avant-garde est sur la Pakra.

L'Empereur est logé au palais impérial du Kremlin. On a trouvé au Kremlin plusieurs ornemens servant au sacre des empereurs, et tous les drapeaux pris aux Turcs depuis cent ans.

Le temps est à peu près comme à la fin d'octobre à Paris. Il pleut un peu, et l'on a eu quelques gelées

blanches. On assure que la Moskwa et les rivières du pays ne gêlent point avant la mi-novembre.

La plus grande partie de l'armée est cantonnée à Moscou, où elle se remet de ses fatigues.

VINGT-TROISIÈME BULLETIN.

Moscou, le 9 octobre 1812.

L'avant-garde, commandée par le roi de Naples, est sur la Nara, à vingt lieues de Moscou. L'armée ennemie est sur Kalouga. Des escarmouches ont lieu tous les jours : le roi de Naples a eu dans toutes l'avantage, et a toujours chassé l'ennemi de ses positions.

Les cosaques rôdent sur nos flancs. Une patrouille de 150 dragons de la Garde, commandée par le major Marthod, est tombée dans une embuscade de cosaques, entre le chemin de Moscou et de Kalouga Les dragons en ont sabré 300, se sont fait jour ; mais ils ont eu 20 hommes restés sur le champ de bataille, qui ont été pris, parmi lesquels le major, blessé grièvement.

Le duc d'Elchingen est à Boglorodock. L'avant-garde du vice-roi est à Troitsa, sur la route de Dmitrow.

Les drapeaux pris par les Russes sur les Turcs, dans différentes guerres, et plusieurs choses curieuses trouvées dans le Kremlin, sont partis pour Paris. On a trouvé dans la principale église une Madone enrichie de diamans et de perles, avec l'inscription suivante, en langue russe :

« Les Français et les Polonais ayant été vaincus
» par les Russes, et la ville de Dantzick ayant été
» prise en 1733, l'impératrice Anne Iwanowa fit

» enrichir, en 1740, de perles et de diamans cette » image de la Vierge, en actions de grâces de cet » événement. » On l'a aussi envoyée à Paris. (On joint ici la statistique de Moscou, que l'on a trouvée dans les papiers de la police.)

Il paraît que Rostopchin est aliéné. A Voronovo, il a mis le feu à son château, et y a laïssé l'écrit suivant attaché à un poteau :

« J'ai embelli pendant huit ans cette campagne, » et j'y ai vécu heureux au sein de ma famille. Les » habitans de cette terre, au nombre de mille sept » cent vingt, la quittent à votre approche (1), et » moi, je mets le feu à ma maison, pour qu'elle » ne soit pas souillée par votre présence.—Français, » je vous ai abandonné mes deux maisons de Moscou, » avec un mobilier d'un demi-million de roubles. » Ici, vous ne trouverez que des cendres (2). »

(*Signé*) comte Fedor Rostopchin.

« Ce 29 septembre 1812, à Voronovo. »

Le palais du prince Kourakin est un de ceux qu'on est parvenu à sauver de l'incendie. Le général comte Nansouty y est logé.

On est parvenu avec beaucoup de peine à tirer des hôpitaux et des maisons incendiées, une partie des malades russes. Il reste encore environ quatre mille de ces malheureux. Le nombre de ceux qui ont péri dans l'incendie, est extrêmement considérable.

Il fait depuis huit jours du soleil, et plus chaud qu'à Paris, dans cette saison. On ne s'aperçoit pas qu'on soit dans le nord.

---

(1) Ils sont retournés.

(2) Effectivement, il a mis lui-même le feu à sa maison de campagne. Mais cet exemple n'a pas eu d'imitateurs. Toutes les maisons des environs de Moscou sont intactes.

Le duc de Reggio, qui est à Wilna, est entièrement rétabli.

Le général en chef ennemi Bagration est mort des blessures qu'il a reçues à la bataille de la Moskwa.

L'armée russe désavoue l'incendie de Moscou. Les auteurs de cet attentat sont en horreur aux Russes : ils regardent Rostopchin comme une espèce de Marat. Il a pu se consoler dans la société du commissaire anglais Wilson.

L'état-major fait imprimer les détails du combat de Smolensk et de la bataille de la Moskwa, et fera connaître ceux qui se sont distingués.

On vient d'armer le Kremlin de 30 pièces de canon, et l'on a construit des flèches à tous les rentrans. Il forme une forteresse ; les fours et les magasins y sont établis.

Tableau de Moscou, du 1^er^ janvier au 1^er^ juin 1812, dressé par le bureau de police.

(L'original est signé du général-major Iwaschkin, chef de la police de Moscou.)

Naissances.

Garçons.	1238
Filles.	1417
Total.	2655

Décès.

Adolescens. . .	Garçons. 975	1815
	Filles. 838	
Enfans.	Garçons. 1015	1754
	Filles. 739	
Total.		3567

*

Pompes.	220
Chevaux.	900

Employés de la police.

Supérieurs.	393
Subalternes.	3777
Total.	4170

Étendue de Moscou.

16,120,800 sagènes quarrées, faisant 7386 hect. 41 ares.

Division de Moscou.

Parties.		20
Quartiers.		90
Maisons en briques.	3571	9162
Idem en bois.	6591	
Casernes.		8
Écuries pour la cavalerie.		7
Maison de correction.		1
Établissemens de bienfaisance.		17
Fabriques et Manufactures.		464
Marchés.		192
Boutiques en briques.	6324	8515
Idem en bois.	2191	
Pharmacies de la couronne.	4	21
Idem particulières.	17	
Imprimeries de la couronne.	5	14
Idem particulières.	9	

Université.	1
Académies.	3
Gymnase.	1
Pensionnats.	24
Écoles.	22
Salle de spectacle.	1
Clubs publics.	2
Clubs de la noblesse et des négocians.	2
Corps de maîtrise.	41

Restaurateurs.	166
Cafés.	14
Caves ou tavernes.	227
Tavernes à bière.	118
Idem à liqueurs.	200
Tables d'hôte.	17
Boutiques de boulangers.	162
Cabarets.	145
Boutiques de pâtissiers.	213
Auberges.	568
Forges.	316
Boutiques de craquelins.	163
Bains particuliers.	1198
Idem publics.	41
Abattoirs.	7
Ponts en pierre.	17
Idem en bois.	21
Guérites.	360
Reverbères.	7294

	mètres.
7,139 sagènes pavés à la couronne, faisant.	43,520
19,326 *idem* pavés à la ville, faisant.	118,034
572,289 *idem* pavés aux habitans, faisant	2,488,793

Population des deux sexes.

Prêtres.	5,104
Nobles.	9,381
Militaires.	3,173
Négocians.	19,124
Bourgeois.	18,139
Domestiques.	47,584
Personnes des autres classes.	96,409
Total.	198,914
Dont { Hommes.	96,382
Femmes.	102,532

VINGT-QUATRIÈME BULLETIN.

Moscou, le 14 octobre 1812.

Le général baron Delzons s'est porté sur Dmitrow. Le roi de Naples est à l'avant-garde sur la Nara, en présence de l'ennemi, qui est occupé à refaire son armée, en la complétant par des milices.

Le temps est encore beau. La première neige est tombée hier. Dans vingt jours il faudra être en quartiers-d'hiver.

Les forces que la Russie avait en Moldavie ont rejoint le général Tormazow. Celles de Finlande ont débarqué à Riga. Elles sont sorties et ont attaqué le 10e corps; elles ont été battues : 3000 hommes ont été faits prisonniers. On n'a pas encore la relation officielle de ce brillant combat, qui fait tant d'honneur au général d'Yorck.

Tous nos blessés sont évacués sur Smolensk, Minsk et Mohilow. Un grand nombre sont rétablis et ont rejoint leurs corps.

Beaucoup de correspondances particulières entre Saint-Pétersbourg et Moscou font bien connaître la situation de cet empire. Le projet d'incendier Moscou ayant été tenu secret, la plupart des seigneurs et des particuliers n'avaient rien enlevé.

Les ingénieurs ont levé le plan de la ville, en marquant les maisons qui ont été sauvées de l'incendie. Il résulte que l'on n'est parvenu à sauver du feu que la dixième partie de la ville. Les neuf dixièmes n'existent plus.

RAPPORTS SUR LES COMBATS DE KRASNOI, SMOLENSK, ET VALONTINA.

Rapport du maréchal duc d'Elchingen, au major-général.

Au bivouac de Kanosava, à sept lieues de Smolensk, le 14 août 1812, à 11 heures du soir.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de rendre compte à V. A. S., que les troupes du 3e corps d'armée ont débouché ce matin de Kuraimin, par le pont de Chevalets sur le Dnieper, près Khomino, pour se diriger sur Krasnoi.

L'Empereur m'ayant ordonné de me porter rapidement sur cette ville, où, d'après un rapport fait à S. M., l'ennemi avait un régiment d'infanterie, ma tête de colonne y est arrivée vers trois heures de l'après-midi. Le 24e régiment d'infanterie légère, soutenu par le reste de la 10e division, a attaqué l'ennemi avec une admirable audace, et Krasnoi a été emporté d'assaut sans aucune hésitation.

L'ennemi, fort d'environ 6000 hommes d'infanterie, 1200 chevaux et 10 pièces de canon, avait établi ses échelons, et a fait bonne contenance derrière la ville ; mais l'infanterie l'a abordé si franchement, qu'il a été forcé d'effectuer sa retraite, ce qu'il a fait en bon ordre, sous la protection de son artillerie, qui a été très-bien servie.

A une demi-lieue de Krasnoi, la cavalerie, commandée par le roi de Naples, a, à son tour, attaqué et poursuivi l'ennemi. L'infanterie russe, qui venait d'être abandonnée par sa cavalerie, a d'abord formé deux colonnes serrées, et ensuite un grand carré plein, qui, quoique enveloppé de toutes parts, a continué sa retraite avec promptitude et se battant toujours. Notre cavalerie légère a fait sur cette infanterie plus de quarante charges. Plusieurs escadrons ont pénétré dans le carré et en ont coupé des bataillons ; mais l'ennemi a été sauvé d'une perte totale par la force d'inertie que sa masse opposait, beaucoup plus que par l'effet de son feu, qui faisait plus de bruit que de mal. Les Russes ont été poursuivis jusqu'à la chute du jour, et à la hauteur du défilé de Kanosava. On leur a pris 8 pièces de canon, fait prisonniers environ 800 hommes, et tué au moins 1000. Ainsi, cette division, qui est la 27^{e}, composée de quatre régimens de mousquetaires, et deux de chasseurs, sous les ordres du général Niewierowski, doit avoir perdu, en tués, blessés et prisonniers, la moitié de son monde.

D'après le plus grand nombre des rapports, il paraît qu'il y a peu de monde à Smolensk, et il semblerait que l'ennemi marche sur Porietche, pour se mettre à cheval sur la Dwina.

La perte du corps d'armée est environ de 200 tués ou blessés. Je demanderai à l'Empereur des

graces pour ceux des officiers, sous-officiers et soldats qui se sont le plus particulièrement distingués.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Signé, maréchal duc d'ELCHINGEN.

Rapport du duc d'Elchingen, au major-général.

Au bivouac devant Smolensk, près de Dienowo-Golomisk, le 16 août 1812.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de rendre compte à V. A. S. que les troupes du 3e corps d'armée se sont mises en marche ce matin, de leur position de Loubna et environs, pour se diriger sur Smolensk. L'ennemi défendait opiniâtrément avec des dragons et de nombreux pulks de cosaques, les dehors de la ville; en sorte qu'il a fallu employer de l'infanterie pour le débusquer, ce qui a été exécuté malgré un feu très-vif de l'artillerie de la place. Un bataillon du 46e montrait une telle ardeur, que je l'ai lancé au pas de charge contre le bastion de droite de l'ennemi, afin de m'assurer par cette attaque si l'ennemi était en force. Toute l'infanterie russe qui défendait le chemin couvert a été forcée de rentrer dans la ville, en désordre et très-précipitamment. J'ai fait marcher alors un second bataillon, moins pour soutenir le premier, que pour protéger sa retraite. L'ennemi faisait un feu terrible d'artillerie et d'infanterie sur ce bataillon, qui ne s'est éloigné que lorsque des masses d'infanterie sont sorties de la place pour se porter sur lui. Il a effectué son mouvement rétrograde dans le plus grand ordre, et sans que l'ennemi ait osé franchir le fossé pour le poursuivre. Cette attaque victorieuse d'un seul bataillon contre

plus de quatre mille hommes d'infanterie, protégés par soixante bouches à feu, est le fait d'armes le plus valeureux que j'aie vu depuis que je fais la guerre. Il inspirera certainement à l'ennemi une haute idée du courage de nos troupes.

Je suis avec un profond respect,

Monseigneur,

De V. A. S.,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

Maréchal duc D'ELCHINGEN.

Rapport du maréchal duc d'Elchingen, au major-général.

Au bivouac devant Smolensk, le 17 août 1812, à 11 heures du soir.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de rendre compte à V. A. S. que l'ennemi n'a cessé depuis ce matin cinq heures jusques vers trois heures de l'après-midi, de faire sortir successivement des troupes de la place de Smolensk pour attaquer nos postes.

Conformément à l'ordre que j'ai reçu de seconder l'attaque faite sur la droite de la ville par les troupes du 1^er^ corps, et d'attaquer le bastion qui l'avait été hier par un bataillon du 46^e^, j'ai fait marcher ce même régiment, qui a forcé l'ennemi à évacuer sa position.

La 25^e^ division n'a également cessé de combattre pendant toute la journée.

On a remarqué que quelque temps après le commencement des attaques qui ont eu lieu contre la place, les colonnes ennemies qu'on avait vues disparaître ce matin, sont revenues sur leurs pas et se

sont de nouveau déployées sur les hauteurs de la rive droite du Dnieper, de sorte que la position de l'ennemi, ce soir, paraît être la même que celle d'hier soir.

Je suis avec un profond respect,

Monseigneur,

De votre altesse,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

Maréchal duc D'ELCHINGEN.

Rapport du maréchal prince d'Eckmülh au major-général.

Le 30 août 1812.

Monseigneur,

Conformément aux ordres de S. M., le 1er corps de la Grande-Armée a pris position devant Smolensk le 16 de ce mois, dans l'ordre suivant :

La 3e division s'est portée à 600 toises de la place, appuyant sa gauche à la route de Krasnoi où elle se liait avec le 3e corps. Sa droite s'étendait jusque vers le moulin à vent qui se trouve sur la route de Mohilow.

La 1re division a coupé le moulin à vent par sa gauche, se liant par sa droite avec le 3e corps.

Les trois autres divisions ont été placées en arrière, à peu de distance : la nuit ne leur ayant pas permis de se porter sur les différens points qui leur étaient assignés.

Le 17, la 3e et la 1re divisions restant dans la même position, la 2e s'est portée à la gauche de la 1re ; la 4e est restée au ravin en arrière de cette division, et la 5e a occupé le plateau de . . . . .

S. M. a ordonné, le 17, que l'ennemi fût délogé

de ses positions, et qu'il fût repoussé dans la place; les 1re, 2e et 3e divisions qui se trouvaient en première ligne, reçurent l'ordre de faire l'attaque en même temps. Elle eut lieu vers midi. Après avoir ébranlé l'ennemi par un feu d'artillerie auquel il répondit de la place et de ses redoutes, les troupes se sont portées en avant, et ont attaqué sur tous les points les troupes ennemies qui leur étaient opposées.

L'attaque a été très-vive et la défense opiniâtre; cependant tout a cédé à la bravoure des troupes de S. M. Les redoutes ont été emportées; les maisons crénelées ont été forcées. L'ennemi a été poursuivi et rejeté dans la place, où il s'est réfugié après une grande perte.

Je ne puis trop louer la conduite qu'ont tenue les troupes dans cette circonstance. Généraux, officiers et soldats de toutes les armes, tous ont rivalisé de zèle, de bravoure et de dévouement pour le service de S. M.

Le 127e régiment de ligne qui se trouvait au feu pour la première fois, s'y est montré de la manière la plus brillante. Je prie S. M. de lui accorder son aigle qu'il ne pouvait mieux mériter.

Je dois surtout citer avec éloge le 13e régiment léger qui est monté avec la plus grande bravoure sur le plateau qu'il était chargé d'attaquer, malgré la mitraille et le feu de mousqueterie dont il était assailli. Le général Dalton qui conduisait cette attaque, l'a dirigée avec la plus grande bravoure. Nous avons à regretter qu'il ait été mis hors de combat par un biscaïen, dont il a été atteint vers la fin de l'affaire. Le général Friant a été atteint par une balle morte.

Notre perte a été peu considérable en comparaison de celle de l'ennemi.

MM. les généraux de division Morand, Friant,

Gudin ont donné dans cette affaire de nouvelles preuves de leurs talens et de leur valeur.

J'ai l'honneur de vous adresser leurs rapports particuliers, ainsi que les états des militaires qui se sont distingués, et pour lesquels ils sollicitent les faveurs de l'Empereur. Je prie V. A. de vouloir bien les mettre sous les yeux de S. M.

J'y joins des demandes en faveur de quelques officiers de mon état-major qui ont montré beaucoup de bravoure et de dévouement, et qui servent avec le plus grand zèle.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Monseigneur, etc.

Signé, le maréchal duc d'AUERSTAEDT, prince d'ECKMULH.

Rapport du maréchal duc d'Elchingen au major-général.

Le 19 août 1812.

Monseigneur,

Le 3e corps est passé sur la droite du Dnieper, ce matin à quatre heures, gravissant les hauteurs où l'armée russe avait pris position hier. Les petits postes que l'ennemi avait près du couvent, ont été forcés de se replier ; quelques coups de canon ont aussi fait retirer sa cavalerie légère, qui occupait le plateau. A mesure que les régimens se formaient, je dirigeais les colonnes sur la route de Moscou. A mon arrivée près de Valontina, route de Stabna, j'ai trouvé l'arrière-garde ennemie en position : c'était le corps d'armée de Bagawout ; l'affaire s'est engagée avec une extrême vivacité, et le combat s'est prolongé pendant environ deux heures ; enfin, après plusieurs charges très-meurtrières, nous enlevâmes la position.

Pour l'ennemi, il s'est retiré dans un grand désordre, et n'a plus montré que des cosaques. L'Empereur étant alors arrivé sur le champ de bataille, a ordonné de marcher en avant sur la direction de Moscou.

A une lieue et demie environ de Smolensk, j'ai rencontré l'arrière-garde de l'armée du général Barclay de Tolly; la 11e division qui ouvrait la marche, a culbuté l'ennemi, sans aucune hésitation, jusqu'à la position de...., où j'ai trouvé une grande partie de l'armée russe en bataille. J'ai alors fait prendre position à cette division, pour attendre qu'elle fût rejointe par les 10e et 25e. Cependant l'ennemi ne se voyant plus poursuivi, a voulu prendre à son tour l'offensive, et a fait tous ses efforts pour me chasser de ma position; mais il a toujours été repoussé, et il n'est point de termes qui puissent exprimer le dévouement que les troupes sous mes ordres ont montré dans cette circonstance.

Vers cinq heures de l'après-midi, la division du général Gudin est arrivée derrière moi. J'ai fait sur-le-champ les dispositions nécessaires pour enlever la position de l'ennemi. La division du général Gudin et celle du général Razout ont été chargées de l'attaque; celles des généraux Leduc et Marchand restant en réserve. Cette attaque et la défense de l'ennemi ont été terribles. Nous nous sommes rendus maîtres du plateau et de la position de l'ennemi.

Cette affaire peut être considérée comme une des batailles les plus acharnées qu'on puisse livrer. Elle est très-glorieuse pour les armes de S. M., puisque le général Barclay de Tolly, qui commandait en personne, a eu la moitié de son armée en action, tandis que dans le plus fort du combat, il n'y a eu que deux divisions françaises d'engagées.

Je ne saurais, Monseigneur, faire un trop grand éloge du courage des troupes et du beau dévouement

des officiers ; j'aurai beaucoup de grâces à demander, et je m'empresserai d'en adresser l'état à V. A. S. aussitôt que j'en aurai l'état détaillé des généraux de division et des chefs de corps.

Je suis avec un profond respect,

De V. A. S.

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

Maréchal duc d'ELCHINGEN.

Rapport du roi de Naples au major-général.

Le 4 et le 5, l'avant-garde de l'armée de S. M. mena vivement l'arrière-garde ennemie et la chassa de toutes ses positions. L'ennemi montra surtout une grande résistance le 5. Dans la journée du 4, tout le monde fit son devoir, mais M. le comte Périgord, colonel du 8e régiment de chasseurs à cheval, se distingua en repoussant avec succès plusieurs charges d'une cavalerie beaucoup plus forte que la sienne.

Le 5 au soir, S. M. me donna l'ordre d'attaquer la redoute avec la cavalerie, la division Compans et le corps polonais.

Le général Compans disposa ses colonnes d'attaque et marcha sur le village de....., situé au pied de la redoute et du bois qui était à la droite. La cavalerie la soutenait ; maître du village et du bois, le général Compans fit marcher à la redoute, qui fut enlevée à la baïonnette par le 61e régiment. Cependant plusieurs charges de cavalerie avaient lieu, et les cuirassiers russes étaient écrasés par le feu de notre infanterie, par celui de l'artillerie, et par notre cavalerie.

L'ennemi revint à la charge avec deux colonnes d'infanterie pour reprendre la redoute ; mais il fut reçu vigoureusement par la division Compans et

obligé de se retirer après une longue fusillade. Pendant ce temps, le prince Poniatowski chassait à ma droite l'ennemi devant lui et s'emparait d'une position montagneuse. Le combat dura jusqu'à dix heures du soir, et l'on prit position.

Le résultat de cette journée donne à S. M. quelques prisonniers, 7 pièces de canon, et la position qu'elle avait désiré occuper.

Tout le monde a fait son devoir. Le général Calane et le marquis de Guilano, mes aides-de-camp, furent blessés. J'adresserai à l'état-major l'état des officiers, sous-officiers et soldats qui se sont le plus distingués, en sollicitant pour eux l'avancement et les récompenses qu'ils méritent.

Mojaïsk, le 9 septembre 1812.

Signé, JOACHIM NAPOLÉON.

RAPPORTS SUR LA BATAILLE DE LA MOSKWA.

Rapport du roi de Naples au major-général.

Dans la nuit du 6 au 7, je reçus les dispositions générales pour la bataille; j'en ordonnai l'exécution, et dès cinq heures du matin les 1^er^, 2^e^ et 4^e^ corps de réserve de cavalerie étaient en colonne par brigade, au pied de la redoute.

Le 1^er^ corps de réserve devait appuyer l'attaque du 1^er^ corps d'armée, le 2^e^ celle du 3^e^ corps d'armée; le 4^e^ marchait en réserve au centre, et devait, au besoin, appuyer l'une ou l'autre. S. M. avait mis le 3^e^ corps de réserve à la disposition du vice-roi. Le signal de l'attaque donné, tout se mit en mouvement dans cet ordre.

L'Empereur ayant reçu l'avis que le prince d'Eckmülh venait d'être blessé, m'ordonna de me rendre

auprès de lui, et de prendre le commandement du 1er corps d'armée, si ce prince se trouvait hors d'état de le conserver. Je revins rendre compte à S. M. qu'il m'avait répondu que sa blessure n'était qu'une contusion, et qu'il pouvait continuer à commander. Un moment après S. M. me dit de me porter en avant, et d'aller voir ce qui se passait aux redoutes; je m'y rendis au galop. A mon arrivée nos troupes légères entrèrent dans la deuxième redoute, dont elles étaient repoussées. Des cuirassiers russes chargeaient notre infanterie légère; mais ils furent reçus par une vive fusillade de notre infanterie et ramenés vigoureusement par la 1re brigade de la division Bruyères. Une charge du régiment wurtembourgeois de la brigade Beurmann fut faite en même temps avec le plus grand succès sur l'infanterie russe qui marchait à la 1re redoute, et qui fut entièrement sabrée. Alors je fis marcher au pas de charge à la deuxième redoute, qui fut enlevée pour toujours.

Tout le 1er corps de cavalerie reçut l'ordre de se porter derrière ces mêmes redoutes, et le 4e corps reçut aussi l'ordre de s'avancer, de passer le ravin, et de charger les pièces de canon de l'infanterie qui étaient au village, position la plus importante de l'ennemi. Le général Latour-Maubourg, à la tête des cuirassiers saxons, déboucha sur l'ennemi, malgré le feu de l'artillerie et de l'infanterie, les chargea, en sabra un grand nombre, et se maintint dans sa position. Pendant ce temps, le général Nansouty, à la tête de la 1re division de cuirassiers, aux ordres du général Saint-Germain, chargeait vigoureusement tout ce qui se trouvait à droite des deux redoutes, et balayait la plaine jusqu'au ravin du village.

Dans ce moment, S. M. m'envoya la division Friant. Le général Dufour passa le ravin à la tête du 15e ré-

giment d'infanterie légère, chassa successivement l'ennemi et arriva sur les hauteurs principales de la position qui se trouvait en arrière du village. Le général Friant appuya ce mouvement avec tout le reste de sa division disposée en réserve par brigade. Je fis alors passer le général Caulaincourt à la tête du 2e corps de réserve; à peine fut-il de l'autre côté du ravin, que je lui donnai l'ordre de charger sur sa gauche tout ce qui se trouvait d'ennemis et de tâcher d'aborder la grande redoute, qui, nous prenant en flanc, nous faisait beaucoup de mal, s'il trouvait l'occasion favorable. Cet ordre fut exécuté avec autant de célérité que de bravoure. Le général Caulaincourt, à la tête de la 2e division de cuirassiers aux ordres du général Wathier, culbuta tout ce qu'il rencontra devant lui; et se trouvant avoir dépassé la grande redoute de gauche, il rabattit dessus, et avec le 5e de cuirassiers il l'enleva à l'ennemi. Ce brave général mourut glorieusement dans cette même redoute, qui fut conservée jusqu'à l'arrivée des troupes de la division Gérard. Cependant les Russes formèrent plusieurs masses d'infanterie composées de la garde de Russie et de leur réserve. Appuyé par une nombreuse cavalerie, l'ennemi marchait pour reprendre le village. J'avais fait successivement arriver toute l'artillerie de la cavalerie et celle de la division Friant. Environ 80 pièces de canon furent mises en batterie jusqu'à portée de mitraille des masses ennemies. Je fis faire un feu roulant qui arrêta les mouvemens des Russes. L'Empereur a pu se convaincre lui-même du mal que l'artillerie a fait à l'ennemi, en parcourant hier le champ de bataille.

Les cuirassiers russes appuyaient le mouvement de leur infanterie et chargèrent à différentes reprises sur l'artillerie, la cavalerie et l'infanterie françaises. Ils furent constamment repoussés avec la plus grande

perte, et le champ de bataille est couvert de leurs morts. Ils ont énormément perdu de chevaux dans ces différentes charges. La brigade des carabiniers aux ordres des généraux Paultre et Chouard et les 11^e^ et 12^e^ régimens de chasseurs conduits par le général Pajol, ainsi que la division Saint-Germain et la division Bruyères, se sont particulièrement distingués, se trouvant en tête.

Il était temps d'éteindre tous les feux de l'artillerie ennemie, et de lui enlever la dernière position qui se trouvait en avant de la gauche du 3^e^ corps. J'ordonnai à la division Friant de marcher ; pendant ce temps je fis pousser une charge vigoureuse sur tout le front. L'ennemi fut culbuté, il se jeta dans le bois, il retira son artillerie ; toute la plaine fut nétoyée, et la dernière position fut enlevée : c'est là que j'eus le bonheur de rencontrer S. M.

Voilà à peu près l'historique de ce qu'ont fait les troupes sous mes ordres à la bataille du 7. Les corps de toutes les armes rivalisèrent de zèle, de courage et de dévouement pour le service de l'Empereur. Dès que les états des généraux, officiers, sous-officiers et soldats qui se sont le plus distingués me seront parvenus, je m'empresserai de faire connaître leurs noms. Je dois cependant citer particulièrement les généraux Montbrun et Caulincourt, qui sont morts glorieusement sur le champ de bataille. Le général Belliard eut un cheval tué sous lui et deux de blessés.

Les généraux Nansouty, Grouchy, Friant, Bordesoult, Mouriez, Queunot, Roussel, Chouard et Bessières se sont distingués. Les généraux Latour-Maubourg, Pajol, Bruyères, Lahoussaye, Piré, Jacquinot et Dufour, ainsi que les généraux Dery et Dumont, qui ont marché à la tête des différentes charges, ont tous eu des chevaux tués ou blessés.

Je dois aussi citer les généraux Pignatelli, Rosetti,

les colonels Romeuf, Gobert, Picerno et Berthemy (ce dernier a été blessé); le chef d'escadron Bonnafoux, aussi blessé; le prince Curiati et les lieutenans Beaufremont, Petitin et Pérignon. Ce dernier, dévoré par la fièvre, et que je voulus renvoyer, me répondit : « Sire, je demande à V. M. de rester » auprès d'elle : on n'est point malade le jour d'une » bataille. »

Je citerai le colonel Borelli ainsi que les officiers de mon état-major, dont j'ai l'honneur de vous envoyer l'état, et pour lesquels je demande de l'avancement à V. M.

Signé, JOACHIM NAPOLÉON.

Mojaïsk, le 9 septembre 1812.

Rapport du vice-roi au major-général.

D'après les ordres de S. M., le 4^e^ corps d'armée partit le 5 septembre à six heures du matin de son camp, en avant de Lousos. Après une heure de marche, une vive canonnade sur ma droite me fit connaître que l'ennemi résistait aux troupes qui s'avançaient par la grande route de Moscou. Les instructions de S. M. portaient de tourner la redoute de l'armée ennemie. Je m'emparai en conséquence d'un village bâti sur une éminence, que les Russes avaient négligé d'occuper. Dès qu'ils nous en virent maîtres, ils commencèrent leur mouvement rétrograde. Ce mouvement ne put se faire que sous le feu de notre canon chargé à mitraille, qui prenait de flanc et de revers tous les corps qui passèrent à portée. L'ennemi recueilli par des troupes fraîches, arriva dans sa position de Borodino; des ouvrages de campagne ajoutaient beaucoup à la force naturelle du site. Dans l'après-midi, le 4^e^ corps entretint un feu d'ar-

tillerie très-vif pour favoriser l'attaque que S. M. fit faire de la redoute, à laquelle appuyait la gauche de l'armée ennemie.

La journée du 6 se passa en reconnaissances et en préparatifs. S. M. mit à ma disposition les divisions Morand et Gérard, et le corps de cavalerie du général Grouchy, auquel je joignis le lendemain la brigade de cavalerie légère du général Guyon. Dans la soirée les troupes furent disposées ainsi qu'il suit :

La division du général Morand à la droite, celle du général Gérard derrière elle, plus à droite et en arrière la cavalerie du général Grouchy, chargée de gagner le terrain propre à son arme, aussitôt que les circonstances le permettraient. Au centre et en échelon de la division Gérard était placée la division Broussier, ayant en réserve derrière elle la garde royale à pied et à cheval. La division Delzons formait l'extrême gauche. Elle était soutenue par la division de cavalerie légère aux ordres du général Ornano. Dans la nuit, le général du génie Poitevin jeta quatre ponts sur la petite rivière de Kologha, dont les bords escarpés et coupés d'un grand nombre de ravins, nous séparaient de l'ennemi.

L'ordre de S. M. était de s'emparer du village de Borodino, aussitôt que j'entendrais la canonnade bien établie à ma droite, et d'avancer à mesure de nos progrès dans cette partie. En conséquence, le lendemain 7, à cinq heures et demie du matin, le général Delzons fit attaquer le village de Borodino par le 106e. Au moment où ce brave régiment formé en colonne pénètre dans le village, le général Plauzonne, qui le guidait, tombe blessé à mort d'un coup de feu. Le 106e, emporté par sa bravoure, passe rapidement les trois ponts que les ennemis avaient établis sur la Kologha derrière le village,

et s'avance vers les lignes ennemies. Les Russes, persuadés que notre intention était de déboucher de ce point pour séparer leur aile de leur centre, fixèrent pendant plusieurs heures toute leur attention de ce côté. L'adjudant-commandant Boisserolles, dont j'ai beaucoup à me louer, avait remplacé le général Plauzonne ; il fit d'excellentes dispositions pour la conservation du village de Borodino, qui, selon les instructions générales de la bataille, ne devait pas être dépassé.

Tandis que ceci se passait à ma gauche, j'avais porté en avant la division du général Morand, chargée d'attaquer la grande redoute qui couvrait le centre de l'armée ennemie ; elle se forma, la première ligne déployée, la seconde par colonnes de bataillon. Malgré 80 pièces d'artillerie et un feu violent de mousqueterie, cette brave division sortit des ravins en bataille et s'avança avec le plus grand calme sur le plateau. Le 30e de ligne croisa la baïonnette et pénétra dans la redoute; mais il ne put s'y maintenir. Le général Bonamy, qui marchait à la tête du régiment, fut blessé et pris dans la redoute. Pour le moment, nos efforts devaient se borner à la conservation du plateau : cinq lignes d'infanterie russe s'avançaient pour le reprendre et abordaient la droite du général Morand. Je fis former aussitôt la division Gérard un peu en avant à droite de la première ; le 7e léger fut placé à la gauche, et je disposai la division du général Broussier pour les soutenir. Le combat s'engagea de nouveau sur toute cette ligne avec une extrême vigueur. L'ennemi fit des efforts renouvelés pour emporter le plateau ; mais ce fut en vain : les troupes de S. M. restèrent inébranlables dans leur position.

Dans l'espoir d'opérer une diversion utile pour dégager son centre, l'ennemi se décida à faire un grand

mouvement de cavalerie par sa droite, en tournant notre gauche. Huit régimens et plusieurs milliers de cosaques débordèrent totalement cette aile, et l'artillerie russe fut doublée pour canonner le village. Le brave colonel d'artillerie Demay fut tué sur le plateau en avant. La division de cavalerie légère du général Ornano, trop faible pour résister à des forces aussi considérables, se retirait en ordre. La 2^e^ ligne du général Delzons, qui avait été constamment au soutien des troupes qui défendaient le village de Borodino, fut rapidement formée en carrés. Cette formation n'était pas encore achevée, lorsque les Croates reçoivent une charge qu'ils repoussent par leur feu. La cavalerie ennemie, renforcée par de nouveaux escadrons, vient charger le 84^e^, qui la reçoit de même. Les forces de cette cavalerie augmentant à chaque moment, elle renouvelle successivement ses charges sur les carrés du 8^e^ léger et des Croates, du 84^e^ et du 92^e^ ; mais partout elle est reçue et renvoyée avec la même vigueur. Les hussards de la garde impériale russe furent particulièrement maltraités ; l'ennemi renonça à l'idée d'enfoncer notre infanterie.

Au centre et à la droite des troupes à mes ordres, le combat avait continué avec la même ardeur. Revenu de la gauche où ma présence avait été nécessaire, je fis de nouvelles dispositions pour l'attaque de la grande redoute. Cinq bataillons de la division Gérard, qui n'avaient pas donné, furent placés à la droite ; la division Broussier en avant et à la gauche. Toute cette infanterie s'enleva au pas de charge et sans tirer ; dans ce moment même les cuirassiers qui étaient à sa droite, fournirent une charge très-brillante, et entrèrent dans la redoute. Les 21^e^, 17^e^, 9^e^ et 35^e^ de ligne attaquèrent la redoute de front et de flanc, et s'en emparèrent ; elle était encore garnie de 21 pièces de canon. L'ennemi formé en arrière

sur plusieurs lignes et couvert par un ravin, je le fis attaquer; mes troupes traversent le ravin, culbutent l'ennemi, et parviennent à s'établir sur le plateau opposé: les Russes se retirent écrasés. Malgré les obstacles du terrain, le général Grouchy exécuta une belle charge, avec la division de cavalerie du général Chastel, qui, dans ce moment, appuyait la gauche de l'infanterie. Le général Grouchy fut blessé légèrement d'un éclat d'obus.

Je devrais citer tous les régimens qui ont combattu; mais les 106e, 9e, 30e et 21e de ligne se sont singulièrement fait remarquer par leur calme et leur intrépidité. Mon état-major s'est particulièrement distingué; il s'est mêlé à plusieurs charges d'infanterie et de cavalerie. Presque tous les officiers qui le composent ont été blessés ou démontés. Je dois surtout faire connaître à V. A. les services essentiels qu'ont rendus, dans cette journée mémorable, les généraux Morand, Guilleminot, Gérard, Almeras et le colonel Bertrand du 106e.

Mon aide-de-camp de Seve et le jeune Fontanes de Saint-Marcellin, méritent d'être cités dans ce rapport.

Rouza, ce 10 septembre 1812.

Signé, EUGÈNE NAPOLÉON.

Rapport du maréchal duc d'Elchingen au major-général.

En avant de Borodino, route de Mojaïsk, le 9 septembre 1812.

Monseigneur,

Conformément aux ordres de V. A. S., les troupes du 3e corps prirent position le 5 en avant de l'abbaye de Kolosky, sur la gauche de la Kologha, et se tin-

rent prêtes à soutenir le 1er corps dont une partie venait d'attaquer et d'emporter la redoute près du village. . . .

Le 6, le 3e corps, ainsi que le 8e, se formèrent sur la hauteur en arrière de cette redoute; la journée se passa en reconnaissances, et l'ennemi conservant sa position en arrière de Borodino, la bataille fut décidée pour le 7.

Les instructions que V. A. m'adressa le 7, au matin, portaient qu'avec le 3e corps et le 8e, que l'Empereur venait de mettre sous mes ordres, je tiendrais le centre de la bataille, appuyant ma droite au 1er corps et ma gauche au 4e. J'avais aussi à ma disposition le 3e corps des réserves de cavalerie.

L'Empereur ordonna que le 1er corps commençât son attaque le long du bois, sous la protection des batteries de 12, qui avaient été construites pendant la nuit; S. M. m'ordonna d'attaquer vers 7 heures du matin. Je réunis aussitôt les généraux pour leur renouveler verbalement les instructions qu'ils avaient déjà reçues par écrit; je fis lire à la tête des troupes la proclamation de S. M.; elle fut accueillie des soldats avec enthousiasme et aux cris de *vive l'Empereur*! Sur-le-champ nous marchâmes à l'ennemi.

Les divisions du 3e corps s'avancèrent dans l'ordre suivant: la 10e, la 25e et la 11e. La première en colonne d'attaque, ayant son dernier régiment en colonne par bataillons déployés à distance de division; prête à former le carré et à servir de réserve. Le 8e corps était déployé sur deux lignes.

La 10e division, après avoir repoussé tous les tirailleurs et avant-postes, aborda la redoute de gauche de l'ennemi avec la plus grande valeur; cette redoute était en même temps attaquée par les

troupes du 1er corps, de sorte que le 24e d'infanterie légère et le 37e de ligne y entrèrent pêle-mêle. L'ennemi, revenu de son premier étonnement, retourna sur ses pas pour reprendre cette redoute; mais la 25e division marcha dans le moment pour soutenir la 10e, et l'ennemi fut repoussé. Une charge que je fis exécuter avec succès à la 14e brigade de cavalerie légère seconda les efforts de cette infanterie.

Tandis que les 10e et 25e divisions étaient ainsi engagées, la 11e marchait sur la redoute du centre qu'elle emporta. Les efforts réitérés de l'ennemi, qui fit successivement plusieurs charges d'infanterie et de cavalerie, furent inutiles, il se retira dans un grand désordre et renonça à reprendre ses positions.

Le 8e corps arrivait alors sur les hauteurs; je le portai à droite pour attaquer, de concert avec les Polonais, la gauche absolue de l'ennemi, ce qu'il exécuta avec beaucoup d'ensemble et de vigueur.

Aussitôt que je m'aperçus que la redoute de droite venait d'être enlevée par les troupes du 1er et du 4e corps, je me portai sur l'ennemi, débordant toujours sa gauche jusqu'au moment où il se mit en pleine retraite.

Je ne saurais faire un trop grand éloge du beau dévouement des troupes sous mes ordres, et il m'est doux de penser que le zèle qui les anime sera apprécié par l'Empereur, puisque S. M. elle-même en a été témoin.

La perte du 3e corps a été de 2500 tués ou blessés. Le champ de bataille atteste les pertes immenses que l'ennemi a faites.

Signé, maréchal duc d'Elchingen.

Rapport du général prince Poniatowski au major-général.

Au champ de bataille, le 7 septembre 1812, à 10 heures du soir.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de rendre compte à V. A. S. de la journée d'aujourd'hui.

A cinq heures du matin, le 5e corps s'est mis en mouvement, en faisant le tour du bois. Nous arrivâmes sur la vieille route de Smolensk à Moscou. Nous poursuivîmes cette route, et au débouché du bois, dans la plaine, nous aperçûmes une forte colonne d'infanterie près le village de Passarewo. Je fis établir une batterie de plusieurs pièces de 6 et de 12, sur un mamelon à gauche de la route; et ayant fait battre pendant quelque temps la colonne, je fis avancer rapidement mon infanterie et enlever de vive force le village de Passarewo, et par une seconde attaque le petit bois qui se trouve en avant du village.

Le pays étant extrêmement fourré, depuis le petit bois jusqu'au haut du mamelon qui domine toute la plaine, et qui était fortement occupé par l'ennemi, je fis jeter 3 bataillons en tirailleurs dans les broussailles, qui étaient remplies d'une grande quantité de chasseurs à pied russes. Une vive fusillade s'engagea de suite, ainsi qu'une canonnade des plus fortes, qui a duré jusqu'à midi. J'ordonnai qu'on prît le mamelon d'assaut. Les premiers bataillons parvinrent, après de grands efforts, à le couronner; mais quoique soutenus par d'autres bataillons, il leur devint impossible de se soutenir contre une force infiniment supérieure. Nous fûmes repoussés du mamelon; mais

nous parvînmes à nous maintenir dans le taillis, selon l'ordre que nous avait donné S. M., et je fis continuer à battre de mes batteries le sommet du mamelon, où l'ennemi avait douze pièces de gros calibre.

Nous restâmes dans cette position jusqu'à deux heures du soir, ou m'étant aperçu qu'on faisait des progrès considérables sur le centre, j'ordonnai une nouvelle attaque sur le mamelon, laquelle fut secondée par la cavalerie qui arriva par le revers du mamelon presqu'au même instant que l'infanterie, et nous parvînmes à nous y établir. L'ennemi fit des efforts pour le reprendre ; non-seulement il fut brusquement repoussé, mais je le poursuivis vigoureusement avec de l'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie à cheval, à plus d'une lieue. La cavalerie fit plusieurs charges sur l'infanterie qui éprouva de grandes pertes. On ne fit que peu de prisonniers, car la cavalerie sabra tout ce qui lui tomba sous la main après qu'elle eut essuyé plusieurs décharges. Nous ne prîmes qu'un caisson chargé de munitions de 12, et un certain nombre d'obus chargés. Les prisonniers qu'on a faits seront envoyés demain matin au quartier-général. En attendant, j'ai l'honneur d'envoyer à V. A. S. un officier qui vient d'abandonner les drapeaux russes, désirant, comme Polonais, servir sa patrie. Il est en état de nous donner de très-bons renseignemens. Il paraît, d'après ce qu'il m'a dit, que le 5e corps a eu aujourd'hui devant lui le corps d'armée de Tutzkoff, composé de la division de grenadiers de Strogonoff, nommée la seconde garde, et de la division de Kanowitchin, plus de deux bataillons de grenadiers de réserve, deux régimens de milice, un régiment d'hulans et un de hussards.

Je ne saurais que m'applaudir de l'heureux résultat que je dois à la bravoure et au zèle des gé-

néraux, des officiers et de la troupe. Avant que je puisse faire connaître à V. A. S. les noms de ceux qui se sont particulièrement distingués, je ne saurais ne point recommander à V. A. S. M. le général Sébastiani, dont les bons conseils m'ont autant aidé dans les dispositions que sa vigoureuse manière d'agir dans l'exécution.

Demain, j'aurai l'honneur de transmettre à V. A S. l'appel avec la perte exacte qu'a essuyée le 5e corps. Celle de l'ennemi a été extrêmement considérable, témoins le champ de bataille et la déclaration de l'officier ci-dessus mentionné.

J'attends les ordres de V. A. S., et j'ai l'honneur d'être, etc.

Le général commandant le 5e corps,

Signé, JOSEPH, prince PONIATOWSKI.

VINGT-CINQUIÈME BULLETIN.

A Noilskoë, le 20 octobre 1812.

Tous les malades qui étaient aux hôpitaux de Moscou ont été évacués dans les journées du 15, du 16, du 17 et du 18, sur Mojaïsk et Smolensk. Les caissons d'artillerie, les munitions prises, et une grande quantité de choses curieuses, et des trophées, ont été emballés et sont partis le 15. L'armée a reçu l'ordre de faire du biscuit pour vingt jours, et de se tenir prête à partir; effectivement, l'Empereur a quitté Moscou le 19. Le quartier-général était le même jour à Desna.

D'un côté, on a armé le Kremlin et on l'a fortifié : dans le même temps on l'a miné pour le faire sauter.

Les uns croient que l'Empereur veut marcher sur Toula et Kalouga, pour passer l'hiver dans ces provinces, en occupant Moscou par une garnison dans le Kremlin.

Les autres croient que l'Empereur fera sauter le Kremlin, et brûler les établissemens publics qui restent, et qu'il se rapprochera de cent lieues de la Pologne pour établir ses quartiers-d'hiver dans un pays ami, et être à portée de recevoir tout ce qui existe dans les magasins de Dantzick, de Kowno, de Wilna et Minsk, pour se rétablir des fatigues de la guerre.

Ceux-ci font l'observation que Moscou est éloigné de Pétersbourg de cent quatre-vingts lieues de mauvaise route, tandis qu'il n'y a de Witepsk à Pétersbourg que cent trente lieues; qu'il y a de Moscou à Kiow deux cent dix-huit lieues, tandis qu'il n'y a de Smolensk à Kiow que cent douze lieues; d'où l'on conclut que Moscou n'est pas une position militaire. Or, Moscou n'a plus d'importance politique, puisque cette ville est brûlée et ruinée pour cent ans.

L'ennemi montre beaucoup de cosaques, qui inquiètent la cavalerie : l'avant-garde de la cavalerie, placée en avant de Vinkovo, a été surprise par une horde de ces cosaques; ils étaient dans le camp avant qu'on pût être à cheval. Ils ont pris un parc du général Sébastiani de cent voitures de bagages, et fait une centaine de prisonniers. Le roi de Naples est monté à cheval avec les cuirassiers et les carabiniers, et apercevant une colonne d'infanterie légère de quatre bataillons, que l'ennemi envoyait pour appuyer les cosaques, il l'a chargée, rompue et taillée en pièces. Le général Dezi, aide-de-camp du roi, officier brave, a été tué dans cette charge, qui honore les carabiniers.

Le vice-roi est arrivé à Fominskoë. Toute l'armée est en marche.

Le maréchal duc de Trévise est resté à Moscou avec une garnison.

Le temps est très-beau, comme en France en octobre, peut-être un peu plus chaud. Mais dans les premiers jours de novembre on aura des froids.

Tout indique qu'il faut songer aux quartiers-d'hiver. Notre cavalerie surtout en a besoin. L'infanterie s'est remise à Moscou, et elle est très-bien portante.

VINGT-SIXIÈME BULLETIN.

Borowsk, le 23 octobre 1812.

Après la bataille de la Moskwa, le général Kutusow prit position à une lieue en avant de Moscou; il avait établi plusieurs redoutes pour défendre la ville; il s'y tint, espérant sans doute en imposer jusqu'au dernier moment. Le 14 septembre, ayant vu l'armée française marcher à lui, il prit son parti et évacua la position en passant par Moscou. Il traversa cette ville avec son quartier-général, à neuf heures du matin. Notre avant-garde la traversa à une heure après-midi.

Le commandant de l'arrière-garde russe fit demander qu'on le laissât défiler dans la ville sans tirer: on y consentit; mais au Kremlin, la canaille armée par le gouverneur fit résistance et fut sur-le-champ dispersée. Dix mille soldats russes furent, le lendemain et les jours suivans, ramassés dans la ville, où ils s'étaient éparpillés par l'appât du pillage; c'étaient d'anciens et bons soldats: ils ont augmenté le nombre des prisonniers.

Les 15, 16 et 17 septembre, le général d'arrière-garde russe dit que l'on ne tirerait plus, et que l'on

ne devait plus se battre, et parla beaucoup de paix. Il se porta sur la route de Kolomna, et notre avant-garde se plaça à cinq lieues de Moscou, au pont de la Moskwa. Pendant ce temps, l'armée russe quitta la route de Kolomna, et prit celle de Kalouga par la traverse. Elle fit ainsi la moitié du tour de la ville, à six lieues de distance. Le vent y portait des tourbillons de flamme et de fumée. Cette marche, au dire des officiers russes, était sombre et religieuse. La consternation était dans les ames : on assure qu'officiers et soldats étaient si pénétrés, que le plus grand silence régnait dans toute l'armée, comme dans la prière.

On s'aperçut bientôt de la marche de l'ennemi.

Le duc d'Istrie se porta à Desna avec un corps d'observation.

Le roi de Naples suivit l'ennemi d'abord sur Podol, et ensuite se porta sur ses derrières, menaçant de lui couper la route de Kalouga. Quoique le roi n'eût avec lui que l'avant-garde, l'ennemi ne se donna que le temps d'évacuer les retranchemens qu'il avait faits, et se porta six lieues en arrière, après un combat glorieux pour l'avant-garde. Le prince Poniatowski prit position derrière la Nara, au confluent de l'Istia.

Le général Lauriston ayant dû aller au quartier-général russe le 5 octobre, les communications se rétablirent entre nos avant-postes et ceux de l'ennemi, qui convinrent entr'eux de ne pas s'attaquer sans se prévenir trois heures d'avance ; mais le 18, à sept heures du matin, 4,000 cosaques sortirent d'un bois situé à demi-portée de canon du général Sébastiani, formant l'extrême gauche de l'avant-garde, qui n'avait été ni occupée ni éclairée ce jour-là. Ils firent un houra sur cette cavalerie légère dans le temps qu'elle était à pied à la distribution de fa-

rine. Cette cavalerie légère ne put se former qu'à un quart de lieue plus loin. Cependant, l'ennemi pénétrant par cette trouée, un parc de douze pièces de canon et de vingt caissons du général Sébastiani, fut pris dans un ravin, avec des voitures de bagages au nombre de 10, en tout 65 voitures, au lieu de 100 que l'on avait porté dans le dernier Bulletin.

Dans le même temps, la cavalerie régulière de l'ennemi et deux colonnes d'infanterie pénétraient dans la trouée. Elles espéraient gagner le bois et le défilé de Voronosvo avant nous; mais le roi de Naples était là; il était à cheval; il marcha et enfonça la cavalerie de ligne russe dans dix ou douze charges différentes. Il aperçut la division de six bataillons ennemis commandés par le lieutenant-général Muller, la chargea et l'enfonça. Cette division a été massacrée. Le lieutenant-général Muller a été tué.

Pendant que ceci se passait, le prince Poniatowski repoussait une division russe avec succès. Le général polonais Fischer a été tué d'un boulet.

L'ennemi a non-seulement éprouvé une perte supérieure à la nôtre, mais il a la honte d'avoir violé une trève d'avant-garde, ce qu'on ne vit presque jamais. Notre perte se monte à 800 hommes tués, blessés ou pris. Celle de l'ennemi est double. Plusieurs officiers russes ont été pris; deux de leurs généraux ont été tués; le roi de Naples, dans cette journée, a montré ce que peuvent la présence d'esprit, la valeur et l'habitude de la guerre. En général, dans toute la campagne, ce prince s'est montré digne du rang suprême où il est.

Cependant l'Empereur voulant obliger l'ennemi à évacuer son camp retranché et le rejeter à plusieurs marches en arrière, pour pouvoir tranquillement se porter sur les pays choisis pour ses quartiers d'hiver, et nécessaires à occuper actuellement

pour l'exécution de ses projets ultérieurs, avait ordonné le 17 par le général Lauriston à son avant-garde, de se placer derrière le défilé de Winkowo, afin que ses mouvemens ne pussent pas être aperçus. Depuis que Moscou avait cessé d'exister, l'Empereur avait projeté ou d'abandonner cet amas de décombres, ou d'occuper seulement le Kremlin avec 3000 hommes; mais le Kremlin, après quinze jours de travaux, ne fut pas jugé assez fort pour être abandonné pendant vingt ou trente jours à ses propres forces. Il aurait affaibli et gêné l'armée dans ses mouvemens, sans donner un grand avantage. Si l'on eût voulu garder Moscou contre les mendians et les pillards, il fallait 20,000 hommes. Moscou est aujourd'hui un vrai cloaque malsain et impur. Une population de 200,000 ames errant dans les bois voisins, mourant de faim, vient sur ces décombres chercher quelques débris et quelques légumes des jardins pour vivre. Il parut inutile de compromettre quoi que ce soit pour un objet qui n'était d'aucune importance militaire, et qui est aujourd'hui devenu sans importance politique.

Tous les magasins qui étaient dans la ville ayant été découverts avec soin, les autres évacués, l'Empereur fit miner le Kremlin. Le duc de Trévise le fit sauter le 23 à deux heures du matin; l'arsenal, les casernes, les magasins, tout a été détruit. Cette ancienne citadelle, qui date de la fondation de la monarchie, ce premier palais des czars, ont été! Le duc de Trévise s'est mis en marche pour Vereja. L'aide-de-camp de l'empereur de Russie Wizingerode ayant voulu percer, le 22, à la tête de 500 cosaques, fut repoussé et fait prisonnier avec un jeune officier russe, nommé Nariskin.

Le quartier-général fut porté le 19 au château de Troitskoe; il y séjourna le 20. Le 21, il était à Igna-

tiew ; le 22 , à Pominskoi ; toute l'armée ayant fait deux marches de flanc ; et le 23 à Borowsk.

L'Empereur compte se mettre en marche le 24 pour gagner la Dwina , et prendre une position qui le rapproche de 80 lieues de Pétersbourg et de Wilna , double avantage , c'est-à-dire , plus près de vingt marches des moyens et du but.

De 4000 maisons de pierre qui existaient à Moscou , il n'en restait plus que 200. On a dit qu'il en restait le quart , parce qu'on y a compris 800 églises ; encore une partie en est endommagée. De 8000 maisons en bois , il en restait à peu près 500. On proposa à l'Empereur de faire brûler le reste de la ville pour servir les Russes comme ils le veulent , et d'étendre cette mesure autour de Moscou. Il y a 2000 villages et autant de maisons de campagne ou de châteaux. On proposa de former quatre colonnes de 2000 hommes chacune , et de les charger d'incendier tout à vingt lieues à la ronde. Cela apprendra aux Russes , disait-on , à faire la guerre en règle et non en Tartares. S'ils brûlent un village , une maison , il faut leur répondre en leur en brûlant 100.

L'Empereur s'est refusé à ces mesures qui auraient tant agravé les malheurs de cette population. Sur 9000 propriétaires dont on aurait brûlé les châteaux , 100 peut-être sont des sectateurs du Marat de la Russie ; mais 8900 sont de braves gens déjà trop victimes de l'intrigue de quelques misérables. Pour punir 100 coupables , on en aurait ruiné 8900. Il faut ajouter , que l'on aurait mis absolument sans ressources 200,000 pauvres serfs innocens de tout cela. L'Empereur s'est donc contenté d'ordonner la destruction des citadelles et établissemens militaires , selon les usages de la guerre , sans rien faire perdre aux particuliers déjà trop malheureux par les suites de cette guerre.

Les habitans de la Russie ne reviennent pas du temps qu'il fait depuis vingt jours. C'est le soleil et les belles journées du voyage de Fontainebleau. L'armée est dans un pays extrêmement riche, et qui peut se comparer aux meilleurs de la France et de l'Allemagne.

VINGT-SEPTIÈME BULLETIN.

Vereia, le 27 octobre 1812.

Le 22 octobre, le prince Poniatowski se porta sur Vereia. Le 23, l'armée allait suivre ce mouvement, lorsque, dans l'après-midi, on apprit que l'ennemi avait quitté son camp retranché, et se portait sur la petite ville de Malojaroslavetz. On jugea nécessaire de marcher à lui pour l'en chasser.

Le vice-roi reçut l'ordre de s'y porter. La division Delzons arriva le 23, à six heures du soir, sur la rive gauche, s'empara du pont et le fit rétablir.

Dans la nuit du 23 au 24, deux divisions russes arrivèrent dans la ville, et s'emparèrent des hauteurs sur la rive droite, qui sont extrêmement favorables.

Le 24, à la pointe du jour, le combat s'engagea. Pendant ce temps, l'armée ennemie parut tout entière, et vint prendre position derrière la ville : les divisions Delzons, Broussier et Pino, et la garde italienne furent successivement engagées. Ce combat fait le plus grand honneur au vice-roi et au 4^{e} corps d'armée. L'ennemi engagea les deux tiers de son armée pour soutenir la position ; ce fut en vain. La ville fut enlevée, ainsi que les hauteurs. La retraite de l'ennemi fut si précipitée, qu'il fut obligé de jeter vingt pièces de canon dans la rivière.

Vers le soir, le maréchal prince d'Eckmülh dé-

boucha avec son corps, et toute l'armée se trouva en bataille avec son artillerie le 25, sur la position que l'ennemi occupait la veille.

L'Empereur porta son quartier-général le 24 au village de Ghorodnia. A sept heures du matin, 6000 cosaques qui s'étaient glissés dans les bois, firent un *houra* général sur les derrières de la position, et enlevèrent six pièces de canon qui étaient parquées. Le duc d'Istrie se porta au galop avec toute la garde à cheval : cette horde fut sabrée, ramenée et jetée dans la rivière ; on lui reprit l'artillerie qu'elle avait prise et plusieurs voitures qui lui appartenaient ; 600 de ces cosaques ont été tués, blessés ou pris ; 30 hommes de la garde ont été blessés, et 3 tués. Le général de division comte Rapp a eu un cheval tué sous lui. L'intrépidité dont ce général a donné tant de preuves, se montre dans toutes les occasions. Au commencement de la charge, les officiers de cosaques appelaient la garde, qu'ils reconnaissaient, *muscadins de Paris*. Le major des dragons Letort s'est fait remarquer. A huit heures l'ordre était rétabli.

L'Empereur se porta à Malojaroslavetz, reconnut la position de l'ennemi, et ordonna l'attaque pour le lendemain ; mais la nuit l'ennemi a battu en retraite. Le prince d'Eckmülh l'a poursuivi pendant six lieues ; l'Empereur alors l'a laissé aller, et a ordonné le mouvement sur Vereia.

Le 26, le quartier-général était à Borowsk, et le 27, à Vereia. Le prince d'Eckmülh est ce soir à Borowsk ; le maréchal duc d'Elchingen, à Mojaïsk.

Le temps est superbe, les chemins sont beaux; c'est le reste de l'automne : ce temps durera encore huit jours, et à cette époque nous serons rendus dans nos nouvelles positions.

Dans le combat de Malojaroslavetz, la garde italienne s'est distinguée. Elle a pris la position, et s'y

est maintenue. Le général baron Delzons, officier distingué, a été tué de trois balles. Notre perte est de 1500 hommes tués ou blessés. Celle des ennemis est de 6 à 7 mille. On a trouvé sur le champ de bataille 1700 Russes, parmi lesquels 1100 recrues habillées de vestes grises, ayant à peine deux mois de service.

L'ancienne infanterie russe est détruite; l'armée russe n'a quelque consistance que par les nombreux renforts de cosaques récemment arrivés du Don. Des gens instruits assurent qu'il n'y a dans l'infanterie russe que le premier rang composé de soldats, et que les deuxième et troisième rangs sont remplis par des recrues et des milices, que, malgré la parole qu'on leur avait donnée, on y a incorporées. Les Russes ont eu trois généraux tués. Le général comte Pino a été légèrement blessé.

VINGT-HUITIÈME BULLETIN.

Smolensk, le 11 novembre 1812.

Le quartier-général impérial était le 1er novembre à Viasma, et le 9 à Smolensk. Le temps a été très-beau jusqu'au 6; mais le 7, l'hiver a commencé, la terre s'est couverte de neige : les chemins sont devenus très-glissans et très-difficiles pour les chevaux de trait. Nous en avons beaucoup perdu par le froid et les fatigues; les bivouacs de la nuit leur nuisent beaucoup.

Depuis le combat de Malojaroslavetz, l'avant-garde n'avait pas vu l'ennemi, si ce n'est les cosaques, qui, comme les Arabes, rôdent sur les flancs et voltigent pour inquiéter.

Le 2, à deux heures après midi, 12,000 hommes

d'infanterie russe, couverts par une nuée de cosaques, coupèrent la route à une lieue de Viasma, entre le prince d'Eckmülh et le vice-roi. Le prince d'Eckmülh et le vice-roi firent marcher sur cette colonne, la chassèrent du chemin, la culbutèrent dans les bois, lui prirent un général-major avec un bon nombre de prisonniers, et lui enlevèrent six pièces de canon; depuis on n'a plus vu l'infanterie russe, mais seulement des cosaques.

Depuis le mauvais temps du 6, nous avons perdu plus de 3,000 chevaux de trait, et près de 100 de nos caissons ont été détruits.

Le général Wittgenstein ayant été renforcé par les divisions russes de Finlande, et par un grand nombre de troupes de milice, a attaqué, le 18 octobre, le maréchal Gouvion-Saint-Cyr; il a été repoussé par ce maréchal, et par le général de Wrede, qui lui ont fait trois mille prisonniers, et ont couvert le champ de bataille de ses morts.

Le 20, le maréchal Gouvion-Saint-Cyr ayant appris que le maréchal duc de Bellune, avec le 9^{e} corps, marchait pour le renforcer, repassa la Dwina, et se porta à sa rencontre, pour, sa jonction opérée avec lui, battre Wittgenstein, et lui faire repasser la Dwina.

Le maréchal Gouvion-Saint-Cyr fait le plus grand éloge de ses troupes. La division suisse s'est fait remarquer par son sang-froid et sa bravoure. Le colonel Guéhéneuc, du 26^{e} régiment d'infanterie légère, a été blessé. Le maréchal Gouvion-Saint-Cyr a eu une balle au pied. Le maréchal duc de Reggio est venu le remplacer, et a repris le commandement du 2^{e} corps.

La santé de l'Empereur n'a jamais été meilleure.

Rapport de M. le maréchal Gouvion-Saint-Cyr, à S. A. le prince major-général.

Ce 20 octobre 1812.

Par ma dernière, du 17 du courant, j'instruisais V. A. que j'aurais probablement le lendemain toutes les forces réunies sous les ordres du comte de Wittgenstein sur le 2e corps. Je vous ai parlé des renforts qu'il avait reçus de Pétersbourg, et qui se montent à 17,000 hommes, y compris 6 à 8000 hommes de milice, ramassés dans Pétersbourg ou aux environs. Il a reçu, en outre, la 21e division, arrivant tout fraîchement de la Finlande : une partie de cette division a seulement donné, en passant près de Riga, dans une affaire contre les Prussiens. Elle a fait sa jonction avec les troupes de Wittgenstein à Disna, le 16, au moment où il a débusqué le poste que j'y avais placé.

Le 18, à six heures du matin, M. de Wittgenstein a débouché devant Polosk sur quatre colonnes, déployant ses troupes autour de ma position, et profitant de l'énorme supériorité qu'il avait pour prendre de revers et sans aucun danger la position que j'occupais sur la rive gauche de la Polota, en face de celle qu'il occupait précédemment sur la Drissa.

Sa première attaque sérieuse se porta contre une batterie à barbette que j'avais fait établir dans une position avantageuse, et qu'il fallait à tout prix occuper pour ne pas livrer à l'ennemi la partie la plus faible de ma position, c'est-à-dire, le front de la ville, qui n'offrait aucune difficulté qu'une palanque, dont j'avais couvert le front, mais qui, n'étant point encore terminée, était ouverte partout, notamment aux deux petits bastions qui devaient l'ap-

puyer, mais qui étaient à peine tracés. Cependant j'y mis quelques pièces qui nous ont servi.

La batterie de la Tuilerie a été prise et reprise trois ou quatre fois : elle était défendue par les troupes de la 8e division, commandées par M. le général de division Maison. La défense de ce front d'attaque lui fait infiniment d'honneur, ainsi qu'au corps chargé de sa défense, c'est-à-dire, les 2e, 37e régimens d'infanterie de ligne, et le 11e d'infanterie légère, ainsi qu'à deux escadrons du 14e régiment de cuirassiers, commandés par M. Remberg ; deux escadrons de troupes légères du 8e lanciers et 20e chasseurs, commandés par le chef d'escadron Curel, qui appuyaient la droite de la 8e division, et dont la conduite mérite les plus grands éloges dans toutes les charges qu'ils ont reçues ou faites contre des forces si disproportionnées aux leurs.

L'ennemi déploya une autre de ses colonnes devant le front de la 6e division, commandée par M. le général Legrand. Il a dirigé principalement son attaque sur une batterie qui n'était point terminée, sur la rive gauche de la Polota, et qui devenait alors le centre de la division Legrand. Trois ou quatre fois il a essayé de s'en emparer, et en a toujours été repoussé avec la perte que l'on fait toujours quand de semblables entreprises ne réussissent pas. Jusque dans l'après-midi, l'ennemi n'avait pas osé attaquer le front de la rive droite de la Polota, dont quelques points étaient assez bien retranchés et terminés ; mais sur les quatre heures, ils ont débouché de la route de Seibet et de Riga, et se sont portés en foule et en furie sur le flanc gauche de la ville, soutenus et échelonnés par la colonne qui débouchait de la route de Nevel. Je voulais laisser user toute cette belle ardeur sur deux redoutes construites et occupées par l'artillerie bavaroise et les soldats nécessaires à sa

défense, et commandés par M. le général Vicenti ; mais les Suisses de la 2e division, commandés par M. le général Merle, ainsi que le 3e régiment de croates, contre les dispositions convenues, se sont précipités au-devant des Russes, et ont combattu cette furie avec une bravoure, un ordre et un sang-froid qui a été remarqué. On a enfin amené les Russes qui faisaient cette attaque, sous les murs de la ville, où le carnage que l'on faisait depuis le matin sur tous les points de toute l'armée, s'est terminé avec la nuit. Les Russes, malgré leur supériorité, ont laissé la terre couverte de leurs cadavres, et n'ont réussi dans aucune de leurs attaques.

Malgré les succès obtenus dans cette journée, j'étais inquiet dans la soirée de ce que ma cavalerie aurait pu rencontrer sur la rive gauche de la Dwina. Je m'étais privé de la plus grande partie de ma cavalerie dans cette journée, pour être tranquille sur mes derrières. Dans la soirée, le général Corbineau, dont la brigade a des chevaux extrêmement fatigués, n'avait pas pénétré au-delà de l'Ouschatz et n'avait rencontré, suivant son rapport, que de la cavalerie et un peu d'infanterie. Comme il était parfaitement en mesure sur ce point, ayant à sa disposition trois petits bataillons d'infanterie bavaroise, j'attendais la journée du lendemain avec beaucoup de tranquillité.

Le 19, à la pointe du jour, nous vîmes les ennemis en mouvement sur la ligne, occupés à rectifier leur position et formant un demi-cercle autour de la nôtre. Vers les dix heures du matin, il m'arrive l'aide-de-camp du général Corbineau, qui m'annonce qu'il avait devant sa brigade 5000 hommes et douze escadrons de cavalerie. Je ne perdis pas un moment pour prendre un régiment dans chacune des trois divisions du second corps, en prenant de pré-

férence ce que l'on pourrait retirer le plus facilement de devant l'ennemi, qui n'aurait pas manqué alors de renouveler ses attaques, et n'attendait pour le faire que l'apparition de ce corps dont il attendait l'arrivée avec impatience.

Vers midi, ces troupes défilant sur la hauteur, derrière Polotsk, l'ennemi vit bien ce qui décidait ce mouvement, mais crut que c'était une espèce de réserve derrière Polotsk. Je réunis ces troupes sous le commandement du général Amey, j'y joignis le 7e régiment de cuirassiers de la division Doumer, qui n'avait pas encore rencontré l'ennemi en remontant la Dwina. En même temps j'ordonnai qu'aussitôt que la brune commencerait à paraître, l'armée repassât en entier sur la rive gauche de la Dwina.

Vers la chute du jour, au moment où l'on commença à retirer l'artillerie des ouvrages avancés, quelques imprudens mirent le feu aux baraques du général Legrand, qui se communiqua dans un moment sur toute la ligne, et donna à l'ennemi la certitude que l'on se retirait. Alors, il fit feu de toutes les batteries, et lança sur la ville une quantité d'obus et autres projectiles incendiaires pour mettre le feu, à quoi il réussit en partie, espérant par-là empêcher nos mouvemens d'artillerie et faire sauter nos caissons.

Cette canonnade et ce bombardement furent soutenus d'une attaque générale. On se voyait comme en plein jour, au moyen de l'incendie de la ville, et cette attaque n'a cessé qu'au moment où le dernier homme a été repassé sur la rive gauche de la Dwina; mais au milieu de toutes ces attaques et le tumulte qu'occasionne un incendie, les troupes se sont conduites avec une bravoure extraordinaire, et la retraite s'est faite dans le meilleur ordre. A minuit, toute l'artillerie était retirée, et toute la troupe en

entier était repassée à deux heures et demie du matin. Je renforçai de suite, des deux régimens qui avaient passé les premiers, les troupes que j'avais mises dans la journée sous le commandement du général Amey, et qui étaient parvenues le soir à contenir l'ennemi dans les défilés près de Solœuk, mais point encore en vue de l'armée de M. de Vittgenstein. Il avait avec ses troupes une colonne bavaroise forte de 6 à 700 hommes. Je réunis le tout sous le commandement de M. Merle, à qui j'ordonnai de marcher sur-le-champ au-devant du corps de M. le général Steingel, de le repousser avec vigueur, pour le rejeter au-delà de l'Ouschatz, pouvant alors soutenir cette attaque par une autre partie de l'armée, si cela devenait nécessaire. Au moment où ces troupes se sont mises en mouvement, on a rencontré celles de l'ennemi.

Le corps de M. de Steingel a été culbuté, et, après une grande perte en tués, rejeté de l'autre côté de Bolonia, et laissant entre nos mains 12 à 1500 prisonniers, parmi lesquels 18 officiers de différens grades, entre autres un capitaine de vaisseau anglais, employé à l'état-major de Steingel, et se disant au service de Russie depuis trois semaines. Cette affaire fait beaucoup d'honneur à M. le comte de Wrede qui l'a dirigée, et au général Amey qui l'a bien secondé.

Je dois le plus grand éloge à la bonne conduite des troupes, au zèle et à l'intelligence des officiers de tout grade et de toute arme, qui m'ont bien secondé, et parmi lesquels je citerai MM. les généraux Legrand, Merle, le baron Laurencez, mon chef d'état-major; Aubry, commandant l'artillerie du 2e corps; Dode, commandant du génie, et M. l'adjudant-commandant Dalbignac, qui ont acquis dans cette journée de nouveaux droits à la

bienveillance de S. M. J'aurai l'honneur d'adresser à V. A., d'ici à quelques jours, un état des officiers qui par leur bonne conduite ont mérité de l'avancement.

Notre perte n'est pas très-considérable, en raison de celle de l'ennemi qui est énorme. M. le général Legrand a eu un cheval tué sous lui et deux contusions; M. le colonel Guéhéneuc, aide-de-camp de S. M., est au nombre des blessés. J'ai l'honneur de prévenir V. A. qu'une balle que j'ai reçue dans le pied gauche et qui m'empêche de marcher et de monter à cheval, va me forcer pendant dix à douze jours à quitter le commandement actif du corps d'armée. Je viens de le remettre à M. le comte Legrand. Je compte me tenir seulement à une marche du corps d'armée, pour être à même de reprendre mes fonctions, espérant être encore utile par mes conseils au corps d'armée, si le général Legrand les approuve. Mais j'attends sous peu jours de jours le maréchal duc de Reggio, et le 9^{e} corps sous les ordres du duc de Bellune, est en marche. Notre jonction faite, nous pousserons vivement l'armée russe.

Signé, le maréchal Gouvion-Saint-Cyr.

Rapport de M. le lieutenant-général comte de Wrede.

Cynovoska, près Babinetscky,
le 23 octobre 1812.

Ignorant si M. le maréchal comte Gouvion-Saint-Cyr a pu donner, depuis deux jours, des nouvelles à V. Exc., de la position que j'occupe avec le 6^{e} corps bavarois, la 1re brigade de cavalerie légère française, et la brigade de cuirassiers du général Lhéritier, je

me fais un devoir de donner connaissance à V. Exc. des mouvemens que j'ai faits depuis avant-hier.

Peut-être aurez-vous appris, M. le duc, que le 19, l'ennemi, qui, le 18, avait été si bravement et si complètement battu en avant de Polotsk, a gagné par ses forces supérieures beaucoup de terrain sur le général Corbineau, qui était chargé d'empêcher le passage de l'Ouschatz par l'ennemi, et d'arriver par les derrières sur Polotsk.

L'ennemi ayant été au moment de déboucher de la ville de Polotsk, M. le maréchal comte Gouvion-Saint-Cyr me fit appeler, pour m'engager à prendre le commandement des troupes qu'il avait réunies sur la rive gauche, pour empêcher l'ennemi de débou-cher. J'ai pris le commandement lorsque ses tirailleurs allaient sortir du bois. C'est à un bataillon du brave 19e régiment d'infanterie de ligne français, que je trouvai le plus à portée, et auquel j'ordonnai de croiser la bayonnette et de charger, que je dois d'avoir rejeté l'ennemi à une demi-lieue dans le défilé, avant la nuit tombante.

Cette expédition faite, M. le maréchal comte Gouvion-Saint-Cyr a mis sous mes ordres les 19e, 37e et 124e régimens d'infanterie; le 2e régiment suisse, le 7e de cuirassiers, et la brigade du général Corbineau, pour tâcher, prenant avec moi une brigade bavaroise, peu forte en nombre, de repousser, le 22 au matin, l'ennemi de l'autre côté de l'Ouschatz.

J'ai divisé ce corps en trois colonnes, conduisant moi-même celle du centre; celle de gauche, commandée par le général baron Amey, et celle de droite, par le général bavarois baron de Strath; à quatre heures et demie du matin, l'ennemi m'attaqua dans le défilé, au moment où je préparais moi-même mon attaque. Comme j'avais donné l'ordre de ne pas tirer et de ne payer l'insolence de l'ennemi qu'avec la

baïonnette, dans une heure et demie de temps, il fut chassé du défilé, qui a trois lieues de longueur. Les braves 19^e^ et 37^e^ de ligne, commandés par leur digne général de brigade Grundler, se sont couverts de gloire. Deux colonels, un major, un grand nombre d'officiers, et 1800 hommes furent faits prisonniers. Après avoir débouché du bois, j'ai attaqué le corps principal du général Steingel, placé sur la rive gauche de l'Ouschatz, avec une nombreuse cavalerie et de l'artillerie. Après une demi-heure de temps, l'artillerie bavaroise, que j'avais avec moi, fit taire celle de l'ennemi, et je passai l'Ouschatz au gué. Si, à cette époque, le général baron Amey, auquel j'avais ordonné de descendre de Rudonia sur la gauche de l'Ouschatz, pour prendre l'ennemi par le flanc droit, était arrivé, il est à croire que tout le corps ennemi aurait été anéanti. J'ai poursuivi l'ennemi sur la route de Disna, lorsque j'ai reçu l'ordre de M. le maréchal comte Gouvion-Saint-Cyr, de revenir sur Polotsk, S. Exc. s'étant résolue à attendre l'arrivée du 9^e^ corps, que commande le maréchal duc de Bellune.

Signé, DE WREDE.

VINGT-NEUVIÈME BULLETIN.

Molodetschno, le 3 décembre 1812.

Jusqu'au 6 novembre, le temps a été parfait, et le mouvement de l'armée s'est exécuté avec le plus grand succès. Le froid a commencé le 7; dès ce moment, chaque nuit nous avons perdu plusieurs centaines de chevaux, qui mouraient au bivouac. Arrivés à Smolensk, nous avions perdu bien des chevaux de cavalerie et d'artillerie.

L'armée russe de Volhynie était opposée à notre

droite. Notre droite quitta la ligne d'opération de Minsk, et prit pour pivot de ses opérations la ligne de Varsovie. L'Empereur apprit à Smolensk, le 9, ce changement de ligne d'opérations, et présuma ce que ferait l'ennemi. Quelque dur qu'il lui parût de se mettre en mouvement dans une si cruelle saison, le nouvel état des choses le nécessitait. Il espérait arriver à Minsk, ou du moins sur la Beresina, avant l'ennemi; il partit le 13 de Smolensk; le 16, il coucha à Krasnoi. Le froid qui avait commencé le 7, s'accrut subitement, et du 14 au 15 et au 16, le thermomètre marqua 16 et 18 degrés au-dessous de glace. Les chemins furent couverts de verglas; les chevaux de cavalerie, d'artillerie, de train périssaient toutes les nuits, non par centaines mais par milliers, surtout les chevaux de France et d'Allemagne. Plus de trente mille chevaux périrent en peu de jours; notre cavalerie se trouva toute à pied; notre artillerie et nos transports se trouvaient sans attelage. Il fallut abandonner et détruire une bonne partie de nos pièces et de nos munitions de guerre et de bouche.

Cette armée, si belle le 6, était bien différente dès le 14, presque sans cavalerie, sans artillerie, sans transports. Sans cavalerie, nous ne pouvions pas nous éclairer à un quart de lieue; cependant sans artillerie, nous ne pouvions pas risquer une bataille et attendre de pied ferme; il fallait marcher pour ne pas être contraints à une bataille, que le défaut de munitions nous empêchait de désirer; il fallait occuper un certain espace, pour ne pas être tournés, et cela sans cavalerie qui éclairât et liât les colonnes. Cette difficulté jointe à un froid excessif subitement venu, rendit notre situation fâcheuse. Des hommes que la nature n'a pas trempés assez fortement pour être au-dessus de toutes les chances du sort et de la fortune, perdirent leur gaieté, leur bonne humeur,

et ne rêvèrent que malheurs et catastrophes ; ceux qu'elle a créés supérieurs à tout, conservèrent leur gaieté et leurs manières ordinaires, et virent une nouvelle gloire dans des difficultés différentes à surmonter.

L'ennemi, qui voyait sur les chemins les traces de cette affreuse calamité qui frappait l'armée française, chercha à en profiter. Il enveloppait toutes les colonnes par ses cosaques, qui enlevaient, comme les Arabes dans les déserts, les trains et les voitures qui s'écartaient. Cette méprisable cavalerie, qui ne fait que du bruit et n'est pas capable d'enfoncer une compagnie de voltigeurs, se rendit redoutable à la faveur des circonstances. Cependant l'ennemi eut à se repentir de toutes les tentatives sérieuses qu'il voulut entreprendre ; il fut culbuté par le vice-roi au-devant duquel il s'était placé, et il y perdit beaucoup de monde.

Le duc d'Elchingen qui, avec 3,000 hommes, faisait l'arrière-garde, avait fait sauter les remparts de Smolensk. Il fut cerné et se trouva dans une position critique ; il s'en tira avec cette intrépidité qui le distingue. Après avoir tenu l'ennemi éloigné de lui pendant toute la journée du 18, et l'avoir constamment repoussé, à la nuit il fit un mouvement par le flanc droit, passa le Borysthène et déjoua tous les calculs de l'ennemi. Le 19, l'armée passa le Borysthène à Orza, et l'armée russe fatiguée, ayant perdu beaucoup de monde, cessa là ses tentatives.

L'armée de Volhynie s'était portée dès le 16 sur Minsk et marchait sur Borisow. Le général Dombrowski défendit la tête de pont de Borisow avec 3,000 hommes. Le 23, il fut forcé et obligé d'évacuer cette position. L'ennemi passa alors la Beresina, marchant sur Bobr, la division Lambert faisant l'avant-garde.

Le 2e corps, commandé par le duc de Reggio, qui était à Tscherein, avait reçu l'ordre de se porter sur Borisow pour assurer à l'armée le passage de la Beresina. Le 24, le duc de Reggio rencontra la division Lambert à 4 lieues de Borisow, l'attaqua, la battit, lui fit 2,000 prisonniers, lui prit 6 pièces de canon, 500 voitures de bagages de l'armée de Volhynie, et rejeta l'ennemi sur la rive droite de la Beresina. Le général Berkeim, avec le 4e de cuirassiers, se distingua par une belle charge. L'ennemi ne trouva son salut qu'en brûlant le pont qui a plus de 300 toises.

Cependant l'ennemi occupait tous les passages de la Beresina : cette rivière est large de 40 toises ; elle charriait assez de glaces, mais ses bords sont couverts de marais de 500 toises de long, ce qui la rend un obstacle difficile à franchir.

Le général ennemi avait placé ses quatre divisions dans différens débouchés où il présumait que l'armée française voudrait passer.

Le 26, à la pointe du jour, l'Empereur, après avoir trompé l'ennemi par divers mouvemens faits dans la journée du 25, se porta sur le village de Studzianca, et fit aussitôt, malgré une division ennemie et en sa présence, jeter deux ponts sur la rivière. Le duc de Reggio passa, attaqua l'ennemi et le mena battant deux heures ; l'ennemi se retira sur la tête de pont de Borisow. Le général Legrand, officier du premier mérite, a été blessé grièvement, mais non dangereusement. Toute la journée du 26 et du 27, l'armée passa.

Le duc de Bellune, commandant le 9e corps, avait reçu ordre de suivre le mouvement du duc de Reggio, de faire l'arrière-garde et de contenir l'armée russe de la Dwina qui le suivait. La division Partouneaux faisait l'arrière-garde de ce corps. Le 27, à midi,

le duc de Bellune arriva avec deux divisions au pont de Studzianca.

La division Partouneaux partit à la nuit de Borisow. Une brigade de cette division, qui formait l'arrière-garde, et qui était chargée de brûler les ponts, partit à sept heures du soir; elle arriva entre dix et onze heures; elle chercha sa première brigade et son général de division, qui étaient partis deux heures avant, et qu'elle n'avait pas rencontrés en route. Ses recherches furent vaines : on conçut alors des inquiétudes. Tout ce qu'on a pu connaître depuis, c'est que cette première brigade, partie à cinq heures, s'est égarée à six, a pris à droite au lieu de prendre à gauche, et a fait deux ou trois lieues dans cette direction, que dans la nuit et transie de froid, elle s'est ralliée aux feux de l'ennemi, qu'elle a pris pour ceux de l'armée française; entourée ainsi, elle aura été enlevée. Cette cruelle méprise doit nous avoir fait perdre 2000 hommes d'infanterie, 300 chevaux et 3 pièces d'artillerie. Des bruits couraient que le général de division n'était pas avec sa colonne et avait marché isolément.

Toute l'armée ayant passé le 28 au matin, le duc de Bellune gardait la tête de pont sur la rive gauche; le duc de Reggio, et derrière lui toute l'armée, était sur la rive droite.

Borisow ayant été évacué, les armées de la Dwina et de Volhynie communiquèrent; elles concertèrent une attaque. Le 28, à la pointe du jour, le duc de Reggio fit prévenir l'Empereur qu'il était attaqué; une demi-heure après, le duc de Bellune le fut sur la rive gauche : l'armée prit les armes. Le duc d'Elchingen se porta à la suite du duc de Reggio, et le duc de Trévise derrière le duc d'Elchingen. Le combat devint vif : l'ennemi voulut déborder notre droite. Le général Doumerc, commandant la 5e divi-

sion de cuirassiers, et qui faisait partie du 2e corps resté sur la Dwina, ordonna une charge de cavalerie aux 4e et 5e régimens de cuirassiers, au moment où la légion de la Vistule s'engageait dans des bois pour percer le centre de l'ennemi, qui fut culbuté et mis en déroute. Ces braves cuirassiers enfoncèrent successivement six carrés d'infanterie, et mirent en déroute la cavalerie ennemie qui venait au secours de son infanterie : 6000 prisonniers, 2 drapeaux et 6 pièces de canon tombèrent en notre pouvoir.

De son côté, le duc de Bellune fit charger vigoureusement l'ennemi, le battit, lui fit 5 à 600 prisonniers, et le tint hors la portée du canon du pont. Le général Fournier fit une belle charge de cavalerie.

Dans le combat de la Beresina, l'armée de Volhynie a beaucoup souffert. Le duc de Reggio a été blessé; sa blessure n'est pas dangereuse : c'est une balle qu'il a reçue dans le côté.

Le lendemain 29, nous restâmes sur le champ de bataille. Nous avions à choisir entre deux routes : celle de Minsk et celle de Wilna. La route de Minsk passe au milieu d'une forêt et de marais incultes, et il eût été impossible à l'armée de s'y nourrir. La route de Wilna, au contraire, passe dans de très-bons pays. L'armée, sans cavalerie, faible en munitions, horriblement fatiguée de cinquante jours de marche, traînant à sa suite ses malades et les blessés de tant de combats, avait besoin d'arriver à ses magasins. Le 30, le quartier-général fut à Plechnitsi; le 1er décembre, à Slaiki; et le 3, à Molodetschno, où l'armée a reçu ses premiers convois de Wilna.

Tous les officiers et soldats blessés, et tout ce qui est embarras, bagages, etc., ont été dirigés sur Wilna.

Dire que l'armée a besoin de rétablir sa discipline,

de se refaire, de remonter sa cavalerie, son artillerie et son matériel ; c'est le résultat de l'exposé qui vient d'être fait. Le repos est son premier besoin. Le matériel et les chevaux arrivent. Le général Bourcier a déjà plus de 20,000 chevaux de remonte dans différens dépôts. L'artillerie a déjà réparé ses pertes. Les généraux, les officiers et les soldats ont beaucoup souffert de la fatigue et de la disette. Beaucoup ont perdu leurs bagages par suite de la perte de leurs chevaux ; quelques-uns par le fait des embuscades des cosaques. Les cosaques ont pris nombre d'hommes isolés, d'ingénieurs-géographes qui levaient les positions, et d'officiers blessés qui marchaient sans précaution, préférant courir des risques plutôt que de marcher posément et dans des convois.

Les rapports des officiers-généraux commandant les corps, feront connaître les officiers et soldats qui se sont le plus distingués, et les détails de tous ces mémorables événemens.

Dans tous ces mouvemens, l'Empereur a toujours marché au milieu de sa garde, la cavalerie, commandée par le maréchal duc d'Istrie, et l'infanterie, commandée par le duc de Dantzick. Sa Majesté a été satisfaite du bon esprit que sa garde a montré : elle a toujours été prête à se porter partout où les circonstances l'auraient exigé ; mais les circonstances ont toujours été telles, que sa simple présence a suffi, et qu'elle n'a pas été dans le cas de donner.

Le prince de Neufchâtel, le grand-maréchal, le grand-écuyer, et tous les aides-de-camp et les officiers militaires de la maison de l'Empereur, ont toujours accompagné Sa Majesté.

Notre cavalerie était tellement démontée, que l'on a dû réunir les officiers auxquels il restait un cheval pour en former 4 compagnies de 150 hommes chacune. Les généraux y faisaient les fonctions de capi-

taines, et les colonels celles de sous-officiers. Cet escadron sacré, commandé par le général Grouchy, et sous les ordres du roi de Naples, ne perdait pas de vue l'Empereur dans tous les mouvemens.

La santé de Sa Majesté n'a jamais été meilleure.

Paris, le 18 décembre.

Le 5 décembre, l'Empereur réunit au quartier-général de Smorgony, le roi de Naples, le vice-roi, le prince de Neufchâtel, et les maréchaux ducs d'Elchingen, de Dantzick, de Trévise, le prince d'Eckmülh, le duc d'Istrie, et leur fit connaître qu'il avait nommé le roi de Naples son lieutenant-général pour commander l'armée pendant la rigoureuse saison.

S. M. passant à Wilna accorda un travail de plusieurs heures à M. le duc de Bassano.

S. M. voyagea *incognito* dans un seul traîneau, avec et sous le nom du *duc de Vicence*. Elle visita les fortifications de Praga, parcourut Varsovie, et y passa plusieurs heures inconnue. Deux heures avant son départ, elle fit chercher le comte Potocki et le ministre des finances du grand-duché, qu'elle entretint long-temps.

S. M. arriva le 14, à une heure après minuit, à Dresde, et descendit chez le comte Serra, son ministre. Elle s'entretint long-temps avec le roi de Saxe, et repartit immédiatement, prenant la route de Leipsick et de Mayence.

CAMPAGNE DE SAXE.

(*Extrait du Moniteur, du 4 avril* 1813.) *

SITUATION DES ARMÉES FRANÇAISES DANS LE NORD, AU 30 MARS.

La garnison de Dantzick avait délogé l'ennemi de toutes les hauteurs d'Oliva, dans les premiers jours de mars.

Les garnisons de Thorn et de Modlin étaient dans le meilleur état. Le corps qui bloquait Zamosc s'en était éloigné.

Sur l'Oder, les places de Stettin, Custrin et Glogau n'étaient pas assiégées. L'ennemi se tenait hors de la portée du canon de ces forteresses. La garnison de Stettin avait brûlé tous les faubourgs et préparé tout le terrain autour de la place.

La garnison de Spandau avait également brûlé tout ce qui pouvait gêner la défense de la place.

Sur l'Elbe, le 17, on avait fait sauter une arche du pont de Dresde, et le général Durutte avait pris position sur la rive gauche. Les Saxons s'étaient portés autour de Torgau.

Le vice-roi était parti de Leipsick, et avait porté, le 21, son quartier-général à Magdebourg.

---

* Dans cette campagne et dans la suivante, les bulletins cessent d'être numérotés. Les nouvelles de l'armée étaient adressées à l'Impératrice.

Le général Lapoype commandait à Vittenberg le pont et la place, qui étaient armés et approvisionnés pour plusieurs mois. On l'avait remise en bon état.

Arrivé à Magdebourg, le vice-roi avait envoyé le 22 le général Lauriston sur la rive droite de l'Elbe. Le général Maison s'était porté à Mockern et avait poussé des postes sur Burg et sur Ziczar; il n'a trouvé que quelques pulks de troupes légères, qu'il a culbutés et sur lesquels il a pris ou tué une soixantaine d'hommes.

Le 12, le général Carra Saint-Cyr, commandant la 32e division militaire, avait jugé convenable de repasser sur la rive gauche de l'Elbe, et de laisser Hambourg à la garde des autorités et des gardes nationales. Du 15 au 20, différentes insurrections se manifestèrent dans les départemens des Bouches-de-l'Elbe et de l'Ems.

Le général Morand, qui occupait la Poméranie suédoise, ayant appris l'évacuation de Berlin, faisait sa retraite sur Hambourg. Il passa l'Elbe à Zollenpischer, et le 17, il fit sa jonction avec le général Carra Saint-Cyr. Deux cents hommes de troupes légères ennemies ayant atteint son arrière-garde, il les fit charger et leur tua quelques hommes. Le général Morand se posta sur la rive gauche, et le général Saint-Cyr se dirigea sur Brême.

Le 24, le général Saint-Cyr fit partir deux colonnes mobiles, pour se porter sur les batteries de Calsbourg et de Blexen, que des contrebandiers aidés des paysans et de quelques débarquemens anglais avaient enlevées. Ces colonnes ont mis les insurgés en déroute et repris les batteries. Les chefs ont été pris et fusillés. Les Anglais débarqués n'étaient qu'une centaine; on n'a pu leur faire que 40 prisonniers.

Le vice-roi avait réuni toute son armée, forte de

100,000 hommes et de 300 pièces de canon, autour de Magdebourg, manœuvrant sur les deux rives.

Le général de brigade Montbrun, qui, avec une brigade de cavalerie, occupait Steindal, ayant appris que l'ennemi avait passé le bas Elbe dans des bateaux près de Werden, s'y porta le 28, chassa les troupes légères de l'ennemi, et entra dans Werden au galop. Le 4e de lanciers exécuta une charge à fond dans laquelle il tua une cinquantaine de cosaques et en prit douze. L'ennemi se hâta de regagner la rive droite de l'Elbe. Trois gros bateaux furent coulés bas, et quelques barques chavirèrent; elles pouvaient être chargées de 60 chevaux et d'un pareil nombre d'hommes. On a pu sauver dix-sept cavaliers, parmi lesquels se sont trouvés deux officiers dont un aide-de-camp du général Dornberg, qui commandait cette colonne.

Il paraît qu'un corps de troupes légères, d'un millier de chevaux, de 2,000 hommes d'infanterie et de six pièces de canon, est parvenu à se diriger du côté de Brunswick, pour exciter à la révolte le Hanovre et le royaume de Westphalie. Le roi de Westphalie s'est mis à la poursuite de ce corps, et d'autres colonnes envoyées par le vice-roi arrivent sur ses derrières.

Quinze cents hommes de troupes légères ennemies ont passé l'Elbe le 27, près de Dresde, sur des bateaux. Le général Durutte marche sur eux. Les Saxons avaient laissé ce point dégarni, en se groupant autour de Torgau.

Le prince de la Moskwa était arrivé le 26 avec son quartier-général et son corps d'armée à Wurtzbourg; son avant-garde débouchait des montagnes de la Thuringe.

Le duc de Raguse a porté le 22 mars son quartier-général à Hanau; ses divisions s'y réunissaient.

Au 30 mars, l'avant-garde du corps d'observation d'Italie était arrivée à Augsbourg. Tout le corps traversait le Tyrol.

Le 27, le général Vandamme arrivait de sa personne à Brême. Les divisions Dumonceau et Dufour avait déjà dépassé Wesel.

Indépendamment de l'armée du vice-roi, des armées du Mein et du corps du roi de Westphalie, il y aura dans la première quinzaine d'avril, près de 50,000 hommes dans la 32^e^ division militaire, afin de faire un exemple sévère des insurrections qui ont troublé cette division. Le comte de Bentink, maire de Varel, a eu l'infamie de se mettre à la tête des révoltés. Ses propriétés seront confisquées, et il aura, par sa trahison, consommé à jamais la ruine de sa famille.

Pendant tout le mois de mars, il n'y a eu aucune affaire. Dans toutes ces escarmouches, dont celle du 28 (à Werden) est, de beaucoup, la plus considérable, l'armée française a toujours eu le dessus.

(Extrait du Moniteur, du 15 avril 1813.)

S. M. l'Empereur est parti aujourd'hui à une heure du matin pour Mayence.

SITUATION DES ARMÉES FRANÇAISES DANS LE NORD, AU 5 AVRIL.

Les nouvelles de Dantzick étaient satisfaisantes. La nombreuse garnison a formé des camps en-dehors. L'ennemi se tenait éloigné de la place, et ne paraissait pas en disposition de rien tenter. Deux frégates anglaises s'étaient fait voir devant la place.

A Thorn, il n'y avait rien de nouveau. On y avait mis le temps à profit pour améliorer les fortifications.

L'ennemi n'avait que très-peu de forces devant Modlin ; le général Daendels en a profité pour faire une sortie, a repoussé le corps ennemi, et s'est emparé d'un gros convoi, où il y avait entr'autres 500 bœufs.

La garnison de Zamosc est maîtresse du pays à six lieues à la ronde, l'ennemi n'observant cette place qu'avec quelque cavalerie légère.

Le général Frimont et le prince Poniatowski étaient toujours dans la même position sur la Pilica.

Stettin, Custrin et Glogau étaient dans le même état. L'ennemi paraissait avoir des projets sur Glogau dont le blocus était resserré.

Le corps ennemi qui, le 27 mars, a passé l'Elbe à Werden, et dont l'arrière-garde a été défaite le 28 par le général Montbrun, et jetée dans la rivière s'était dirigé sur Lunebourg.

Le 26, le général Morand partit de Brême, et se porta sur Lunebourg, où il arriva le 1er avril. Les habitans, soutenus par quelques troupes légères de l'ennemi, voulurent faire résistance ; les portes furent enfoncées à coups de canon, une trentaine de ces rebelles passés par les armes, et la ville fut soumise.

Le 2, le corps ennemi qu'on supposait de 3 à 4000 hommes, cavalerie, infanterie et artillerie, se présenta devant Lunebourg. Le général Morand marcha à sa rencontre avec sa colonne, composée de 800 Saxons, et 200 Français, avec une trentaine de cavaliers et quatre pièces de canon. La canonnade s'engagea. L'ennemi avait été forcé de quitter plusieurs positions, lorsque le général Morand fut tué par un boulet. Le commandement passa à un colo-

nel saxon. Les troupes, étonnées de la perte de leur chef, se replièrent dans la ville; et après s'y être défendues pendant une demi-journée, elles capitulèrent le soir. L'ennemi fit ainsi prisonniers 700 Saxons et 200 Français. Une partie des prisonniers ont été repris.

Le lendemain, le général Montbrun, commandant l'avant-garde du corps du prince d'Eckmülh, arriva à Lunebourg. L'ennemi, instruit de son approche, avait évacué la ville en toute hâte et repassé l'Elbe. Le prince d'Eckmülh, arrivé le 4, a forcé l'ennemi à retirer tous ses partis de la rive gauche de l'Elbe, et a fait occuper Stade.

Le 5, le général Vandamme avait réuni à Brême les divisions Saint-Cyr et Dufour. Le général Dumonceau, avec sa division, était à Minden.

Le vice-roi a rencontré, le 2 avril, une division prussienne en avant de Magdebourg sur la rive droite de l'Elbe, l'a culbutée, l'a poursuivie l'espace de plusieurs lieues, et lui a fait quelques centaines de prisonniers.

La brigade bavaroise, qui fait partie de la division du général Durutte, a eu, le 29 mars, une affaire à Coldiz avec la cavalerie ennemie. Cette infanterie a repoussé toutes les charges que l'ennemi a tentées sur elle, et lui a tué plus de cent hommes, parmi lesquels on a reconnu un colonel et plusieurs officiers. La perte des Bavarois n'a été que de 16 hommes blessés. Depuis lors le général Durutte a continué son mouvement sans être inquiété, pour se porter sur la Saal à Bernbourg.

Un détachement de cavalerie ennemie était entré le 5 dans Leipsick.

Le duc de Bellune était en observation à Calbe et Bernbourg sur la Saale.

(*Extrait du Moniteur du* 16 *avril* 1813.)

SITUATION DES ARMÉES FRANÇAISES DANS LE NORD, AU 10 AVRIL.

Le 5, la 35e division, commandée par le général Grenier, a eu une affaire d'avant-poste sur la rive droite de l'Elbe, à 4 lieues de Magdebourg. Quatre bataillons de cette division seulement ont été engagés. L'infanterie a montré son intrépidité ordinaire, et l'ennemi a été repoussé.

Le 7, le vice-roi étant instruit que l'ennemi avait passé l'Elbe à Dessau, a envoyé le 5e corps et une partie du 11e pour appuyer le 2e corps, commandé par le duc de Bellune. Lui-même il s'est porté à Stassfurt, où son quartier-général était le 9, et il a réuni son armée sur la Saale, la gauche à l'Elbe, la droite appuyée aux montagnes du Hartz, et la réserve à Magdebourg.

Le prince d'Eckmülh, qui le 8 avait son quartier-général à Lunebourg, se mettait en marche pour se rapprocher de Magdebourg.

L'artillerie des divisions du général Vandamme arrivait à Brême et à Minden.

La tête d'un corps composé de deux divisions, qui doit prendre position à Wezel sous les ordres du général Lemarrois, commençait à arriver.

Le 10, le général Souham avait envoyé un régiment à Erfurt, où on n'avait pas encore de nouvelles des troupes légères de l'ennemi.

Le duc de Raguse prenait position sur les hauteurs d'Eisenach.

L'armée française du Mein paraissait en mouvement dans différentes directions.

Le prince de Neufchâtel était attendu à Mayence.

Une partie de l'état-major de l'Empereur y était arrivée, ce qui faisait présumer l'arrivée prochaine de ce souverain.

(*Extrait du Moniteur du* 17 *avril* 1813.)

S. M. l'Empereur est passé ce matin à Metz, vingt-sept heures après son départ de Paris.

(*Extrait du Moniteur du* 21 *avril* 1813.)

S. M. l'Empereur est arrivé à Mayence le 16 de ce mois, à minuit.

(*Extrait du Moniteur du* 24 *avril* 1813.)

Mayence, le 18 avril au soir.

S. M. l'Empereur n'est point sorti dans la journée du 17; il a reçu le grand-duc de Bade, le prince de Hesse-Darmstadt et le duc de Nassau.

M. le comte de Saint-Marsan et M. le baron de Nicolay lui ont été présentés.

Le 18 après la messe, S. M. a reçu les autorités du département.

S. M. est ensuite montée à cheval; elle a parcouru Cassel, le nouveau fort Montebello, les marais de Monbach et le fort Meunier.

A cinq heures, l'Empereur a reçu le prince-primat, grand-duc de Francfort.

Le grand-duc et la grande-duchesse de Bade, le prince-primat, les princes de Hesse-Darmstadt et le duc de Nassau, ont eu l'honneur de dîner avec Sa Majesté.

(*Extrait du Moniteur du* 26 *avril* 1813.)

SITUATION DES ARMÉES FRANÇAISES DANS LE NORD, AU 20 AVRIL.

Dantzick, Thorn, Modlin, Zamosk, étaient dans le même état.

Stettin, Custrin, Glogau, Spandau, n'étaient que faiblement bloqués.

Magdebourg était le point de réserve du vice-roi.

Vittemberg et Torgau étaient en bon état. La garnison de Vittemberg avait repoussé l'attaque de vive force.

Le général Vandamme était en avant de Brême; le général Sébastiani entre Celle et le Wezer; le vice-roi dans la même position, la gauche sur l'Elbe, à l'embouchure de la Saale, et la droite au Hartz, occupant Bernbourg, sa réserve à Magdebourg.

Le prince de la Moskwa était à Erfurt; le duc de Raguse à Gotha, occupant Langen-Saltza; le duc d'Istrie à Eisenach; le comte Bertrand à Cobourg.

Le général Souham était à Weymar. La ville avait été occupée par 300 hussards prussiens, qui furent éparpillés dans la journée du 19 par un escadron du 10e de hussards, et un escadron badois, sous les ordres du général Laboissière. On leur a pris soixante hussards et quatre officiers, parmi lesquels se trouve un aide-de-camp du général Blucher.

(*Extrait du Moniteur du 28 avril 1813.*)

Mayence, le 24 avril 1813.

S. M. l'Empereur a passé, le 22 du mois, la revue de quatre beaux régimens de la vieille garde; il a témoigné sa satisfaction du bel état de ces troupes; elles sont arrivées à Mayence en poste, et n'ont mis que six jours pour faire la route; elles étaient si peu fatiguées, qu'elles ont passé le Rhin sur-le-champ. Le général Curial est arrivé à Mayence avec les cadres des douze nouveaux régimens de la jeune garde qui s'organisent en cette ville. Toutes les fournitures destinées à l'équipement de ces troupes sont arrivées à Mayence par les transports accélérés.

Le duc de Castiglione a été nommé gouverneur militaire des grands-duchés de Francfort et de Wurtzbourg. La citadelle de Wurtzbourg a été armée et approvisionnée.

Les bruits qui avaient été répandus sur une prétendue défaite du général Sébastiani et sur la mort de ses aides-de-camp, sont faux et controuvés; au contraire, se proposant d'attirer l'ennemi à lui, il ordonna au général Maurin d'évacuer Celle; 1,200 cosaques s'y jetèrent sur-le-champ. Le 28 le général Maurin rentra précipitamment dans Celle, pêle-mêle avec l'ennemi, qui fut mis dans une déroute complète, et perdit une cinquantaine de tués, grand nombre de blessés et une centaine de prisonniers.

Pendant ce temps, le général Sébastiani se portait sur Ueltzen, il chassa de Gros-OEsingen un parti de 600 cosaques, qui se reploya sur Sprakenselh, où l'ennemi avait réuni 1,500 cavaliers. Le général Sébastiani les fit aussitôt charger et enfoncer; on leur a tué vingt-cinq hommes, blessé beaucoup plus, et

pris une vingtaine de cosaques; les fuyards ont été poursuivis jusque près d'Ueltzen.

Le général Vandamme commande à Bremen; il a sous ses ordres les trois divisions Dufour, Saint-Cyr et Dumonceau.

L'effervescence des esprits se calme dans la 32e division militaire; la quantité de force qu'on voit arriver de tous côtés, les exemples sévères qu'on a faits sur les chefs des complots, mais surtout le peu de monde que l'ennemi a pu montrer sur ce point, ont comprimé la malveillance.

Le duc de Reggio est parti le 23 de Mayence pour prendre le commandement du 12e corps de la Grande-Armée.

Au 24, la plus grande partie de l'armée avait passé les montagnes de la Thuringe.

Le roi de Saxe ayant jugé convenable de s'approcher le plus possible, de Dresde, s'est porté sur Prague.

S. M. l'Empereur est parti le 24, à huit heures du soir, de Mayence.

Le duc de Dalmatie a repris les fonctions de colonel-général de la Garde. S. M. a envoyé à Wetzlar le duc de Trévise pour organiser le corps polonais du général Dombrowski, et en former deux régimens d'infanterie, deux régimens de cavalerie et deux batteries d'artillerie. S. M. a pris ce corps à sa solde depuis le 1er janvier.

Le prince d'Eckmülh s'est rendu dans la 32e division militaire, pour y exercer, vu les circonstances, les pouvoirs extraordinaires délégués par le sénatus-consulte du 3 avril.

wwwww

(Extrait du Moniteur du 3 mai 1813.)

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les

nouvelles suivantes de la situation de l'armée au 25 avril.

La place de Thorn a capitulé : la garnison retourne en Bavière ; elle était composée de 600 Français et de 2700 Bavarois : dans ce nombre de 3300 hommes, 1200 étaient aux hôpitaux. Aucun préparatif n'annonçait encore le commencement du siége de Dantzick : la garnison était en bon état et maîtresse des dehors. Modlin et Zamosk n'étaient point sérieusement inquiétés. A Stettin, un combat très-vif avait eu lieu. L'ennemi, ayant voulu s'introduire entre Stettin et Dam, avait été culbuté dans les marais, et 1500 Prussiens y avaient été tués ou pris.

Une lettre reçue de Glogau faisait connaître que cette place, au 12 avril, était dans le meilleur état. Il n'y avait rien de nouveau à Custrin. Spandau était assiégé : un magasin à poudre y avait sauté, et l'ennemi ayant cru pouvoir profiter de cette circonstance pour donner l'assaut, avait été repoussé après avoir perdu 1000 hommes tués ou blessés. On n'a point fait de prisonniers, parce qu'on était séparé par des marais.

Les Russes ont jeté des obus dans Wittenberg, et brûlé une partie de la ville. Ils ont voulu tenter une attaque de vive force qui ne leur a point réussi. Ils y ont perdu 5 à 600 hommes.

La position de l'armée russe paraissait être la suivante : un corps de partisans, commandé par un nommé Dornberg qui, en 1809, était capitaine des gardes du roi de Westphalie, et qui le trahit lâchement, était à Hambourg et faisait des courses entre l'Elbe et le Weser. Le général Sébastiani était parti pour lui couper l'Elbe.

Les deux corps prussiens des généraux Lecoq et Blucher paraissaient occuper, le premier, la rive

droite de la Basse-Saale ; le second, la rive droite de la Haute-Saale.

Les généraux russes Wintzingerode et Wittgenstein occupaient Leipsick ; le général Barclay de Tolly était sur la Vistule, observant Dantzick ; le général Saken était devant le corps autrichien, dans la direction de Cracovie, sur la Pilica.

L'empereur Alexandre avec la garde russe, et le général Kutusow ayant une vingtaine de mille hommes, paraissaient être sur l'Oder ; ils s'étaient fait annoncer à Dresde pour le 12 avril, ils s'y étaient fait depuis annoncer pour le 20 : aucune de ces annonces ne s'est réalisée.

L'ennemi paraissait vouloir se maintenir sur la Saale.

Les Saxons étaient dans Torgau.

Voici la position de l'armée française :

Le vice-roi avait son quartier-général à Mansfeld, la gauche appuyée à l'embouchure de la Saale, occupant Calbe et Bernbourg, où est le duc de Bellune. Le général Lauriston avec le 5^e^ corps, occupait Asleben, Sondersleben et Gerbstet. La 31^e^ division était sur Eisleben, la 36^e^ et la 35^e^ étaient en arrière en réserve. Le prince de la Moskwa avait son corps en avant de Weimar. Le duc de Raguse était à Gotha ; le 4^e^ corps, commandé par le général Bertrand, était à Saalfeld, le 12^e^ corps, sous les ordres du duc de Reggio, arrivant à Cobourg.

La garde est à Erfurt, où l'Empereur est arrivé le 25 à onze heures du soir. Le 26, S. M. a passé la revue de la garde, et a visité les fortifications de la ville et la citadelle. Elle a fait désigner des locaux pour y établir des hôpitaux qui puissent contenir 6000 malades ou blessés, ayant ordonné qu'Erfurt serait la dernière ligne d'évacuation.

Le 27, l'Empereur a passé en revue la division

Bonnet, faisant partie du 6e corps aux ordres du duc de Raguse.

Toute l'armée paraissait en mouvement : déjà tous les partis que l'ennemi avait sur la rive gauche de la Saale se sont reployés. Trois mille hommes de cavalerie s'étaient portés sur Nordhausen pour pénétrer dans le Hartz, et un autre parti sur Heiligenstadt pour menacer Cassel : tout cela s'est reployé avec précipitation, en laissant des malades, des blessés, et des traînards qui ont été faits prisonniers. Depuis les hauteurs d'Ebersdorf jusqu'à l'embouchure de la Saale, il n'y a plus d'ennemis sur la rive gauche.

La jonction entre l'armée de l'Elbe et l'armée du Mein doit s'opérer le 27 entre Naumbourg et Merseburg.

(*Extrait du Moniteur du 4 mai* 1813.)

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de la situation de l'armée au 28 avril.

Le quartier-général de l'Empereur était le 28 à Naumbourg : le prince de la Moskwa avait passé la Saale. Le général Souham avait culbuté une avant-garde de 2000 hommes qui avait voulu s'opposer au passage de la rivière. Tout le corps du prince de la Moskwa était en bataille au-delà de Naumbourg.

Le général Bertrand occupait Jéna et avait son corps rangé sur le fameux champ de bataille d'Jéna.

Le duc de Reggio avec le 12e corps arrivait à Saalfeldt.

Le vice-roi débouchait par Halle et Mersebourg.

Le général Sébastiani s'était porté, le 24, sur Velzen : il avait culbuté un corps de 4000 aventuriers

commandés par le général russe Czernicheff : il avait dispersé son infanterie ; il avait pris une partie de ses bagages et son artillerie, et le poursuivait l'épée dans les reins sur Lunebourg.

A. S. A. I. le prince vice-roi.

Thorn, le 17 avril 1813.

Monseigneur,

Je dois rendre compte à V. A. I. que par suite des attaques de l'ennemi, et de la réduction de la garnison par l'effet des maladies, j'ai été obligé de rendre la place de Thorn au corps d'armée russe commandé par le général Barclay de Tolly. La copie ci-jointe de la capitulation en fait connaître les conditions.

L'armée russe, après avoir dirigé une première attaque sur la rive gauche de la Vistule contre le château Dibow, pendant les journées des 5, 6, 7 et 8 de ce mois, a ouvert la tranchée devant la place dans la nuit du 8 au 9, et il était parvenu le 15 au matin à établir ses batteries à 200 toises des ouvrages.

Ne pouvant point défendre tous les ouvrages avancés, n'ayant pas assez de monde pour former des réserves dans l'enceinte en terre, ni pour garder l'enceinte intérieure en maçonnerie, j'ai cru que je devais, n'ayant point l'espoir d'être secouru, entrer en négociation et obtenir le retour de la garnison en Allemagne sous la condition de pouvoir reprendre les armes à la fin de la campagne.

Malgré tous les travaux que le génie a exécutés pour mettre Thorn en état de défense, et les bonnes dispositions prises par l'artillerie, qui a lutté pendant six jours avec avantage contre les batteries ennemies, il aurait été de toute impossibilité de se défendre

plus long-temps sans courir le risque de voir l'enceinte en terre enlevée de vive force ; car, les avant-postes repoussés, la place se trouvait accessible sur plusieurs points.

Les journaux de défense rédigés par le chef de l'état-major et par les commandans du génie et de l'artillerie, rendront compte de tous les événemens, et je dois me borner à indiquer les raisons qui m'ont fait croire que je ne devais point songer à prolonger la défense pour ne pas compromettre inutilement la garnison.

La garnison se trouve avoir dans le moment actuel 1877 hommes malades ou convalescens ; elle a perdu par les maladies ou les différentes affaires qui ont eu lieu, environ 600 hommes ; elle n'a en effectif que 135 officiers et 1673 sous-officiers et soldats.

Demain la garnison part pour se rendre par Posen sur les limites de la Bavière.

Je vous prie, Monseigneur, de m'adresser des ordres pour connaître les directions que les troupes doivent prendre une fois arrivées dans la ligne occupée par l'armée française et alliée, et pour ce qui me concerne, afin de pouvoir rendre compte de tous les événemens du siége.

Je suis, etc.

Signé, le général gouverneur de Thorn,

Baron DE MAUREILLAN.

CAPITULATION.

Quoique les travaux des assiégeans soient déjà trop avancés et les fortifications de la ville de Thorn trop endommagées par le feu des batteries de la tranchée pour faire espérer à la garnison de pouvoir faire

encore une longue résistance, cependant, par égard pour sa valeur, le général Barclay de Tolly, commandant le corps russe assiégeant Thorn, lui accorde la capitulation suivante, dont les articles ont déjà été convenus entre S. Exc. M. le lieutenant-général russe Sabaneew et M. le chef de bataillon Delaroche, chef d'état-major du gouvernement de Thorn.

Art. 1^er^. Après-demain 6 (18) avril, à dix heures du matin, la garnison déposera les armes à l'arsenal de Thorn, et sortira de la ville par la porte de Culm.

2. MM. les généraux et les officiers conserveront leurs épées.

3. Tous les généraux, officiers, soldats et employés de la garnison de Thorn conserveront leurs équipages.

4. La garnison s'engage à ne point servir contre la Russie et tous ses alliés, pendant tout le courant de cette campagne de l'année 1813.

5. On fixera à la garnison le chemin le plus court pour retourner en Bavière.

6. L'intendant de l'armée russe se chargera de fournir à la garnison les vivres et fourrages dans les pays déjà occupés par les troupes russes.

7. Il sera fourni à la garnison dans les mêmes pays, le nombre nécessaire de chariots pour le transport des bagages.

8. Les officiers et soldats polonais de la garnison recevront des passe-ports pour retourner dans leurs foyers, chacun séparément, en s'engageant à ne plus servir contre la Russie ni contre ses alliés.

9. Aussitôt que la capitulation aura été signée, les troupes russes occuperont l'ancienne porte de Thorn et le bastion qui se trouve à sa droite.

10. Deux heures après l'entrée des troupes russes dans la ville, elles occuperont la grand'garde et

mettront les sentinelles à tous les magasins de vivres et de munitions de guerre.

11. Toute l'artillerie de la forteresse et toutes les munitions de guerre seront remises à M. de Veselitsky, colonel de l'artillerie impériale russe.

12. Les plans et les cartes qui n'appartiennent pas aux particuliers, seront remis à M. de Gaulkovins, capitaine du corps du génie russe.

13. Toutes les provisions de bouche et autres seront remises à un officier qui sera nommé à cet effet par le général Barclay de Tolly.

14. Le général russe Barclay de Tolly donne de son côté, pour ôtage de la capitulation, le lieutenant-colonel d'artillerie Zasiadka et le lieutenant des hussards des gardes impériales Mauzemzors.

15. On prendra les mesures nécessaires pour le soin des malades et blessés de la garnison : une fois rétablis, ils seront traités conformément aux art. 2, 3, 4, 5, 6, 7 et 8.

16. M. le gouverneur de Thorn peut envoyer un officier, pour rendre compte de la reddition de la place au prince vice-roi d'Italie.

Pour copie conforme :

Le général gouverneur de Thorn,

Signé, le baron MAUREILLAN.

Erfurt, le 27 avril 1813.

Le prince de Weymar s'est présenté ce matin au lever de S. M. l'Empereur.

Les deux princes de Saxe-Gotha se sont présentés à midi.

Ces princes ont eu l'honneur de dîner avec Sa Majesté.

(*Extrait du Moniteur du 5 mai 1813.*)

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes sur la situation des armées au 30 avril.

Le 29, l'Empereur avait porté son quartier-général à Naumbourg.

Le prince de la Moskwa s'était porté sur Weissenfels. Son avant-garde, commandée par le général Souham, arriva près de cette ville à deux heures après-midi, et se trouva en présence du général russe Lanskoi, commandant une division de 6 à 7000 hommes de cavalerie, d'infanterie et d'artillerie. Le général Souham n'avait pas de cavaleric; mais sans en attendre il marcha à l'ennemi et le culbuta de ses différentes positions. L'ennemi démasqua 12 pièces de canon; le général Souham en fit mettre un pareil nombre en batterie. La canonnade devint vive et fit des ravages dans les rangs russes qui étaient à cheval et à découvert, tandis que nos pièces étaient soutenues par des tirailleurs placés dans des ravins et dans des villages. Le général de brigade Chemineau s'est fait remarquer. L'ennemi essaya plusieurs charges de cavalerie : notre infanterie le reçut en carré et par un feu de file qui couvrit le champ de bataille de cadavres russes et de chevaux. Le prince de la Moskwa dit qu'il n'a jamais vu à la fois plus d'enthousiasme et de sang-froid dans l'infanterie, Nous entrâmes dans Weissenfels; mais voyant que l'ennemi voulait tenir près de la ville, l'infanterie marcha à lui au pas de charge, les schakos au bout des fusils et aux cris de *vive l'Empereur!* La division ennemie se mit en retraite. Notre perte en tués et blessés a été d'une centaine d'hommes.

Le 27, le comte Lauriston s'était porté sur Wettin, où l'ennemi avait un pont. Le général Maison fit placer une batterie qui obligea l'ennemi à brûler le pont, et il s'empara de la tête de pont que l'ennemi avait construite.

Le 28, le comte Lauriston se porta vis-à-vis Hall, où un corps prussien occupait une tête de pont, culbuta l'ennemi et l'obligea d'évacuer cette tête de pont et de couper le pont. Une canonnade très-vive s'en était suivie d'une rive à l'autre. Notre perte a été de 67 hommes; celle de l'ennemi a été bien plus considérable.

Le vice-roi avait ordonné au maréchal duc de Tarente de se porter sur Merseb̃urg. Le 29, à 4 heures après-midi, ce maréchal arriva devant cette ville; il y trouva 2000 Prussiens qui voulurent s'y défendre; ces Prussiens étaient du corps d'Yorck, de ceux mêmes que le maréchal commandait en chef et qui l'avaient abandonné sur le Niémen. Le maréchal entra de vive force, leur tua du monde, leur fit 200 prisonniers, parmi lesquels se trouve un major, et s'empara de la ville et du pont.

Le comte Bertrand avait, le 29, son quartier-général à Dornbourg, sur la Saale, occupant par une de ses divisions le pont d'Jéna.

Le duc de Raguse avait son quartier-général à Kœsen sur la Saale; le duc de Reggio avait son quartier-général à Saalfeld sur la Saale.

Ce combat de Weissenfels est remarquable parce que c'est une lutte d'infanterie et de cavalerie en égal nombre et en rase plaine, et que l'avantage y est resté à notre infanterie. On a vu de jeunes bataillons se comporter avec autant de sang-froid et d'impétuosité que les plus vieilles troupes.

Ainsi, pour début de cette campagne, l'ennemi est chassé de tout ce qu'il occupait sur la rive

gauche de la Saale; nous sommes maîtres de tous les débouchés de cette rivière ; la jonction entre les armées de l'Elbe et du Mein est opérée, et les villes importantes de Naumbourg, de Weissenfels et de Mersebourg ont été occupées de vive force.

Weimar, le 30 avril 1813.

S. M. l'Empereur et Roi a passé ici le 28 à deux heures après midi. Le duc de Weymar et le prince Bernard avaient été à sa rencontre jusqu'aux limites du territoire. S. M. est descendue au palais et s'est entretenue près de deux heures avec la duchesse ; après quoi S. M. est montée à cheval pour se rendre à six lieues d'ici, à Eckarsberg, où était son quartier-général. Les princes ayant reconduit S. M. jusque-là, ont eu l'honneur d'y dîner le soir avec elle à son quartier-général.

La quantité de troupes qui passe ici est innombrable. Jamais on n'a vu de plus beaux trains d'artillerie ni de convois d'équipages militaires en meilleur état.

(Extrait du Moniteur du 8 mai 1813.)

SITUATION DES ARMÉES FRANÇAISES DANS LE NORD, AU 1er MAI.

L'Empereur avait porté son quartier-général à Weissenfels; le vice-roi avait porté le sien à Mersebourg; le général Maison était entré à Halle ; le duc de Raguse avait son quartier-général à Naumbourg ; le comte Bertrand était à Stohssen ; le duc de Reggio avait son quartier-général à Jéna.

Il a beaucoup plu dans la journée du 30 : le 1er mai, le temps était meilleur.

Trois ponts avaient été jetés sur la Saale, à Weissenfels : des ouvrages de campagne avaient été commencés à Naumbourg, et trois ponts jetés sur la Saale.

Quinze grenadiers du 13e de ligne se trouvant entre Saalfeld et Jéna, furent entourés par 95 hussards prussiens. Le commandant, qui était un colonel, s'avança en disant : *Français, rendez-vous!* Le sergent l'ajusta et le jeta par terre roide mort. Les autres grenadiers se pelotonnèrent, tuèrent sept Prussiens ; et les hussards s'en allèrent plus vite qu'ils n'étaient venus.

Les différens partis de la vieille Garde se sont réunis à Weissenfels ; le général de division Roguet les commande.

L'Empereur a visité tous les avant-postes : malgré le mauvais temps, S. M. jouit d'une très-bonne santé.

Le premier coup de sabre qui a été donné à ce renouvellement de campagne, à Weymar, a coupé l'oreille au fils du général Blucher, général-major. C'est par un maréchal-des-logis du 10e de hussards que ce coup de sabre a été donné. Les habitans de Weymar ont remarqué que le premier coup de sabre donné dans la campagne de 1806 à Saalfeld, et qui a tué le prince Louis de Prusse, a été donné aussi par un maréchal-des-logis de ce même régiment.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de la situation des armées au 2 mai à neuf heures du matin :

Le 1er mai, l'Empereur monta à cheval à neuf heures du matin, avec le prince de la Moskwa et le

général Souham. La division Souham se mit en mouvement vers la belle plaine qui commence sur les hauteurs de Weissenfels et s'étend jusqu'à l'Elbe. Cette division se forma en quatre carrés de quatre bataillons chacun, chaque carré à 500 toises l'un de l'autre, et ayant quatre pièces de canon. Derrière les carrés se plaça la brigade de cavalerie du général Laboissière, sous les ordres du comte de Valmy qui venait d'arriver. Les divisions Gérard et Marchand venaient derrière en échelons et formées de la même manière que la division Souham. Le maréchal duc d'Istrie tenait la droite avec toute la cavalerie de la Garde.

A onze heures, ces dispositions faites, le prince de la Moskwa, en présence d'une nuée de cavalerie ennemie qui couvrait la plaine, se mit en mouvement sur le défilé de Poserna. On s'empara de différens villages sans coup férir. L'ennemi occupait, sur les hauteurs du défilé, une des plus belles positions qu'on puisse voir; il avait six pièces de canon, et présentait trois lignes de cavalerie.

Le premier carré passa le défilé au pas de charge et aux cris de *vive l'Empereur* long-temps prolongés sur toute la ligne. On s'empara de la hauteur. Les quatre carrés de la division Souham dépassèrent le défilé.

Deux autres divisions de cavalerie vinrent alors renforcer l'ennemi avec vingt pièces de canon. La canonnade devint vive; l'ennemi ploya partout: la division Souham se dirigea sur Lutzen; la division Gérard prit la direction de la route de Pegau. L'Empereur voulant renforcer les batteries de cette dernière division, envoya douze pièces de la garde sous les ordres de son aide-de-camp le général Drouot, et ce renfort fit merveille. Les rangs de la cavalerie ennemie furent culbutés par la mitraille.

Au même moment, le vice-roi débouchait de

Mersebourg, avec le 11e corps, commandé par le duc de Tarente, et le 5e commandé par le général Lauriston : le corps du général Lauriston tenait la gauche sur la grande route de Mersebourg à Leipsick; celui du duc de Tarente, où était le vice-roi, tenait la droite. Le vice-roi ayant entendu la vive canonnade qui avait lieu près de Lutzen, fit un mouvement à droite, et l'Empereur se trouva presqu'au même moment au village de Lutzen.

La division Marchand, et successivement les divisions Brenier et Ricard passèrent le défilé ; mais l'affaire était décidée quand elles entrèrent en ligne.

Quinze mille hommes de cavalerie ont donc été chassés de ces belles plaines, à peu près par un pareil nombre d'infanterie. C'est le général Wintzingerode qui commandait ces trois divisions, dont une était celle du général Lanskoi ; l'ennemi n'a montré qu'une division d'infanterie. Devenu plus prudent par le combat de Weissenfels, et étonné du bel ordre et du sang-froid de notre marche, l'ennemi n'a osé aborder d'aucune part l'infanterie, et il a été écrasé par notre mitraille. Notre perte se monte à 33 hommes tués et 55 blessés, dont un chef de bataillon. Cette perte pourrait être considérée comme extrêmement légère, en comparaison de celle de l'ennemi qui a eu 3 colonels, 30 officiers et 400 hommes tués ou blessés, outre un grand nombre de chevaux ; mais par une de ces fatalités dont l'histoire de la guerre est pleine, le premier coup de canon qui fut tiré dans cette journée, coupa le poignet au duc d'Istrie, lui perça la poitrine, et le jeta roide mort. Il s'était avancé à 500 pas du côté des tirailleurs pour bien reconnaître la plaine. Ce maréchal qu'on peut à juste titre nommer brave et juste, était recommandable autant par son coup-d'œil militaire, par sa grande expérience de l'arme de la cavalerie, que par ses qualités

civiles et son attachement à l'Empereur. Sa mort sur le champ d'honneur est la plus digne d'envie; elle a été si rapide qu'elle a dû être sans douleur. Il est peu de pertes qui pussent être plus sensibles au cœur de l'Empereur; l'armée et la France entière partageront la douleur que S. M. a ressentie.

Le duc d'Istrie, depuis les premières campagnes d'Italie, c'est-à-dire depuis 16 ans, avait toujours, dans différens grades, commandé la garde de l'Empereur qu'il avait suivi dans toutes ses campagnes et à toutes ses batailles.

Le sang-froid, la bonne volonté et l'intrépidité des jeunes soldats étonne les vétérans et tous les officiers: c'est le cas de dire *qu'aux âmes bien nées, la valeur n'attend pas le nombre des années.*

S. M. a eu dans la nuit du 1^er^ au 2 mai son quartier-général à Lutzen; le vice-roi avait son quartier-général à Markrandsted; le général Lauriston était à Kiebersdorf; le prince de la Moskwa avait son quartier-général à Kaya, et le duc de Raguse avait le sien à Poserna. Le général Bertrand était à Stohssen; le duc de Reggio en marche sur Naumbourg.

A Dantzick la garnison a obtenu de grands avantages et fait une sortie si heureuse qu'elle a fait prisonnier un corps de 3000 Russes.

La garnison de Wittemberg paraît aussi s'être distinguée et avoir fait, dans une sortie, beaucoup de mal à l'ennemi.

Une lettre en chiffres qui arrive en ce moment de la garnison de Glogau, est conçue en ces termes:

« Tout va bien; les Russes ont fait plusieurs tentatives sur cette place, ils ont été toujours repoussés avec beaucoup de perte; 3 ou 4000 hommes nous bloquent, tantôt moins, tantôt plus. La tranchée a

été ouverte pendant deux jours ; le feu de nos batteries les a forcés d'abandonner leur projet.

» Glogau, le 15 avril 1813.

» *Signé*, le général LAPLANE. »

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu des nouvelles de S. M. l'Empereur et Roi du champ de bataille, à deux lieues en avant de Lutzen, le 2 mai, à dix heures du soir, au moment où l'Empereur se jetait sur un lit de repos pour prendre quelques heures de sommeil.

L'Empereur fait connaître à S. M. qu'il a remporté la victoire la plus complète sur l'armée russe et prussienne, commandée en personne par l'empereur Alexandre et le roi de Prusse ; qu'on a tiré à cette bataille plus de cent cinquante mille coups de canon ; que les troupes s'y sont couvertes de gloire, et que malgré l'immense infériorité de cavalerie qu'avait l'armée française, la bonne volonté et le courage naturels aux Français ont suppléé à tout.

L'ennemi était vivement poursuivi.

Aucun maréchal, aucune personne composant la maison de l'Empereur n'a été tuée ni blessée.

(Extrait du Moniteur du 9 mai 1813.)

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de l'armée :

Les combats de Weissenfels et de Lutzen n'étaient que le prélude d'événemens de la plus haute importance. L'empereur Alexandre et le roi de Prusse qui étaient arrivés à Dresde avec toutes leurs forces dans les derniers jours d'avril, apprenant que l'armée

française avait débouché de la Thuringe, adoptèrent le plan de lui livrer bataille dans les plaines de Lutzen, et se mirent en marche pour en occuper la position ; mais ils furent prévenus par la rapidité des mouvemens de l'armée française ; ils persistèrent cependant dans leurs projets, et résolurent d'attaquer l'armée pour la déposter des positions qu'elle avait prises.

La position de l'armée française au 2 mai, à neuf heures du matin, était la suivante :

La gauche de l'armée s'appuyait à l'Elster ; elle était formée par le vice-roi, ayant sous ses ordres les 5^e^ et 11^e^ corps. Le centre était commandé par le prince de la Moskwa, au village de Kaïa. L'Empereur avec la jeune et la vieille garde était à Lutzen.

Le duc de Raguse était au défilé de Poserna, et formait la droite avec ses trois divisions. Enfin le général Bertrand, commandant le 4^e^ corps, marchait pour se rendre à ce défilé. L'ennemi débouchait et passait l'Elster aux ponts de Zwenkau, Pegau et Zeits. S. M. ayant l'espérance de le prévenir dans son mouvement, et pensant qu'il ne pourrait attaquer que le 3, ordonna au général Lauriston, dont le corps formait l'extrémité de la gauche, de se porter sur Leipsick, afin de déconcerter les projets de l'ennemi et de placer l'armée française, pour la journée du 3, dans une position toute différente de celle où les ennemis avaient compté la trouver et où elle était effectivement le 2, et de porter ainsi de la confusion et du désordre dans leurs colonnes.

A neuf heures du matin, S. M. ayant entendu une canonnade du côté de Leipsick, s'y porta au galop. L'ennemi défendait le petit village de Listenau et les ponts en avant de Leipsick. S. M. n'attendait que le moment où ces dernières positions seraient enlevées, pour mettre en mouvement toute son ar-

mée dans cette direction, la faire pivoter sur Leipsick, passer sur la droite de l'Elster, et prendre l'ennemi à revers ; mais à dix heures, l'armée ennemie débou-cha vers Kaïa, sur plusieurs colonnes d'une noire profondeur ; l'horizon en était obscurci. L'ennemi présentait des forces qui paraissaient immenses : l'Empereur fit sur-le-champ ses dispositions. Le vice-roi reçut l'ordre de se porter sur la gauche du prince de la Moskwa ; mais il lui fallait trois heures pour exécuter ce mouvement. Le prince de la Moskwa prit les armes, et avec ses cinq divisions soutint le combat, qui au bout d'une demi-heure devint ter-rible. S. M. se porta elle-même à la tête de la garde derrière le centre de l'armée, soutenant la droite du prince de la Moskwa. Le duc de Raguse, avec ses trois divisions, occupait l'extrême droite. Le général Bertrand eut ordre de déboucher sur les derrières de l'armée ennemie, au moment où la ligne se trouve-rait le plus fortement engagée. La fortune se plut à couronner du plus brillant succès toutes ces dispo-sitions. L'ennemi, qui paraissait certain de la réus-site de son entreprise, marchait pour déborder notre droite et gagner le chemin de Weissenfels. Le géné-ral Compans, général de bataille du premier mérite, à la tête de la 1re division du duc de Raguse, l'arrêta tout court. Les régimens de marine soutinrent plu-sieurs charges avec sang-froid, et couvrirent le champ de bataille de l'élite de la cavalerie ennemie. Mais les grands efforts d'infanterie, d'artillerie et de cavalerie, étaient sur le centre. Quatre des cinq divisions du prince de la Moskwa étaient déjà en-gagées. Le village de Kaïa fut pris et repris plusieurs fois. Ce village était resté au pouvoir de l'ennemi : le comte de Lobau dirigea le général Ricard pour reprendre le village ; il fut repris.

La bataille embrassait une ligne de deux lieues

couvertes de feu, de fumée et de tourbillons de poussière. Le prince de la Moskwa, le général Souham, le général Girard, étaient partout, faisaient face à tout. Blessé de plusieurs balles, le général Girard voulut rester sur le champ de bataille. Il déclara vouloir mourir en commandant et dirigeant ses troupes, puisque le moment était arrivé pour tous les Français qui avaient du cœur, de vaincre ou de mourir.

Cependant, on commençait à apercevoir dans le lointain la poussière et les premiers feux du corps du général Bertrand. Au même moment le vice-roi entrait en ligne sur la gauche, et le duc de Tarente attaquait la réserve de l'ennemi, et abordait au village où l'ennemi appuyait sa droite. Dans ce moment, l'ennemi redoubla ses efforts sur le centre; le village de Kaïa fut emporté de nouveau; notre centre fléchit; quelques bataillons se débandèrent; mais cette valeureuse jeunesse, à la vue de l'Empereur, se rallia en criant *vive l'Empereur!* S. M. jugea que le moment de crise qui décide du gain ou de la perte des batailles était arrivé: il n'y avait plus un moment à perdre. L'Empereur ordonna au duc de Trévise de se porter avec seize bataillons de la jeune garde au village de Kaïa, de donner tête baissée, de culbuter l'ennemi, de reprendre le village, et de faire main-basse sur tout ce qui s'y trouvait. Au même moment, S. M. ordonna à son aide-de-camp le général Drouot, officier d'artillerie de la plus grande distinction, de réunir une batterie de 80 pièces, et de la placer en avant de la vieille garde, qui fut disposée en échelons comme quatre redoutes, pour soutenir le centre, toute notre cavalerie rangée en bataille derrière. Les généraux Dulauloy, Drouot et Devaux partirent au galop avec leurs 80 bouches à feu placées en un même groupe.

Le feu devint épouvantable. L'ennemi fléchit de tous côtés. Le duc de Trévise emporta sans coup férir le village de Kaïa, culbuta l'ennemi et continua à se porter en avant en battant la charge. Cavalerie, infanterie, artillerie de l'ennemi, tout se mit en retraite.

Le général Bonnet, commandant une division du duc de Raguse, reçut ordre de faire un mouvement par sa gauche sur Kaïa, pour appuyer les succès du centre. Il soutint plusieurs charges de cavalerie dans lesquelles l'ennemi éprouva de grandes pertes.

Cependant le général comte Bertrand s'avançait et entrait en ligne. C'est en vain que la cavalerie ennemie caracola autour de ses carrés; sa marche n'en fut pas ralentie. Pour le rejoindre plus promptement l'Empereur ordonna un changement de direction en pivotant sur Kaïa. Toute la droite fit un changement de front, la droite en avant.

L'ennemi ne fit plus que fuir, nous le poursuivîmes une lieue et demie. Nous arrivâmes bientôt sur la hauteur que l'empereur Alexandre, le roi de Prusse et la famille de Brandebourg y occupaient pendant la bataille. Un officier prisonnier qui se trouvait là, nous apprit cette circonstance.

Nous avons fait plusieurs milliers de prisonniers. Le nombre n'a pu en être plus considérable, vu l'infériorité de notre cavalerie et le désir que l'Empereur avait montré de l'épargner.

Au commencement de la bataille l'Empereur avait dit aux troupes : *C'est une bataille d'Egypte. Une bonne infanterie soutenue par de l'artillerie doit savoir se suffire.*

Le général Gourré, chef d'état-major du prince de la Moskwa a été tué, mort digne d'un si bon soldat! Notre perte se monte à 10,000 tués ou blessés. Celle de l'ennemi peut être évaluée de 25 à 30,000

hommes. La garde royale de Prusse a été détruite. Les gardes de l'empereur de Russie ont considérablement souffert : les deux divisions de dix régimens de cuirassiers russes ont été écrasées.

S. M. ne saurait trop faire l'éloge de la bonne volonté, du courage et de l'intrépidité de l'armée. Nos jeunes soldats ne considéraient pas le danger. Ils ont dans cette grande circonstance relevé toute la noblesse du sang français.

L'état-major général, dans sa relation, fera connaître les belles actions qui ont illustré cette brillante journée, qui, comme un coup de tonnerre, a pulvérisé les chimériques espérances et tous les calculs de destruction et de démembrement de l'Empire. Les trames ténébreuses ourdies par le cabinet de Saint-James pendant tout un hiver, se trouvent en un instant dénouées comme le nœud gordien par l'épée d'Alexandre.

Le prince de Hesse-Hombourg a été tué. Les prisonniers disent que le jeune prince royal de Prusse a été blessé, que le prince de Mecklenbourg-Strelitz a été tué.

L'infanterie de la vieille garde, dont six bataillons étaient seulement arrivés, a soutenu par sa présence l'affaire avec ce sang-froid qui la caractérise. Elle n'a pas tiré un coup de fusil. La moitié de l'armée n'a pas donné, car les quatre divisions du corps du général Lauriston n'ont fait qu'occuper Leipsick ; les trois divisions du duc de Reggio étaient encore à deux journées du champ de bataille ; le comte Bertrand n'a donné qu'avec une de ses divisions, et si légèrement, qu'elle n'a pas perdu 50 hommes ; ses seconde et troisième divisions n'ont pas donné. La seconde division de la jeune garde, commandée par le général Barrois, était encore à cinq journées ; il en est de même de la moitié de la vieille garde,

commandée par le général Decouz, qui n'était encore qu'à Erfurth : des batteries de réserve formant plus de 100 bouches à feu n'avaient pas rejoint et elles sont encore en marche depuis Mayence jusqu'à Erfurth ; le corps du duc de Bellune était aussi à trois jours du champ de bataille. Le corps de cavalerie du général Sébastiani, avec les trois divisions du prince d'Eckmülh, étaient du côté du Bas-Elbe. L'armée alliée forte de 150 à 200,000 hommes, commandée par les deux souverains, ayant un grand nombre de princes de la maison de Prusse à sa tête, a donc été défaite et mise en déroute par moins de la moitié de l'armée française.

Les ambulances et le champ de bataille offraient le spectacle le plus touchant : les jeunes soldats, à la vue de l'Empereur, faisaient trève à leur douleur en criant *vive l'Empereur ! — Il y a vingt ans*, a dit l'Empereur, *que je commande des armées françaises ; je n'ai pas encore vu autant de bravoure et de dévouement.*

L'Europe serait enfin tranquille, si les souverains et les ministres qui dirigent leurs cabinets, pouvaient avoir été présens sur ce champ de bataille. Ils renonceraient à l'espérance de faire rétrograder l'étoile de la France ; ils verraient que les conseillers qui veulent démembrer l'empire français et humilier l'Empereur, préparent la perte de leurs souverains.

(*Extrait du Moniteur du* 10 *mai* 1813.)

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de l'armée, au 3 mai, à neuf heures du soir.

L'Empereur, à la pointe du jour du 3, avait par-

couru le champ de bataille. A dix heures, il s'est mis en marche pour suivre l'ennemi. Son quartier-général, le 3 au soir, était à Pegau. Le vice-roi avait son quartier-général à Wichstanden, à mi-chemin de Pegau à Borna. Le comte Lauriston, dont le corps n'avait pas pris part à la bataille, était parti de Leipsick, pour se porter sur Zwemkau où il était arrivé. Le duc de Raguse avait passé l'Elster au village de Lietzkowitz, et le comte Bertrand l'avait passé au village de Gredel. Le prince de la Moskwa était resté en position sur le champ de bataille. Le duc de Reggio, de Naumbourg devait se porter sur Zeist.

L'empereur de Russie et le roi de Prusse avaient passé par Pegau dans la soirée du 2, et étaient arrivés au village de Loberstedt à onze heures du soir; ils s'y étaient reposés quatre heures, et en étaient partis le 3, à trois heures du matin, se dirigeant sur Borna.

L'ennemi ne revenait pas de son étonnement de se trouver battu dans une si grande plaine, par une armée ayant une si grande infériorité de cavalerie. Plusieurs colonels et officiers supérieurs faits prisonniers, assurent qu'au quartier-général ennemi, on n'avait appris la présence de l'Empereur à l'armée, que lorsque la bataille était engagée; ils croyaient tous l'Empereur à Erfurt.

Comme cela arrive toujours dans de pareilles circonstances, les Prussiens accusent les Russes de ne les avoir pas soutenus; les Russes accusent les Prussiens de ne s'être pas bien battus. La plus grande confusion règne dans leur retraite. Plusieurs de ces prétendus volontaires qu'on lève en Prusse, ont été faits prisonniers; ils font pitié. Tous déclarent qu'ils ont été enrôlés de force, et sous peine de voir les biens de leurs familles confisqués.

Les gens du pays disent qu'un prince de Hesse-

Hombourg a été tué ; que plusieurs généraux russes et prussiens ont été tués ou blessés ; le prince de Mecklenbourg-Strelitz aurait également été tué ; mais toutes ces nouvelles ne sont encore que des bruits du pays.

La joie de ces contrées d'être délivrées des cosaques ne peut se décrire. Les habitans parlent avec mépris de toutes les proclamations et de toutes les tentatives qu'on a faites pour les engager à s'insurger.

L'armée russe et prussienne était composée du corps des généraux prussiens York, Blucher et Bulow : de ceux des généraux russes Wittgenstein, Wintzingerode, Miloradowitch et Tormazow. Les gardes russes et prussiennes y étaient. L'empereur de Russie, le roi de Prusse, le prince-royal de Prusse, tous les princes de la maison de Prusse étaient à la bataille.

L'armée combinée russe et prussienne est évaluée de 150 à 200,000 hommes. Tous les cuirassiers russes y étaient, et ont beaucoup souffert.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes sur la situation des armées, au 4 mai au soir.

Le quartier-général de l'Empereur était le 4 au soir à Borna ;

Celui du vice-roi à Kolditz ;

Celui du général comte Bertrand à Frohbourg ;

Celui du général comte Lauriston à Mœlbus ;

Celui du prince de la Moskwa à Leipsick ;

Celui du duc de Reggio à Zeitz.

L'ennemi se retire sur Dresde dans le plus grand désordre et par toutes les routes.

Tous les villages qu'on trouve sur la route de l'armée sont pleins de blessés russes et prussiens.

Le prince de Neufchâtel, major-général, a ordonné que l'on enterrât, le 4 au matin, à Pegau, le

prince de Mecklenbourg-Strelitz avec tous les honneurs dus à son grade.

A la bataille du 2, le général Dumoutier, qui commande la division de la jeune garde, a soutenu la réputation qu'il avait déjà acquise dans les précédentes campagnes. Il se loue beaucoup de sa division.

Le général de division Brenier a été blessé. Les généraux de brigade Chemineau et Grillot ont été blessés et amputés.

Recensement fait des coups de canon tirés à la bataille, le nombre s'en est trouvé moins considérable qu'on avait cru d'abord : on n'a tiré que 39,500 coups de canon. A la bataille de la Moskyva on en avait tiré cinquante et quelques mille.

wwwwww

(*Extrait du Moniteur, du* 11 *avril* 1813.)

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes sur la situation des armées, au 5 mai au soir.

Le quartier-général de l'Empereur était à Colditz, celui du vice-roi à Harta, celui du duc de Raguse derrière Colditz, celui du général Lauriston à Wurtzen, du prince de la Moskwa à Leipsick, du duc de Reggio à Altenbourg et du général Bertrand à Rochlitz.

Le vice-roi arriva devant Colditz le 5 à neuf heures du matin. Le pont était coupé, et des colonnes d'infanterie et de cavalerie avec de l'artillerie défendaient le passage. Le vice-roi se porta avec une division à un gué qui est sur la gauche, passa la rivière, et gagna le village de Komichau, où il fit placer une batterie de 20 pièces de canon : l'ennemi éva-

cua alors la ville de Colditz dans le plus grand désordre, et en défilant sous la mitraille de nos 20 pièces.

Le vice-roi poursuivit vivement l'ennemi ; c'était le reste de l'armée prussienne, fort de 20 à 25,000 hommes, qui se dirigea, partie sur Leissnig, et partie sur Gersdorff.

Arrivées à Gersdorff, les troupes prussiennes passèrent à travers une réserve qui occupait cette position : c'était le corps russe de Milloradovitch, composé de deux divisions formant à peu près 8000 hommes sous les armes ; les régimens russes, n'étant que de deux bataillons de quatre compagnies chaque, et les compagnies n'étant que de 150 hommes ; mais n'ayant que 100 hommes présens sous les armes, ce qui ne fait que 7 à 800 hommes par régiment : ces deux divisions de Milloradovitch étaient arrivées à la bataille au moment où elle finissait, et n'avaient pas pu y prendre part.

Aussitôt que la 36ᵉ division eut rejoint la 35ᵉ, le vice-roi donna ordre au duc de Tarente de former les deux divisions en trois colonnes, et de déposter l'ennemi. L'attaque fut vive : nos braves se précipitèrent sur les Russes, les enfoncèrent et les poussèrent sur Harta. Dans ce combat nous avons eu 5 à 600 blessés, et nous avons fait 1000 prisonniers : l'ennemi a perdu dans cette journée 2000 hommes.

Le général Bertrand arrivé à Rochlitz, y a pris quelques convois de blessés, de malades et de bagages, et a fait des prisonniers ; plus de douze cents voitures de blessés avaient passé par cette route.

Le roi de Prusse et l'empereur Alexandre avaient couché à Rochlitz.

Un adjudant-sous-officier du 17ᵉ provisoire, qui avait été fait prisonnier à la bataille du 2, s'est échappé et a raconté que l'ennemi a fait de grandes

pertes et se retire dans le plus grand désordre ; que pendant la bataille les Russes et les Prussiens tenaient leurs drapeaux en réserve, ce qui fait que nous n'en avons pas pu prendre ; qu'ils nous ont fait 102 prisonniers, dont 4 officiers ; que ces prisonniers étaient conduits en arrière sous la garde du détachement laissé aux drapeaux ; que les Prussiens ont fait de mauvais traitemens aux prisonniers ; que deux prisonniers ne pouvant pas marcher par extrême fatigue, ils leur ont passé le sabre au travers du corps ; que l'étonnement des Prussiens et des Russes d'avoir trouvé une armée aussi nombreuse, aussi bien exercée et munie de tout, était à son comble ; qu'il y avait de la mésintelligence entre eux, et qu'ils s'accusaient respectivement de leurs pertes.

Le général comte Lauriston, de Wurtzen, s'est mis en marche sur la grande route de Dresde.

Le prince de la Moskwa s'est porté sur l'Elbe pour débloquer le général Thielmann qui commande à Torgau, prendre position sur ce point et débloquer Wittemberg : il paraît que cette dernière place a fait une belle défense et repoussé plusieurs attaques qui ont coûté fort cher à l'ennemi.

Des prisonniers racontent que l'empereur Alexandre, voyant la bataille perdue, parcourait la ligne russe pour animer le soldat, en disant : « Courage, Dieu est pour nous. »

Ils ajoutent que le général prussien Blucher est blessé, et qu'il y a cinq généraux de division et de brigade prussiens tués ou blessés.

(Extrait du Moniteur, du 13 avril 1813.)

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les

nouvelles suivantes sur la situation des armées, au 6 mai au soir.

Le quartier-général de S. M. l'Empereur et Roi était à Waldheim; celui du vice-roi, à Ertzdorf; celui du général Lauriston était à Oschatz; celui du prince de la Moskwa, entre Leipsick et Torgau; celui du comte Bertrand, à Mittweyda; celui du duc de Reggio, à Penig.

L'ennemi avait brûlé à Waldheim un très-beau pont en bois d'une seule arche; ce qui nous avait retardé de quelques heures. Son arrière-garde avait voulu défendre le passage, mais s'était reployée sur Ertzdorf : la position de ce dernier point est fort belle. L'ennemi a voulu la tenir. Le pont étant brûlé, le vice roi fit tourner le village par la droite et par la gauche. L'ennemi était placé derrière des ravins. Une fusillade et une canonnade assez vives s'engagèrent; aussitôt on marcha droit à l'ennemi, et la position fut enlevée. L'ennemi a laissé 200 morts sur le champ de bataille.

Le général Vandamme avait, le 1er mai, son quartier-général à Harbourg. Nos troupes ont pris un cutter de guerre russe armé de vingt pièces de canon. L'ennemi a repassé l'Elbe avec tant de précipitation, qu'il a laissé sur la rive gauche une infinité de barques propres au passage et beaucoup de bagages. Les mouvemens de la grande-armée étaient déjà connus, et causaient une grande consternation à Hambourg. Les traîtres de Hambourg voyaient que le jour de la vengeance était près d'arriver.

Le général Dumonceau était à Lunebourg.

A la bataille du 2, les officiers d'ordonnance Berenger et Pretel ont été blessés, mais peu dangereusement.

Voici la relation que l'ennemi a faite de la bataille. Il faut espérer que l'on chantera à Saint-Pétersbourg

un *Te Deum*, comme on l'a fait pour la bataille de la Moskwa.

Nouvelle de la bataille livrée le 2 mai sur le chemin de Veissenfels à Leipsick ; par un officier du corps de Blucher.

(Traduction de l'allemand.)

L'ennemi tournait le dos à Leipsick, et nous avions derrière nous Naumbourg et Veissenfels. L'Elster et la Luppe étaient à une certaine distance des ailes des deux armées. Devant notre aile droite, nous avions un village occupé par l'ennemi. La bataille commença par l'attaque de ce village, qui fut enlevé par l'aile droite du corps de Blucher. Bientôt après, l'aile gauche de ce corps se trouva en face d'un autre village, devant lequel l'ennemi amena plusieurs batteries : nous lui opposâmes presque autant d'artillerie, que nous couvrîmes par notre réserve de cavalerie, parce que l'infanterie n'allait pas si loin. Peu à peu les autres corps arrivèrent, et le combat s'engagea sur toute la ligne, et s'étendit jusqu'au-delà du dernier village à gauche, je ne sais pas jusqu'à quelle distance. Nous occupions depuis quelques heures le village de notre droite ; mais l'ennemi s'y présenta avec des forces considérables, l'entoura et le prit. Il ne le garda qu'une demi-heure. Nous l'attaquâmes de nouveau et l'enlevâmes. Nous allâmes même au-delà et prîmes deux autres villages, de manière que nous étions dans le flanc de l'ennemi. Dès ce moment, le combat devint très-opiniâtre sur ce point. Presque toute l'infanterie du corps de Blucher, et une partie de celle des autres corps, arrivèrent peu à peu. On était alors très-rapproché. La victoire semblait se décider tantôt d'un

côté, tantôt de l'autre. Cependant, nous ne perdions pas un pouce du terrain que nous occupions dans le flanc de l'ennemi. Il était entre six et sept heures du soir; et dans ce moment, je fus blessé à la jambe, et obligé de quitter le champ de bataille. J'ignore ce qui se passait à l'aile gauche; mais je vis que nous avions aussi gagné du terrain de ce côté. La bataille est donc gagnée. Je ne sais pas encore quels en seront les résultats. L'ennemi a occupé Leipsick sur ses derrières. Vers le soir, il était arrivé des renforts de la grande armée, et le corps de Milloradovitch était en marche.

Au moment même, j'apprends que la bataille est finie, et que nous sommes maîtres non-seulement du premier champ de bataille, mais encore du terrain que nous avons enlevé à l'ennemi. Néanmoins l'occupation de Leipsick par l'ennemi nous oblige à faire des mouvemens de côté.

(*Extrait du Moniteur du* 15 *mai* 1813.)

Sa Majesté l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes sur la situation des armées, au 9 mai au matin.

Le 7, le quartier-général de S. M. l'Empereur et Roi était à Nossen.

Entre Nossen et Wilsdruf, le vice-roi a rencontré l'ennemi placé derrière un torrent et dans une belle position. Il l'en a déposté, lui a tué un millier d'hommes et fait 500 prisonniers.

Un cosaque qui a été arrêté, était porteur de l'ordre ci-joint (A), de brûler les bagages de l'arrière-garde russe. Effectivement, huit cents voitures russes ont été brûlées, des bagages et vingt pièces de canon ont été ramassés par nous sur les routes; plusieurs

colonnes de cosaques sont coupées; on les poursuit.

Le 8, à midi, le vice-roi est entré à Dresde. L'ennemi, indépendamment du grand pont qu'il avait rétabli, avait jeté trois ponts sur l'Elbe. Le vice-roi ayant fait marcher des troupes dans la direction de ces ponts, l'ennemi y a mis le feu sur-le-champ; les trois têtes de pont qui les couvraient ont été enlevées.

Le même jour 8, à neuf heures du matin, le comte Lauriston était arrivé à Meissen. Il y a trouvé trois redoutes avec des blockhaus que les Prussiens y avaient construites; ils avaient brûlé le pont.

Toute la rive de l'Elbe est libre de l'ennemi.

S. M. l'Empereur est arrivé à Dresde le 8, à une heure après midi. L'Empereur, en faisant le tour de la ville, s'est porté sur-le-champ au chantier de construction à la porte de Pirna, et de là au village de Prielsnitz, où S. M. a ordonné qu'on jetât un pont. S. M. est revenue à 7 heures du soir de sa reconnaissance, au palais où elle est logée.

La vieille garde a fait son entrée à Dresde à huit heures du soir.

Le 9, à trois heures du matin, l'Empereur a fait placer lui-même sur un des bastions qui domine la rive droite, une batterie qui a chassé l'ennemi de la position qu'il occupait de ce côté.

Le prince de la Moskwa marche sur Torgau.

Voici une relation que l'ennemi a faite de la bataille de Lutzen (B), ce n'est qu'une série de faussetés. On assure ici que l'ordre avait été donné de chanter un *Te Deum*, mais que des gens du pays qui leur étaient affidés ont fait sentir que ce serait ridicule; que ce qui pouvait être bon en Russie, serait par trop absurde en Allemagne.

L'empereur de Russie a quitté Dresde hier matin.

Ce fameux Stein est l'objet du mépris de tous les honnêtes gens. Il voulait révolter la canaille contre les propriétaires. On ne revenait pas de surprise de voir des souverains comme le roi de Prusse, et surtout comme l'empereur Alexandre, que la nature a doués de belles qualités, prêter l'appui de leurs noms à des menées aussi criminelles qu'atroces.

Indépendamment des canons et des bagages pris à la poursuite de l'ennemi, nous avons fait à la bataille 5000 prisonniers, et pris 10 pièces de canon. L'ennemi ne nous a pris aucun canon ; mais il a fait 111 prisonniers.

Le général en chef Koutouzoff est mort à Bautzen, de la fièvre nerveuse, il y a quinze jours. Il a été remplacé dans le commandement en chef par le général Wittgenstein, qui a débuté par la perte de la bataille de Lutzen.

(A)

Copie de la lettre dont était porteur un cosaque fait prisonnier.

Si l'ennemi vous force à replier, vous prendrez la marche qui vous est prescrite par l'ordre du général Wintzengerode. Je vous autorise à détruire tous les bagages qui embarrasseront les routes et ne pourront avancer, en brûlant les voitures, et enlevant les chevaux avec vous. Ceux qui sont en état de se sauver, faites-les courir sans relâche jusqu'à l'Elbe.

Signé, LANSKOY.

24.... Chemnitz.

Je pars aujourd'hui pour Freyberg.

(B)

Nouvelles officielles des armées combinées ; du champ de bataille , le 11 *avril* (3 *mai*) 1813.

L'Empereur Napoléon avait quitté Mayence le 12 (24) avril. Arrivé à son armée , tout annonçait qu'il voulait prendre immédiatement l'offensive. En conséquence les armées combinées russes et prussiennes avaient été réunies entre Leipsick et Altenbourg, position centrale, avantageuse pour tous les cas possibles. Cependant le général en chef comte Wittgenstein s'était bientôt convaincu par de vives reconnaissances , que l'ennemi, après s'être concentré , débouchait avec toutes ses forces par Mersebourg et Weissenfels , en même temps qu'il envoyait un corps considérable sur Leipsick qui paraissait le but principal de ses opérations. Le comte de Wittgenstein se décida sur-le-champ à profiter du moment où ce corps détaché serait hors de portée de coopérer avec le gros de l'armée française , pour attaquer celle-ci immédiatement avec toutes ses forces. Il fallait pour cela lui dérober ses mouvemens , et pendant la nuit du 19 au 20 (1^er^ au 2) il attira à lui le corps aux ordres du général de cavalerie Tormasoff. Par cette jonction il se trouva en mesure de se porter en masse contre l'ennemi là où celui-ci pouvait tout au plus supposer qu'il avait affaire à un détachement qui cherchait à l'inquiéter sur ses derrières. L'action commença. Les généraux Blucher et York s'y jetèrent avec une ardeur et une énergie vivement partagées par la troupe. Les opérations avaient lieu entre l'Elster et la Luppe. Le village de Gross-Gœrschen faisait la clef et le centre de la position des Français. Le combat s'engagea par l'attaque de ce village. L'ennemi connaissait toute l'importance de ce point ,

et voulut s'y maintenir. Il fut enlevé par l'aile droite du corps aux ordres du général Blucher. En même temps son aile gauche poussait en avant, et donna bientôt sur le village de Klein-Gœrschen. Dès-lors tous les corps entrèrent successivement en affaire, et bientôt elle devint générale.

Le village de Gross-Gœrschen fut disputé avec une opiniâtreté sans exemple. Six fois il fut pris et repris à l'arme blanche. Mais la valeur des Russes et des Prussiens eut le dessus, et ce village, comme celui de Klein-Gœrschen et de Rham, demeurèrent aux armées combinées. Le centre de l'ennemi fut percé. Il fut culbuté du champ de bataille. Cependant il venait de se montrer des colonnes nouvelles, qui, parties de Leipsick, étaient destinées à soutenir le flanc gauche de l'ennemi. Des corps tirés de la réserve, et mis aux ordres du lieutenant-général Kanownitzin, leur furent opposés. Ici s'engagea vers le soir un combat également des plus opiniâtres; mais de même sur ce point l'ennemi fut complètement repoussé. Tout était disposé pour renouveler l'attaque avec le lever du soleil, et il avait été envoyé des ordres au général Miloradowitch, posté avec tout son corps à Zeitz, de se réunir avec l'armée principale, et de s'y trouver à la pointe du jour. La présence d'un corps tout frais avec cent pièces d'artillerie, ne laissait point de doute sur l'issue de la journée. Mais dès le matin, l'ennemi semblait se porter sur Leipsick, en repliant jusqu'à son arrière-garde. Cette manière de refuser les gages du combat, dut faire croire qu'il cherchait à manœuvrer, soit pour se porter sur l'Elbe, ou sur les communications des armées combinées. Dans cette supposition, il s'agissait d'opposer manœuvres à manœuvres; et en occupant un front dominant entre Colditz et Rochlitz, on déjouait immédiatement toute tentative de ce genre,

sans trop éloigner pour cela les points de départ pour une tentative directe.

Dans cette mémorable journée, l'armée prussienne a combattu d'une manière à fixer l'admiration de ses alliés. La garde du roi s'est couverte de gloire. Russes et Prussiens ont rivalisé de valeur et de zèle sous les yeux des deux souverains, qui n'ont pas quitté un instant le champ de bataille. L'ennemi a perdu seize canons; on lui a fait 1,400 prisonniers; pas un trophée n'a été conquis sur l'armée alliée. Sa perte en tués et en blessés peut se monter à 8,000 hommes; celle de l'armée française est évaluée de 12 à 15,000. Parmi les blessés se trouvent le général de cavalerie de Blucher et les lieutenans-généraux de Kanownitzin et de Scharnhorst. Leurs blessures ne sont point dangereuses.

L'ennemi ayant peu de cavalerie, a cherché à gagner et à se maintenir dans les villages, dont le terrain était entrecoupé. La journée du 20 avril (2 mai) a donc été un combat continuel d'infanterie. Une grêle de balles, de boulets, de mitraille et de grenades n'a pas été interrompue de la part des Français pendant dix heures d'action.

(*Extrait du Moniteur du* 16 *mai* 1813.)

Sa Majesté l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes sur la situation des armées, le 10 mai au soir.

Le 9, le colonel Lasalle, directeur des équipages de pont, a commencé à faire établir des radeaux pour le pont qu'on jette au village de Prielnitz. On y a établi également un *va-et-vient*. 300 voltigeurs ont été jetés sur la rive droite, sous la protection de vingt pièces de canon placées sur une hauteur.

A dix heures du matin, l'ennemi s'est avancé pour culbuter ces tirailleurs dans l'eau. Il a pensé qu'une batterie de douze pièces serait suffisante pour faire taire les nôtres ; la canonnade s'est engagée: les pièces de l'ennemi ont été démontées ; trois bataillons qu'il avait fait avancer en tirailleurs ont été écrasés sous notre mitraille : l'Empereurs'y est porté : le général Dulauloi s'est placé avec le général Devaux et dix-huit pièces d'artillerie légère sur la gauche du village de Prielnitz, position qui prend à revers toute la plaine de la rive droite : le général Drouot s'est porté avec seize pièces sur la droite : l'ennemi a fait avancer quarante pièces de canon ; nous en avons mis jusqu'à quatre-vingts en batterie.

Pendant ce temps, on traçait un boyau sur la rive droite, en forme de tête de pont, où nos tirailleurs s'établissaient à couvert. Après avoir eu douze à quinze pièces démontées, et 15 à 1,800 hommes tués ou blessés, l'ennemi comprit la folie de son entreprise, et à trois heures de l'après midi il s'éloigna.

On a travaillé toute la nuit au pont ; mais l'Elbe a crû ; quelques ancres ont dérivé ; le pont ne sera terminé que ce soir.

Aujourd'hui 10, l'Empereur a fait passer dans la ville neuve, en profitant du pont de Dresde, la division Charpentier. Ce soir, ce pont se trouve rétabli ; toute l'armée y passe pour se porter sur la rive droite. Il paraît que l'ennemi se retire sur l'Oder.

Le prince de la Moskwa est à Wittenberg : le général Lauriston est à Torgau ; le général Reynier a repris le commandement du 7^{e} corps, composé du contingent saxon et de la division Durutte.

Les 4^{e}, 6^{e}, 11^{e} et 12^{e} corps passeront sur le pont de Dresde demain à la pointe du jour. La Garde, jeune et vieille, est autour de Dresde. La 2^{e} division de la

Garde, commandée par le général Barrois, arrive aujourd'hui à Altenbourg.

Le roi de Saxe, qui s'était dirigé sur Prague, pour être plus près de sa capitale, sera rendu à Dresde dans la journée de demain. L'Empereur a envoyé une escorte de 500 hommes de sa garde, avec son aide-de-camp le général Flahaut, pour le recevoir et l'accompagner.

Deux mille hommes de cavalerie ennemie ont été coupés de l'Elbe, ainsi qu'un grand nombre de bagages, de patrouilles de troupes légères et de cosaques. Il paraît qu'ils se sont réfugiés en Bohême.

wwwwww

(*Extrait du Moniteur du mardi* 18 *mai* 1813.)

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes sur la situation des armées, le 11 mai au soir.

Le vice-roi s'était porté, avec le 11e corps, à Bischoffswerda ; le général Bertrand, avec le 4e corps, à Kœnigsbruck ; le duc de Raguse, avec le 6e corps, à Reichenbach ; le duc de Reggio, à Dresde ; la jeune et la vieille Garde, à Dresde.

Le prince de la Moskwa est entré le 11 au matin à Torgau, et a pris position sur la rive droite, à une journée de cette place ; le général Lauriston est arrivé le même jour à Torgau avec son corps, à trois heures de l'après-midi.

Le duc de Bellune, avec le 2e corps, s'est mis en marche sur Wittenberg, ainsi que le corps de cavalerie du général Sébastiani.

Le corps de cavalerie commandé par le général Latour-Maubourg, a passé le 11 sur le pont de Dresde, à trois heures après-midi.

Le roi de Saxe a couché à Sedlitz. Toute la cavalerie saxonne doit rejoindre dans la journée du 13 à Dresde. Le général Reynier a repris le commandement du 7e corps à Torgau : ce corps est composé de deux divisions saxonnes, formant 12,000 hommes.

S. M. a passé toute la journée sur le pont, à voir défiler ses troupes.

Le colonel du génie Bernard, aide-de-camp de l'Empereur, a mis une grande activité dans la réparation du pont de Dresde.

Le général Rogniat, commandant en chef le génie de l'armée, a tracé les ouvrages qui vont couvrir la ville neuve, et servir de tête de pont.

On trouvera ci-joint la relation qui a été faite de la bataille du 2, dans la Gazette de Berlin.

On a intercepté un courrier du comte de Stackelberg, ex-ambassadeur de Russie à Vienne, au comte de Nesselrode, secrétaire d'État, accompagnant l'empereur de Russie à Dresde. On a aussi intercepté plusieurs estafettes venant de Berlin et de Prague.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes, sur la situation de l'armée, au 12 mai au soir.

Le 12, à dix heures du matin, la Garde impériale a pris les armes, et s'est mise en bataille sur le chemin de Pirna jusqu'au Gross-Garten. L'Empereur en a passé la revue. Le roi de Saxe, qui avait couché la veille à Sedlitz, est arrivé à midi. Les deux souverains sont descendus de cheval, et se sont embrassés, et ensuite sont entrés à la tête de la Garde, dans Dresde, aux acclamations d'une immense population. Cela formait un très-beau spectacle.

A trois heures, l'Empereur a passé la revue de la division de cavalerie du général Fresia, composée de 3000 chevaux, venant d'Italie. S. M. a été extrê-

mement satisfaite de cette cavalerie, dont la bonne tenue est due aux soins et à l'activité du ministre de la guerre du royaume d'Italie, Fontanelli, qui n'a rien épargné pour la mettre en bon état.

L'Empereur a donné ordre au vice-roi de se rendre à Milan pour y remplir une mission spéciale. S. M. a été extrêmement satisfaite de la conduite que ce prince a tenue pendant toute la campagne : cette conduite a acquis au vice-roi un nouveau titre à la confiance de l'Empereur.

Proclamation de l'Empereur à l'armée.

« Soldats,

» Je suis content de vous ! vous avez rempli mon
» attente ! vous avez suppléé à tout par votre bonne
» volonté et par votre bravoure. Vous avez dans la
» célèbre journée du 2 mai défait et mis en déroute
» l'armée russe et prussienne commandée par l'em-
» pereur Alexandre et le roi de Prusse. Vous avez
» ajouté un nouveau lustre à la gloire de mes ai-
» gles ; vous avez montré tout ce dont est capable
» le sang français. La bataille de Lutzen sera mise
» au-dessus des batailles d'Austerlitz, d'Jéna, de
» Friedland et de la Moskwa ! Dans la campagne
» passée, l'ennemi n'a trouvé de refuge contre nos
» armes qu'en suivant la méthode féroce des barbares
» ses ancêtres. Des armées de Tartares ont incendié ses
» campagnes, ses villes, la sainte Moscou elle-même ?
» Aujourd'hui ils arrivaient dans nos contrées, pré-
» cédés de tout ce que l'Allemagne, la France et
» l'Italie ont de mauvais sujets et de déserteurs,
» pour y prêcher la révolte, l'anarchie, la guerre
» civile, le meurtre. Ils se sont faits les apôtres de
» tous les crimes. C'est un incendie moral qu'ils
» voulaient allumer entre la Vistule et le Rhin,

» pour, selon l'usage des gouvernemens despotiques,
» mettre des déserts entre nous et eux. Les insensés!
» ils connaissaient peu l'attachement à leurs sou-
» verains, la sagesse, l'esprit d'ordre et le bon sens
» des Allemands. Ils connaissaient peu la puissance
» et la bravoure des Français!

» Dans une seule journée, vous avez déjoué tous
» ces complots parricides..... Nous rejetterons
» ces Tartares dans leurs affreux climats qu'ils ne
» doivent pas franchir. Qu'ils restent dans leurs dé-
» serts glacés, séjour d'esclavage, de barbarie et de
» corruption où l'homme est ravalé à l'égal de la
» brute. Vous avez bien mérité de l'Europe civili-
» sée; soldats! l'Italie, la France, l'Allemagne vous
» rendent des actions de grâces!

» De notre camp impérial de Lutzen, le 3
» mai 1813.

» *Signé* NAPOLÉON. »

Extrait de la Gazette de Berlin, du 6 mai.

Les dernières nouvelles de l'armée ont été communiquées hier au public. Les voici :

« Après des combats opiniâtres et glorieux livrés par les deux ailes de l'armée des alliés, depuis le 26 avril, l'ennemi a été non-seulement chassé au-delà de la Saale, avec une perte considérable; mais encore, le 2 de ce mois, on lui a livré une grande bataille rangée dans les plaines entre Lutzen et Pegau.

» L'avantage a été, depuis le commencement jusqu'à la fin, de notre côté. La nuit seule a empêché que la bataille ne fût complètement décidée.

» Le combat a été opiniâtre et sanglant des deux côtés.

» Nos troupes ont combattu avec un courage extraordinaire ; et ce n'est que par-là qu'elles ont pu conserver l'avantage sur l'ennemi, qui était supérieur en nombre.

» S. M. le roi et tous les princes se portent bien.

» Nous nous empressons de communiquer ces nouvelles au public, et nous ferons de même dès que nous aurons le rapport officiel de la seconde bataille, qui aura vraisemblablement été livrée le 3.

» *Vive le roi et les braves guerriers alliés!* »

Berlin, 5 mai 1813.

De la part du gouvernement militaire entre l'Elbe et l'Oder.

Signé, LESTOQ-SACK.

(*Extrait du Moniteur du jeudi* 20 *mai* 1813.)

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes sur la situation des armées, le 13 mai au matin.

La place de Spandau a capitulé. Ci-joint les pièces relatives à cette capitulation (A). Cet événement étonne tous les militaires. S. M. a ordonné que le général Bruny, le commandant de l'artillerie et le commandant du génie de la place, ainsi que les membres du conseil de défense qui n'auraient pas protesté, fussent arrêtés et traduits devant une commission de maréchaux, présidée par le prince vice-connétable.

S. M. a également ordonné que la capitulation de Thorn fût l'objet d'une enquête.

Si la garnison de Spandau a rendu sans siége une place-forte environnée de marais, et a souscrit à une

capitulation qui doit être l'objet d'une enquête et d'un jugement, la conduite qu'a tenue la garnison de Wittenberg a été bien différente. Le général Lapoype s'est parfaitement conduit, et a soutenu l'honneur des armes dans la défense de ce point important, qui du reste est une mauvaise place, n'ayant qu'une enceinte à moitié détruite, et qui ne pouvait devoir sa résistance qu'au courage de ses défenseurs.

Ci-joint les pièces relatives à la défense de Wittenberg (B).

Le baron de Montaran, écuyer de l'Empereur, suivi d'un homme des écuries, s'était égaré le 6 mai, deux jours avant d'arriver à Dresde. Il est tombé dans une patrouille de cavalerie légère de trente hommes, et a été pris par l'ennemi.

Un nouveau courrier adressé de Vienne par M. de Stackelberg à M. de Nesselrode à Dresde, vient d'être intercepté. Ce qui est singulier, c'est que les dépêches sont datées du 8 au soir, et que pourtant elles contiennent des félicitations de M. de Stackelberg à l'empereur Alexandre sur la victoire éclatante qu'il vient de remporter, et sur la retraite des Français au-delà de la Saale.

La grande-duchesse Catherine a reçu à Tœplitz une lettre de son frère l'empereur Alexandre, qui lui apprend cette grande victoire du 2. La grande-duchesse, comme de raison, a donné lecture de cette lettre à tous les buveurs d'eau de Tœplitz. Cependant le lendemain elle a appris que l'empereur Alexandre était revenu sur Dresde, et qu'elle-même devait se rendre à Prague. Tout cela a paru extrêmement ridicule en Bohême. On y a vu le nom d'un souverain compromis sans aucun motif que la politique pût justifier. Tout cela ne peut s'expliquer que comme une habitude russe, résultant de la nécessité qu'il y a en Russie d'en imposer à une populace ignorante,

et de la facilité qu'on trouve à lui faire tout accroire. On aurait bien dû adopter un autre usage dans un pays civilisé comme l'Allemagne.

Sa Majesté l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes, sur la situation de l'armée, au 14 mai au matin.

L'armée de l'Elbe a été dissoute, et les deux armées de l'Elbe et du Mein n'en font plus qu'une seule.

Le duc de Bellune était, le 13 au soir, sur Wittemberg.

Le prince de la Moskwa partait de Torgau pour se porter sur Lukau.

Le comte Lauriston marchait de Torgau sur Dobrilugk.

Le comte Bertrand était à Kœnigsbruck.

Le duc de Tarente, avec le 11e corps, était campé entre Bichofswerda et Bautzen. Il avait dans les journées du 11 et du 12, poursuivi vivement l'armée ennemie. Le général Miloradowitch avec une arrière-garde de 20,000 hommes et 40 pièces de canon, a voulu, le 12, tenir les positions de Fischbach, de Capellenberg, et celle de Bischofswerda, ce qui a donné lieu à trois combats successifs, dans lesquels nos troupes se sont conduites avec la plus grande intrépidité; la division Charpentier s'est distinguée à l'attaque de droite; l'ennemi a été tourné dans ses positions et débusqué sur tous les points; une de ses colonnes a été coupée. Nous lui avons fait 500 prisonniers. Il a eu plus de 1,500 hommes tués ou blessés. L'artillerie du 11e corps a tiré 2,000 coups de canon dans ce combat.

Les débris de l'armée prussienne, conduite par le roi de Prusse, qui avaient passé à Meissen, se sont

dirigés par Kœnigsbruck sur Bautzen pour se réunir à l'armée russe.

Le corps du duc de Reggio a passé hier à midi le pont de Dresde.

L'Empereur a passé la revue du corps de cavalerie et des beaux cuirassiers du général Latour-Maubourg.

On dit que les Russes conseillent aux Prussiens de brûler Potsdam et Berlin, et de dévaster toute la Prusse. Ils commencent eux-mêmes à donner l'exemple ; ils ont brûlé de gaieté de cœur la petite ville de Bischofswerda.

Le roi de Saxe a dîné le 13 chez l'Empereur.

La 2^e^ division de la jeune garde, commandée par le général Barrois, est attendue demain 15 à Dresde.

(A)

PIÈCES RELATIVES A LA REDDITION DE SPANDAU.

A S. A. S. le prince de Neufchâtel et de Wagram, major-général de la grande armée.

Osterbourg, le 2 mai 1813.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de vous adresser, par MM. les majors Jobon de Villeroche et baron Michalouski, une copie de la capitulation que je me suis trouvé forcé de conclure pour la ville et citadelle de Spandau. Dans la nuit du 3 au 4 mars, je reçus l'ordre de me porter dans Spandau pour en prendre le commandement ; j'y ai fait tout ce que j'ai pu et dû faire, je n'ai ni perdu un moment ni négligé une seule partie du service.

L'ennemi avait ouvert la tranchée à Rhuleben, le 6 avril, et commencé à canonner le 7 ; il con-

tinua jusqu'au 12. Je ne daignai pas y répondre, sa batterie de 3 pièces de 12 et deux obusiers étant à 450 toises du corps de la citadelle. Le 16, l'ennemi établit trois batteries vis-à-vis des bastions de Brandebourg et du Prince, à la gauche et en arrière du faubourg d'Oranienbourg : le 17, il commença son feu et jeta 300 bombes dans la citadelle. Le 18, à dix heures, il mit le feu aux bâtimens servant de magasin, vrais bûchers d'incendie que je n'ai pu faire démolir. Un vent très-fort rendit nuls tous mes efforts pour arrêter la flamme qui s'engouffrait sous la grande voûte du bastion de la Reine. L'ennemi lançait force bombes, quand à midi le commandant du génie m'ayant averti que ce bastion sauterait, je pris des mesures de précaution pour la garnison. Le feu prit aux magasins à poudre, l'explosion eut lieu, renversa et détruisit le bastion, ce qui a rendu la citadelle nulle, car l'ennemi ne pourra s'en servir de long-temps, et il la rasera plutôt que de reconstruire le bastion.

Le 20, après la sommation du 19 et la réponse, l'ennemi bombarda la ville à sept heures et demie du soir : il en incendia le tiers, et chercha inutilement à couper la communication avec la citadelle. A neuf heures, il cessa son feu, insulta sur tous les points, et tenta trois attaques réelles, à l'ouvrage à cornes, au Stresow et à la pointe de Potsdam ; mais comme chacun se trouvait à son poste, on le reçut si bien, qu'il ne put résister à notre feu, et qu'il se retira en toute hâte et en désordre. Il a dû perdre beaucoup de monde à cette attaque.

Le lendemain, nouvelle sommation. J'y répondis comme je le devais. Mais enfin, attendu la situation de la citadelle, je dus entrer en négociation, et le 24 la capitulation fut conclue et ratifiée.

L'explosion du bastion de la Reine, où était mon

logement, m'a fait tout perdre; je m'occupe à refaire le journal du siége. Cependant, en fouillant sous les décombres, j'ai pu retrouver le journal du comité de défense et celui de ma correspondance; l'un et l'autre feront connaître à V. A. S. l'état dans lequel se trouvait la citadelle, et toutes les mesures de précaution que nous avions prises.

Chacun a fait de son mieux; et si la force de la garnison m'eût permis d'utiliser la bravoure et le zèle des officiers, j'aurais pu, en ordonnant quelques sorties, faire du mal à l'ennemi.

J'ai l'honneur de rendre compte à V. A. S. que j'ai cru devoir écrire à M. le général de Lestocq, gouverneur du pays entre l'Elbe et l'Oder, la lettre dont copie est ci-jointe.

Je suis, etc.

Signé, le général baron de BRUNY.

Copie de la lettre du général baron de Bruny, au général prussien de Lestocq.

Osterbourg, le 2 mai 1813.

Monsieur le général,

Lorsqu'au moment de l'évacuation de Spandau j'eus l'honneur de vous voir et de recevoir de vous des éloges sur la conduite de ma garnison, je devais m'attendre d'après les termes de la capitulation à voyager tranquillement pour me rendre sur l'Elbe. Il n'en a pas été ainsi, et je dois vous témoigner toute la surprise et l'indignation que nous a fait éprouver la conduite tenue envers nous.

La populace de Berlin, venue aux portes de Spandau, s'y est mal comportée, et n'a pas été réprimée comme elle devait l'être pour ses propos, que le der-

nier soldat n'a pu entendre qu'avec le plus profond mépris.

Sur toute la route, nous avons trouvé des gens ridiculement armés de piques et de fourches, comme pour effrayer des enfans, et ils étaient là, nous a-t-on dit, par ordre de la régence, afin de nous faire croire à l'insurrection générale du peuple, insurrection dont gémissent les propriétaires, qui nous l'ont assez témoigné par leur conduite.

L'on a employé tous les genres de séduction pour faire déserter sous-officiers et soldats : argent, persuasion, boisson, tout a été mis en usage, et l'escorte prussienne au mépris de ses devoirs, au lieu d'empêcher cette manœuvre, la secondait de tous ses efforts. Le régiment d'hulans russes, commandé par M. Guriew, en a été indigné. L'on avait lâchement, mais non sans instruction, formé le projet de surprendre ma colonne pendant la nuit dans ses logemens, et de la désarmer : c'est la *landsturm* de Havelberg, Sandau et environs qui devait exécuter ce honteux projet. Certes, je ne devais pas m'attendre à une pareille conduite, et je dois à ma garnison, qui n'y a répondu que par le sang-froid du mépris, d'en rendre compte à mon souverain.

J'ai cru devoir aussi, M. le général, vous adresser cette lettre. Les sentimens que vous m'avez inspirés et vos principes connus de loyauté m'auraient fait vivement désirer de vous écrire en sens contraire.

Je suis etc.

Signé, le baron DE BRUNY, *ancien commandant supérieur de Spandau*

Capitulation pour la place de Spandau.

Le général de brigade baron de Bruny, comman-

dant de la Légion d'honneur, chevalier de la Couronne de fer, commandant supérieur de la place et citadelle de Spandau, pour S. M. l'Empereur et Roi Napoléon; et le général-major de Thümen, chevalier de l'Ordre pour le mérite, et commandant le corps destiné au siége de Spandau et de sa citadelle, pour S. M. le roi de Prusse et ses alliés, étant d'accord pour la capitulation de ladite ville et citadelle, ont désigné pour traiter et arranger les articles de la capitulation, d'après les instructions données, savoir: le général baron de Bruny, MM. le colonel Chichocki, commandant les troupes du grand-duché de Varsovie, chevalier de la Croix militaire, et Favange, officier de la Légion d'honneur, major au 24e régiment d'infanterie légère; et le général-major de Thümen, MM. de Clausewitz, major et commandant du 4e régiment d'infanterie de la Prusse orientale, chevalier de l'Ordre de l'Aigle-Rouge et de celui pour le mérite, et Mila, conseiller de justice, lesquels commissaires, après l'échange de leurs pleins-pouvoirs, sont convenus, aujourd'hui ce 24 avril 1813, des articles suivans, sauf la ratification de leurs généraux.

Art. 1er. Il a été convenu d'un armistice illimité pour les négociations, et les hostilités ne recommenceront que six heures après que les parties contractantes se feront prévenir de leur rupture.

2. La garnison sortira avec tous les honneurs militaires, armes et bagages, propriétés des officiers et le nombre de voitures leur appartenant, dont la liste sera envoyée par M. le général Bruny à M. le général Thümen, de même que toutes les personnes attachées à ladite garnison, sujets de S. M. l'Empereur Napoléon ou de ses alliés. Lesdites voitures seront chargées en présence de deux commissaires des parties contractantes pour éviter toutes contestations d'abus.

3. La garnison ne servira pas contre la Prusse et ses alliés pendant l'espace de six mois, à dater du jour de l'échange de la ratification. Le général Bruny répond pour la troupe, et MM. les officiers s'engageront sur leur parole d'honneur, laquelle se mettra par écrit.

4. La garnison marchera accompagnée de troupes prussiennes ou alliées, par Nauken, Rinow, Havelberg à Sandau, où elle passera l'Elbe, et de là elle prendra sa direction sur Celle, toujours sous escorte prussienne ou alliée, jusqu'aux avant-postes français. Les étapes intermédiaires seront marquées par les commissaires chargés par M. le général de Thümen, pour la conduite de la colonne.

5. Les sous-officiers et soldats garderont leurs armes et fournimens, les baïonnettes dans le fourreau; les munitions qu'ils ont dans les gibernes seront rassemblées et transportées sur des voitures escortées par des troupes prussiennes ou alliées, jusqu'aux avant-postes français, où elles leur seront délivrées. En chemin, aux places d'étapes, les généraux et colonels auront leurs gardes d'honneur, qui s'établiront dans leurs logemens respectifs; il y aura, en outre, une garde de police par cantonnement, composée d'un officier et de douze hommes; ils auront la baïonnette au bout du canon, et seront destinés à maintenir l'ordre et la bonne discipline dans la troupe française. Les postes extérieurs des étapes seront occupés par les troupes prussiennes ou alliées.

6. Des commissaires prussiens accompagneront les troupes pour faire préparer logemens, vivres, fourrages, et les moyens de transport, conformément aux réglemens français, et d'après l'état qui sera donné par des commissaires français, et signé par M. le général Bruny.

7. La garnison marchera sous les ordres de M. le général Bruny, qui répondra de la bonne discipline. Les différentes colonnes seront réglées par les commissaires désignés pour la conduite de la troupe, et les cantonnemens seront resserrés autant que possible.

8. Toutes les propriétés royales et les propriétés particulières des sujets prussiens demeureront intactes. Les fortifications resteront dans l'état actuel, et seront remises, avec tout ce qui y appartient, par M. Beaulieu, chef de bataillon de l'arme du génie, à M. le capitaine du corps du génie prussien Meinert. Tout ce qui se trouve dans la ville et citadelle, tant en artillerie qu'en munitions et vivres, sera remis par des commissaires français à des commissaires prussiens; savoir, pour l'artillerie et les munitions, par M. le capitaine Nuitz, à M. le capitaine d'artillerie prussien Schmidt; et pour les vivres, par M. le commissaire des guerres Pinet, à M. le conseiller de la régence prussienne Ribbentrop. Après l'échange de la ratification, ces messieurs se rendront sur les lieux, pour s'acquitter de leur mission.

9. Les malades qui resteront à Spandau, seront traités avec tous les soins dus à leur état, et il restera avec eux deux officiers de santé, un Français et un Polonais, et à leur guérison ils suivront le sort de la garnison. Il en sera dressé un état nominatif par un commissaire français et un commissaire prussien. Il leur sera fourni à leur départ des moyens de transport, vivres et logemens jusqu'aux avant-postes français. La même quantité de fusils et armemens sera emmenée par la garnison sortante, sur les voitures chargées des munitions de la troupe.

10. Il sera laissé par la garnison, près des malades, M. Chabert, adjoint aux commissaires des guerres, et M. l'économe Andrieux; le premier pour l'admi-

nistration de l'hôpital, et le second pour tout ce qui est relatif au service et aux besoins des malades; et l'un et l'autre suivront la garnison après l'eutière évacuation des malades.

11. Il sera fourni par le gouvernement prussien, les voitures et chevaux nécessaires pour le transport des bagages, convalescens et éclopés de la garnison et des administrations.

12. Quarante-huit heures après la ratification de la présente capitulation, la garnison française évacuera la citadelle et la ville, et la garnison prussienne et alliée y entrera. La ville leur sera remise par M. le chef de bataillon Duhamel, et la citadelle par M. l'adjudant-commandant Lebreton. La ratification sera remise de part et d'autre dans le plus court délai, par un officier supérieur qui restera, pour les Français, dans le quartier-général de M. le général Thümen, et pour les Prussiens, dans celui de M. le général Bruny, jusqu'après l'arrivée de la garnison aux avant-postes français.

Fait et signé au quartier-général à Charlottembourg, le 24 avril 1813, par nous commissaires délégués des deux parties contractantes.

Signé à l'original, *le colonel* CHICHOCKI, FAVANGE, *major*; CLAUSEWITZ, *major*, et MILA, *conseiller de justice.*

Ratifié la présente capitulation en tout son contenu, au quartier-général de Charlettembourg, le 24 avril 1813.

Le général commandant le corps destiné au siége de Spandau, signé DE THUMEN.

Ratifié la présente capitulation en tout son contenu.

A Spandau, le 25 avril 1813.

Le général commandant supérieur à Spandau,

Signé, baron DE BRUNY.

(B)

PIÈCES RELATIVES A LA DÉFENSE DE WITTEMBERG.

Dépêche du commandant de Wittemberg.

Sire,

V. M. m'a fait l'honneur de me confier la défense de la place et du pont de Wittemberg.

Malgré les efforts d'un ennemi audacieux qui, dans cinq attaques différentes avec deux mille hommes, a voulu enlever de vive force la tête de pont de la rive gauche de l'Elbe, elle est restée en notre pouvoir; et sous le feu même des Russes acharnés contre nous, elle a été chaque jour perfectionnée, et peut aujourd'hui en imposer aux troupes les plus entreprenantes.

La place de Wittemberg, qui n'existait pas le 10 mars, qui n'était qu'ébauchée le 21, et qui le 1er avril était encore dans un état d'imperfection qui pouvait faire craindre qu'elle ne fût enlevée d'un coup de main, a résisté le 17 avril, avec une garnison de moins de 1500 hommes, à une attaque de vive force dirigée avec 10,000 hommes par le comte de Wittgenstein, commandant en chef les troupes russes et prussiennes. Cette attaque avait été précédée par une vive entreprise sur tous nos postes extérieurs, qui eussent été enlevés si, par une circonstance singulière dont je rendrai compte dans mon rapport sur le blocus de

Wittemberg, je n'avais fait sortir, à deux heures du matin ce même jour, une colonne de 800 hommes sous le commandement du général Bardet, qui a soutenu le choc principal et a donné le temps aux postes de se replier sous le feu de la place, où nous avons eu un engagement très-vif qui a duré, malgré notre mitraille, toute la journée, et sur toute l'étendue de notre front. Cette affaire a coûté à l'ennemi, de son aveu, 17 officiers et 600 hommes. On se tirait dans des décombres et des pierres à portée de pistolet. Plusieurs charges mêmes ont été faites par nos jeunes gens avec succès.

Le lendemain, 18, jour de Pâques, j'ai reçu un parlementaire pour entrer en négociation. J'ai répondu comme je le devais. Une vive canonnade de 8 heures a succédé à une réponse négative, et les obus, les boulets incendiaires ont été employés pour brûler la ville et surtout nos magasins; c'est dans ces deux journées que la tête de pont sur la rive gauche, tandis que nous étions occupés à défendre nos remparts, a soutenu quatre attaques des plus vives. Ce poste important était sous les ordres du général Bronikowski. Le 19 à minuit l'ennemi a lancé sur notre pont six brûlots. J'étais, comme à mon ordinaire, faisant ma ronde de nuit sur les remparts. Je les ai aperçus le premier, en sorte que les secours sont arrivés au pont avant le premier brûlot. Il a échappé au danger le plus imminent, d'autant que deux de ces brûlots sont arrivés justement sur une des arches gaudronnées. Une estacade qui, dès long-temps, était projetée et commencée, a été achevée en trois jours, et peut nous préserver d'un accident du même genre.

Hier enfin, 6 mai, étant assurés par divers espions des succès de la Grande-Armée, j'ai fait faire à trois heures de l'après-midi une sortie, et j'ai at-

taqué à mon tour tous les postes de l'ennemi ; il a été culbuté, ayant été surpris sur tous les points en même temps ; après l'avoir chassé de la ligne qu'il occupait, j'ai placé mes postes en avant, et il n'a rien osé entreprendre contre nous. Cette affaire m'a coûté deux hommes tués et des blessés. Je pense que l'ennemi a perdu quatre fois davantage. J'évalue à 2,000 hommes la perte de l'ennemi depuis le 1^er^ avril jusqu'au 7 mai ; la nôtre se monte à 395 hommes tués, blessés ou prisonniers.

Aujourd'hui 7 mai, j'apprends que le prince de la Moskwa marche sur Torgau et doit détacher un corps pour communiquer avec moi, et que le prince vice-roi doit arriver aujourd'hui à Dresde, poursuivant les restes des armées russes et prussiennes défaites dans la mémorable journée de Lutzen.

Si nous avons répondu, au moins en partie, aux intentions de Votre Majesté, je la prie de vouloir bien accorder sa bienveillance aux généraux, aux officiers supérieurs, aux officiers subalternes, sous-officiers, caporaux et soldats qui ont servi sous mes ordres pendant trente-sept jours de blocus, et qui se sont montrés dignes des récompenses que je sollicite vivement de Votre Majesté pour ces braves dévoués à sa personne et à son service.

Je suis, etc.

Signé *le général de division gouverneur de la place de Wittemberg en état de siége.*

Le baron DE LAPOYPE.

Wittemberg, le 7 mai 1813.

Rapport sur les travaux qui ont été faits à Wittemberg, et sur les événemens qui se sont passés dans cette place depuis le 1^er^ avril 1813.

A l'époque du 1^er^ avril, il restait encore beaucoup de travaux à faire pour mettre la place en état de défense; les deux longues courtines qui sont à droite et à gauche de la porte de l'Elbe n'étaient point faites; il fallait régler les plongées, faire des banquettes, et baisser le terre-plein sur plusieurs points du corps de place; la fausse braie à gauche de la porte d'Elster était à peine ébauchée, et il fallait, pour bien assurer la digue qui aboutit à cette porte, y placer un second rang de palissades. Un des points les plus importans, était de bien assurer la porte de l'Elbe, qui était très-faible, et à laquelle on pouvait arriver sans aucun obstacle; pour cela, il fallait faire sous la voûte intérieure une seconde porte beaucoup plus forte que la première, construire les parapets de la demi-lune dont il ne restait plus de traces, et établir des barrières et un fort tambour en palissades en avant de la digue qui traverse le fossé de la demi-lune. Le corps de la place n'était pas le seul point où il y eût des travaux à faire; le palissadement des ouvrages K et L n'était point achevé, et les parapets qui se trouvent à l'extrémité des flancs de ce dernier ouvrage étaient à peine commencés.

La tête de pont de la rive gauche devenait un point très-important, et se trouvait dans un état peu satisfaisant; pour donner à ce point, devenu le plus important de tous, le degré de force dont il était susceptible, il fallait donner plus d'épaisseur et de hauteur aux parapets, achever la courtine qui unit les deux bastions, construire un chemin

couvert pour couvrir les palissades qui étaient notre seule défense ; il était, en outre, important de baisser la barrière qui se trouvait entièrement vue de la campagne. Cette opération pouvait se faire en coupant en rampe la route, pour établir la barrière dans le bas-fond qui se trouve sur le prolongement du parapet ; mais c'était un grand travail. Enfin, il était important d'établir deux parapets à droite et à gauche de la route, pour assurer la communication du pont avec l'ouvrage.

A la tête de pont sur la rive droite, il y avait une opération importante à faire : c'était de détourner la route, afin de placer la barrière plus bas pour la dérober aux vues de l'ennemi. Enfin, il restait à détruire les faubourgs, et à couper les arbres qui se trouvaient en grande quantité autour de la place.

Quatre cents hommes de la garnison et deux cents bourgeois de Wittemberg furent employés à ces travaux, qui furent poussés avec toute l'activité possible ; la tête de pont et la coupe des arbres aux environs de la place furent les points où l'on porta le plus de monde.

On s'occupa aussi à épaissir le parapet qui unissait l'ouvrage K à la place, afin de former une inondation pour couvrir tout le terrain en avant qui se trouve rempli de trous formés par les débordemens de l'Elbe. Cette opération réussit très-bien, et donna de l'eau dans les fossés de l'ouvrage K ; on forma cette inondation au moyen d'un petit ruisseau qui arrive des hauteurs situées en avant de la place ; le pont se trouva par ce moyen parfaitement à l'abri de toute attaque de ce côté.

Le 5 avril, l'ennemi repoussa une escorte de 100 hommes, qui était chargée de protéger l'arrivée des palissades que nous prenions dans la forêt de Roten-

marck, à une demi-lieue de la ville, et il ne fut plus possible d'y retourner.

Le 6, on brûla tous les faubourgs à deux cents toises autour des fossés de la place, et l'on s'occupa sur-le-champ de la démolition des maisons.

En avant de la porte Berlin, se trouve une petite maison construite pour servir d'hôpital ; les murs en sont fort épais, et M. le général-gouverneur jugea que cette position pouvait nous être fort avantageuse pour couvrir la digue qui traverse le fossé de la porte de Berlin, et pour plonger derrière les décombres des faubourgs, qui pouvaient offrir beaucoup d'abri à l'ennemi ; il ordonna donc d'occuper fortement ce poste, et de s'y retrancher ; les fenêtres furent sur-le-champ crénelées, et l'on commença une lunette pour couvrir ce point important ; les fossés de cette lunette furent palissadés, et purent être dirigés de manière à être flanqués du corps de place.

Le 9, l'ennemi fit une forte reconnaissance des ouvrages de la place ; il amena du canon, et essaya de faire rentrer nos avant-postes, qui ne bougèrent point.

Le 12 au soir, l'ennemi occupa Prateau avec de l'infanterie, et tira plusieurs coups de canon sur notre tête de pont ; plusieurs boulets atteignirent nos palissades sans les couper et sans les ébranler ; cette circonstance donna à la troupe une grande confiance dans cet ouvrage, auquel on avait déjà beaucoup travaillé, et qui commençait à prendre de la consistance.

Une des premières opérations que fit l'ennemi fut de nous priver des eaux qui alimentaient nos fossés ; ces eaux arrivaient par deux ruisseaux, mais le plus important est celui qui arrive de la forêt de Rotenmarck : il traverse le fossé sur un grand aqueduc et fait tourner les moulins de la ville ; le deuxième,

beaucoup moins considérable, prend sa source dans les hauteurs qui sont devant la place; tous deux furent coupés de telle sorte, que pendant plusieurs jours, il ne nous arriva pas une goutte d'eau pour alimenter nos fossés pendant la sécheresse qui avait lieu. Les eaux des fossés de la place sont dans deux plans différens; la partie comprise entre la porte de Berlin et celle d'Elster se trouve de cinq pieds plus élevée que l'eau du fossé qui est du côté de l'Elbe : ces eaux sont maintenues à cette hauteur par les deux digues qui traversent le fossé. La partie supérieure n'éprouva qu'une légère diminution, mais les eaux baissèrent considérablement dans les fossés du côté de l'Elbe; cette diminution était causée par une forte filtration à travers le vieux mur qui avoisine l'écluse et à travers la digue qui se trouve très-rapprochée de l'Elbe. Cette diminution fut telle, qu'à l'époque du 15 avril il ne restait plus que deux pieds d'eau dans cette partie du fossé de la place; l'Elbe, qui avait aussi considérablement baissé, laissait tout le terrain compris entre l'ouvrage L et la place presque sans eau, ce qui augmentait le danger de ce côté.

Dans cette circonstance difficile, M. le général-gouverneur cacha à la garnison l'état où se trouvaient les eaux, et résolut de faire une sortie pour détruire le batardeau que l'ennemi avait fait à une demi-lieue de nos avant-postes, dans la forêt où se trouvaient nos palissades; on prit pour prétexte de la sortie, que l'on voulait avoir les palissades qui se trouvaient encore dans cette forêt, et l'on commanda des voitures qui devaient nous suivre.

On partit donc de la place à trois heures du matin, au nombre de 800 hommes, commandés par M. le général Bardet, et l'on voulait se trouver dans le bois à la pointe du jour.

Les rapports que l'on avait reçus la veille n'annonçaient point que l'ennemi fût en force devant la place; mais, par un singulier hasard, le général russe de Wittgenstein venait d'arriver avec des troupes, et donnait, le même jour, l'ordre d'attaquer nos avant-postes, et de les faire rentrer dans la place. Nous n'étions pas éloignés du bois lorsque nous rencontrâmes un bataillon prussien, que notre feu dispersa en un instant; bientôt nous entendîmes un feu très-vif derrière nous: c'était l'ennemi qui avait forcé nos avant-postes et s'était porté, à la faveur de la nuit, jusques sur le bord des fossés de la place. Il fallait revenir, et se faire jour à la baïonnette dans les dernières maisons du faubourg, qui étaient déjà occupées par l'ennemi. Tout ce qui s'opposait à notre passage fut culbuté, et nous revînmes au point du jour sur nos glacis, après avoir fait éprouver à l'ennemi une perte considérable. La nôtre fut très-faible en tués et en blessés; mais une soixantaine d'hommes qui étaient écartés de la colonne, furent pris par l'ennemi.

Le chef de bataillon Chaurion montra, pendant cette sortie, autant de sang-froid que de talent. La moitié de la compagnie de sapeurs, ayant avec elle des outils, avait suivi la colonne, pour rompre le batardeau de l'ennemi; lorsqu'il fallut revenir, elle se conduisit avec le courage que montrent toujours les sapeurs dans les circonstances difficiles; ils étaient commandés par le lieutenant Desteuque, qui montra beaucoup de fermeté. Nous perdîmes un sapeur, qui fut blessé et resta au pouvoir de l'ennemi.

Lorsque nous revînmes sur nos glacis le jour commençait à paraître, et notre artillerie fit un feu très-vif qui causa beaucoup de mal à l'ennemi. Le général Bardet plaça un fort détachement dans le poste de l'hôpital, d'où l'on fit un feu bien nourri

sur l'ennemi, qui s'était caché derrière les décombres des maisons. L'ennemi souffrit considérablement du feu qui fut fait de cette maison, et de celui de notre artillerie; nos troupes se reportèrent alors en avant et chassèrent l'ennemi à une grande distance; il s'engagea une fusillade qui dura jusqu'au soir; le poste de la Tuilerie fut pris et repris plusieurs fois, et finit par nous rester malgré les efforts de l'ennemi pour le conserver. Ainsi, l'ennemi, qui était beaucoup plus nombreux que nous, et qui attaquait avec ses meilleures troupes, ne put pas nous empêcher de nous maintenir à 300 toises de notre place; il dut juger d'après cela de ce qu'il lui en coûterait s'il voulait essayer de prendre la place d'assaut.

L'ennemi avoue avoir perdu dans cette journée 17 officiers et 550 hommes; mais il est constant qu'il perdit beaucoup plus.

Dans la nuit du 17 au 18, l'ennemi construisit des batteries autour de la place; mais, comme nous occupions les dehors, il fut obligé de les établir à 600 toises au moins; il en établit en même temps sur les hauteurs de Prateau, contre la tête de pont.

Le 18 au matin, l'ennemi envoya un parlementaire sommer la place, ou du moins essayer d'entamer quelque négociation; mais il dut se convaincre, autant par la réponse qu'il rapportait, que par la fermeté avec laquelle parla M. le général-gouverneur, que l'on n'écouterait aucune proposition, de quelque nature qu'elle pût être, et que la prise de Wittemberg lui coûterait bien cher.

A huit heures du matin, l'ennemi commença un feu très-vif; il jeta dans la place une grande quantité de boulets, d'obus et de boulets incendiaires, au moyen d'une trentaine de bouches à feu qu'il avait dans ses batteries. Ce feu, qui dura depuis 8 heures du matin jusqu'à 3 heures de l'après-midi, ne nou

fit aucun mal; il était en entier dirigé contre la ville, où le feu prit plusieurs fois, et contre la maison de l'hôpital, qui lui avait causé tant de mal la veille; mais les murs en sont si forts, que cette maison ne souffrit que dans sa toiture, et le peu de succès de l'ennemi ne fit qu'augmenter la confiance du soldat dans ce poste, qui se fortifiait davantage de jour en jour.

La distance à laque le se trouvaient les batteries ennemies, prouvait que l'on n'avait aucun dessein contre la place : aussi notre artillerie ne riposta presque point de ce côté. Il n'en était point de même du côté de Prateau, où l'ennemi avait établi de fortes batteries pour couper les palissades de la tête de pont, et tâcher de s'en rendre maître. L'Elbe, qui avait considérablement baissé, laissait le fossé presque sans eau, et l'ouvrage n'avait pour toute défense qu'un rang de palissades dont une partie était vue par le canon ennemi; mais elles étaient si grosses que, quoique plusieurs d'entr'elles eussent reçu des boulets de 16, il n'y avait aucun point où l'on pût passer. On avait en outre fait sur la route vis-à-vis la barrière une large coupure dans laquelle il y avait de fortes palissades qui eussent arrêté l'ennemi, s'il était parvenu à rompre la barrière avec son canon.

Après une vive canonnade de part et d'autre, l'ennemi fit avancer plusieurs fois des troupes qui s'approchèrent très-près de nos palissades, mais elles furent toujours repoussées par la bravoure de nos troupes et les bonnes dispositions qu'avait prises le général Bronokoski, chargé de la défense de la tête de pont. Notre artillerie fit un mal considérable à l'ennemi, qui perdit beaucoup de monde. On apercevait dans le village et sur plusieurs autres points, des masses considérables de troupes destinées à protéger celles qu'il avait lancées en avant; mais la ma-

nière dont elles furent reçues, dut les dégoûter, et l'ennemi s'éloigna, vers les trois heures de l'après-midi. Le général Bronokoski fut blessé en défendant la tête de pont avec autant de talent que de courage. Aussitôt que l'ennemi s'éloigna, les palissades endommagées furent remplacées par de nouvelles palissades que l'on avait en réserve dans l'ouvrage.

L'ennemi qui avait échoué dans les attaques contre la tête de pont, essaya de détruire le pont au moyen de brûlots; il avait annoncé dans les journaux de Berlin qu'il allait le brûler, mais il ne fut pas plus heureux dans cette tentative qu'il ne l'avait été dans son attaque contre la tête de pont.

Vers minuit du 19 au 20, on vit paraître plusieurs brûlôts sur l'Elbe. Aussitôt tous les officiers du génie et les sapeurs se portèrent sur le pont, et l'on y envoya les pompes de la ville. Le premier brûlôt était un simple radeau sans mât : il s'accrocha contre l'avant-bec d'une des arches du pont sur la rive droite, et ne pouvait faire aucun mal ; le second était un grand bac rempli de bois sec goudronné; et afin d'empêcher d'en approcher, le brûlot était garni de boulets incendiaires et d'obus qui éclataient d'un moment à l'autre. Ce second brûlôt avait deux grands mâts, afin qu'il fût arrêté sous le pont : le courant le dirigea sous la dernière arche de la rive gauche, mais il fut éloigné du pont au moyen de grands crochets disposés à cet effet. Des sapeurs ne consultant que leur courage, s'élancèrent dans une barque pour aborder le brûlôt, malgré le danger que l'on courait, et jetèrent à l'eau les obus, pendant que d'autres attachèrent une corde au mât, et halèrent le brûlot au rivage, où il fut attaché.

Le troisième s'était arrêté un instant sur un banc de sable, mais l'ennemi le dégagea, et il arrivait

sur une des arches que l'on avait goudronnée, lorsqu'on fit les dispositions pour brûler le pont au commencement du mois de mars dernier ; on parvint à empêcher l'effet de ce troisième brulôt comme celui des deux premiers; deux autres brûlôts furent lancés, mais ne parvinrent point jusqu'au pont ; ils furent arrêtés par les bancs de sable de la rivière.

C'est à l'intrépidité de la compagnie de sapeurs que l'on doit la conservation du pont ; elle était animée par le capitaine Babelon et les lieutenans Desteuque et Baury ; le capitaine du génie Offerhaus se rendit aussi au pont, et tous réunirent leurs efforts pour conserver un pont qui pouvait être utile à l'armée française.

M. le général-gouverneur ordonna la construction d'une estacade qui pût mettre le pont à l'abri de toute autre tentative des brûlots de l'ennemi. Des pièces de bois d'une grande longueur furent unies par des liens en fer et des chaînes qui lièrent le tout aux brise-glaces en avant du pont. Cette opération fut faite en peu de jours, malgré la rapidité du fleuve.

Les eaux continuaient à baisser et la place était abordable sur une étendue de 300 toises ; il était à craindre que l'ennemi n'eût connaissance de la position dans laquelle on se trouvait, et ne nous livrât un assaut ; dans cette circonstance délicate, M. le général-gouverneur, qui était déterminé à défendre jusqu'à la dernière extrémité le poste qui lui était confié, donna l'ordre de fortifier le château qui se trouve situé vis-à-vis les points où l'on avait le moins d'eau. Ce château est de la forme d'un carré long, qui a 60 toises de longueur sur 40 de largeur ; les murs sont fort épais, et en peu de temps ce point fut mis à l'abri d'un coup de main et en état de recevoir toute la garnison.

Des magasins y furent faits. On crénela toutes les

fenêtres, on boucha toutes les portes, on fit des lunettes et des tambours de manière qu'il n'y eût aucun point du château qui ne fût flanqué ; il eût fallu du canon pour le prendre ; ainsi on avait un grand avantage à recevoir un assaut, lorsqu'une faute de l'ennemi nous mit à même de n'avoir plus rien à redouter de ce côté.

L'ennemi en barrant le plus petit des aqueducs, ne se donna point la peine de faire une rigole pour conduire les eaux dans l'Elbe ; il les laissa couler dans les environs de la place, qui sont des jardins remplis de petits canaux. Afin de donner moins de soupçon à l'ennemi, on chargea quelques paysans de ramener les eaux dans l'inondation de l'ouvrage K ; une petite écluse fut construite à la coupure M, et en peu de jours nous eûmes dans les fossés plus d'eau qu'il n'y en eût jamais eu.

Le 4 mai, l'ennemi évacua Prateau, et l'on ne douta plus de l'arrivée de l'armée française.

Le 5, la cavalerie polonaise poussa des reconnaissances de tous les côtés. Dix hommes, commandés par un officier, se présentèrent devant Vartenburg, où l'ennemi avait un pont ; à leur arrivée, l'ennemi qui avait beaucoup de cavalerie et d'infanterie, passa sur la rive droite de l'Elbe, et brûla les ponts. La cavalerie polonaise nous a été très-utile pendant le blocus.

Le 6, on fit une sortie de 400 hommes, à trois heures de l'après-midi ; tous les postes ennemis furent repoussés à une grande distance, et nos troupes montrèrent beaucoup d'ardeur.

Le 7, on reçut une lettre du général Regnier, qui annonçait que l'armée française arrivait, et que 300,000 hommes devaient, le même jour, coucher sur les bords de l'Elbe.

Le capitaine du génie Offerhaus, le capitaine de

sapeurs Babelon, ainsi que les lieutenans Desteuque et Baury, ont rivalisé de zèle et d'activité dans les travaux; ils se sont toujours trouvés des premiers partout où il y avait quelque danger; et il est bien agréable pour moi de leur rendre cette justice.

M. le général-gouverneur avait ordonné la construction d'une lunette, pour couvrir la digue de la porte d'Elster; le poste de l'hôpital est entièrement terminé, ainsi que la redoute qui l'entoure; les eaux sont plus hautes qu'elles n'ont jamais été dans les fossés; le retranchement du château est achevé, et la tête de pont est en fort bon état; en un mot, la place de Wittemberg se trouve, à l'époque où nous avons été débloqués, en état de soutenir un siége en règle de plusieurs jours, et je ne doute pas qu'il n'eût été de longue durée, d'après l'activité, les talens et le sang-froid que M. le général-gouverneur a toujours montrés dans les circonstances les plus difficiles; c'est ainsi qu'il a su gagner la confiance entière des généraux, officiers et soldats composant une garnison qui a montré beaucoup de zèle et de bravoure.

Wittemberg, le 11 mai 1813.

Le chef de bataillon commandant le génie,

C. TREUSSART.

A M. le général de division Rogniat, commandant l'arme du génie de la grande-armée.

(*Extrait du Moniteur, du samedi 22 mai* 1813.)

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes sur la situation des armées, au 16 mai au soir.

Le 15, S. M. l'Empereur et S. M. le roi de Saxe

ont passé la revue de quatre régimens de cavalerie saxons (un de hussards, un de lanciers, et deux régimens de cuirassiers), qui font partie du corps du général Latour-Maubourg. Ensuite, LL. MM. ont visité le champ de bataille et la tête de pont de Prielnitz.

Le duc de Tarente s'était mis en mouvement le 15, à cinq heures du matin, pour se porter vis-à-vis Bautzen.

Il a rencontré au débouché du bois l'arrière-garde ennemie ; quelques charges de cavalerie ont été essayées contre notre infanterie, mais sans succès. L'ennemi ayant voulu néanmoins tenir dans cette position, la fusillade s'est engagée, et il a été déposté.

Nous avons eu 250 hommes tués ou blessés dans cette affaire d'arrière-garde. On estime la perte de l'ennemi de 7 à 800 hommes, dont 200 prisonniers.

La 2e division de la jeune garde, commandée par le général Barrois, est arrivée hier à Dresde.

Toute l'armée a passé l'Elbe.

Indépendamment du grand pont de Dresde, il a été établi un pont de bateaux en aval, et un autre en amont de la ville. Trois mille ouvriers travaillent à couvrir la nouvelle ville par une tête de pont.

La Gazette de Berlin, du 8 mai, contenait le réglement de la *landsturm*. On ne peut pousser la folie plus loin ; mais il est à prévoir que les habitans de la Prusse ont trop de bon sens, et sont trop attachés aux vrais principes de la propriété, pour imiter des barbares qui n'ont rien de sacré.

A la bataille de Lutzen, un régiment composé de l'élite de la noblesse prussienne, et qui se faisaient appeler *cosaques prussiens*, a été presque entièrement détruit ; il n'en reste pas 15 hommes ; ce qui a mis en deuil toutes les familles.

Ces cosaques singeaient réellement les Cosaques du Don. De pauvres jeunes gens délicats avaient à la main la lance, qu'ils soutenaient à peine, et étaient costumés comme de vrais cosaques.

Que dirait Frédéric, dont les ouvrages sont pleins d'expressions de mépris pour ces hideuses milices, s'il voyait que son petit-neveu y cherche aujourd'hui des modèles d'uniforme et de tenue!

Les cosaques sont mal vêtus; ils sont sur de petits chevaux presque sans selle et sans harnachement, parce que ce sont des milices irrégulières que les peuplades du Don fournissent, et qui s'établissent à leurs frais. Aller chercher là un modèle pour la noblesse de Prusse, c'est montrer à quel point est porté l'esprit de déraison et d'inconséquence qui dirige les affaires de ce royaume.

(*Extrait du Moniteur du lundi 24 mai* 1813.)

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes sur la situation des armées, au 18 mai.

L'Empereur était toujours à Dresde. Le 15, le duc de Trévise était parti avec le corps de cavalerie du général Latour-Maubourg et la division d'infanterie de la jeune garde du général Dumoutier.

Le 16, la division de la jeune garde commandée par le général Barrois partait également de Dresde.

Le duc de Reggio, le duc de Tarente, le duc de Raguse et le comte Bertrand étaient en ligne vis-à-vis Bautzen.

Le prince de la Moskwa et le général Lauriston arrivaient à Hoyers-Verda.

Le duc de Bellune, le général Sébastiani et le gé-

néral Reynier marchaient sur Berlin. Ce qu'on avait prévu est arrivé : à l'approche du danger, les Prussiens se sont moqués du réglement du *landsturm* ; une proclamation a fait connaître aux habitans de Berlin qu'ils étaient couverts par le corps de Bulow ; mais que, dans tous les cas, si les Français arrivaient, il ne fallait pas prendre les armes, mais les recevoir suivant les principes de la guerre. Il n'est aucun Allemand qui veuille brûler ses maisons ou qui veuille assassiner personne. Cette circonstance fait l'éloge du peuple allemand. Lorsque des furibonds, sans honneur et sans principes, prêchent le désordre et l'assassinat, le caractère de ce bon peuple les repousse avec indignation. Les Schlegel, les Kotzbue et autres folliculaires aussi coupables voudraient transformer en empoisonneurs et en assassins les loyaux Germains; mais la postérité remarquera qu'ils n'ont pu entraîner un seul individu, une seule autorité, hors de la ligne du devoir et de la probité.

Le comte Bubna est arrivé le 16 à Dresde. Il était porteur d'une lettre de l'empereur d'Autriche pour l'Empereur Napoléon. Il est reparti le 17 pour Vienne.

L'Empereur Napoléon a offert la réunion d'un congrès à Prague, pour une paix générale. Du côté de la France, arriveraient à ce congrès les plénipotentiaires de la France, ceux des États-Unis d'Amérique, du Danemarck, du roi d'Espagne, et de tous les princes alliés ; et du côté opposé, ceux de l'Angleterre, de la Russie, de la Prusse, des insurgés espagnols et des autres alliés de cette masse belligérante. Dans ce congrès seraient posées les bases d'une longue paix. Mais il est douteux que l'Angleterre veuille soumettre ses principes égoïstes et injustes à la censure et à l'opinion de l'univers ; car il n'est aucune puissance, si petite qu'elle soit, qui ne réclame au préalable les priviléges adhérens à sa souveraineté, et qui sont

consacrés par les articles du traité d'Utrecht, sur la navigation maritime.

Si l'Angleterre, par ce sentiment d'égoïsme sur lequel est fondée sa politique, refuse de coopérer à ce grand œuvre de la paix du monde, parce qu'elle veut exclure l'univers de l'élément qui forme les trois quarts de notre globe, l'Empereur n'en propose pas moins la réunion à Prague de tous les plénipotentiaires des puissances belligérantes, pour régler la paix du continent. S. M. offre même de stipuler, au moment où le congrès sera formé, un armistice entre les différentes armées, afin de faire cesser l'effusion du sang humain.

Ces principes sont conformes aux vues de l'Autriche. Reste à voir actuellement ce que feront les cours d'Angleterre, de Russie et de Prusse.

L'éloignement des États-Unis d'Amérique ne doit pas être une raison pour les exclure; le congrès pourrait toujours s'ouvrir, et les députés des États-Unis auraient le temps d'arriver avant la conclusion des affaires, pour stipuler leurs droits et leurs intérêts.

(*Extrait du Moniteur du dimanche* 30 *mai* 1813.)

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes sur les événemens qui se sont passés à l'armée, dans les journées des 19, 20, 21 et 22 mai, et sur la position de l'armée au 23.

L'empereur Alexandre et le roi de Prusse attribuaient la perte de la bataille de Lutzen à des fautes que leurs généraux avaient commises dans la direction des forces combinées, et surtout aux difficultés attachées à un mouvement offensif de 150 à 180,000 hommes. Ils résolurent de prendre la position de Baut-

zen et de Hochkirch, déjà célèbre dans l'histoire de la guerre de sept ans ; d'y réunir tous les renforts qu'ils attendaient de la Vistule et d'autres points en arrière ; d'ajouter à cette position tout ce que l'art pourrait fournir de moyens, et là, de courir les chances d'une nouvelle bataille, dont toutes les probabilités leur paraissaient être en leur faveur.

Le duc de Tarente, commandant le 11e corps, était parti de Bischofswerda, le 15, et se trouvait, le 15 au soir, à une portée de canon de Bautzen, où il reconnut toute l'armée ennemie. Il prit position.

Dès ce moment, les corps de l'armée française furent dirigés sur le camp de Bautzen.

L'Empereur partit de Dresde le 18 ; il coucha à Harta, et le 19, il arriva, à dix heures du matin, devant Bautzen. Il employa toute la journée à reconnaître les positions de l'ennemi.

On apprit que les corps russes de Barclay de Tolly, de Langeron et de Sass, et le corps prussien de Kleist avaient rejoint l'armée combinée, et que sa force pouvait être évaluée de 150 à 160,000 hommes.

Le 19 au soir, la position de l'ennemi était la suivante : sa gauche était appuyée à des montagnes couvertes de bois, et perpendiculaires au cours de la Sprée, à peu près à une lieue de Bautzen. Bautzen soutenait son centre. Cette ville avait été crénelée, retranchée et couverte par des redoutes. La droite de l'ennemi s'appuyait sur des mamelons fortifiés qui défendaient les débouchés de la Sprée, du côté du village de Nimschütz : tout son front était couvert sur la Sprée. Cette position très-forte n'était qu'une première position.

On apercevait distinctement, à 3000 toises en arrière, de la terre fraîchement remuée, et des travaux qui marquaient leur seconde position. La gauche

était encore appuyée aux mêmes montagnes, à 2000 toises en arrière de celles de la première position, et fort en avant du village de Hochkirch. Le centre était appuyé à trois villages retranchés, où l'on avait fait tant de travaux, qu'on pouvait les considérer comme des places fortes. Un terrain marécageux et difficile couvrait les trois quarts du centre. Enfin leur droite s'appuyait en arrière de la première position, à des villages et à des mamelons également retranchés.

Le front de l'armée ennemie, soit dans la première, soit dans la seconde position, pouvait avoir une lieue et demie.

D'après cette reconnaissance, il était facile de concevoir comment, malgré une bataille perdue comme celle de Lutzen, et huit jours de retraite, l'ennemi pouvait encore avoir des espérances dans les chances de la fortune. Selon l'expression d'un officier russe à qui on demandait ce qu'ils voulaient faire: *Nous ne voulons*, disait-il, *ni avancer, ni reculer.* — *Vous êtes maîtres du premier point*, répondit un officier français; *dans peu de jours, l'événement prouvera si vous êtes maîtres de l'autre!* Le quartier-général des deux souverains était au village de Natchen.

Au 19, la position de l'armée française était la suivante:

Sur la droite était le duc de Reggio, s'appuyant aux montagnes sur la rive gauche de la Sprée, et séparé de la gauche de l'ennemi par cette vallée. Le duc de Tarente était devant Bautzen, à cheval sur la route de Dresde. Le duc de Raguse était sur la gauche de Bautzen, vis-à-vis le village de Niemenschütz. Le général Bertrand était sur la gauche du duc de Raguse, appuyé à un moulin à vent et à un bois, et faisant mine de déboucher de Jaselitz sur la droite de l'ennemi.

Le prince de la Moskwa, le général Lauriston et le général Regnier étaient à Hoyerswerda, sur la route de Berlin, hors de ligne et en arrière de notre gauche.

L'ennemi ayant appris qu'un corps considérable arrivait par Hoyerswerda, se douta que les projets de l'Empereur étaient de tourner la position par la droite, de changer le champ de bataille, de faire tomber tous ses retranchemens élevés avec tant de peine, et l'objet de tant d'espérances. N'étant encore instruit que de l'arrivée du général Lauriston, il ne supposait pas que cette colonne fût de plus de 18 à 20,000 hommes. Il détacha donc contre elle, le 19 à quatre heures du matin, le général York, avec 12,000 Prussiens, et le général Barclay de Tolly, avec 18,000 Russes. Les Russes se placèrent au village de Klix, et les Prussiens au village de Weissig.

Cependant le comte Bertrand avait envoyé le général Pery, avec la division italienne, à Kœnigswartha, pour maintenir notre communication avec les corps détachés. Arrivé à midi, le général Pery fit de mauvaises dispositions ; il ne fit pas fouiller la forêt voisine. Il plaça mal ses postes, et à quatre heures, il fut assailli par un *hourra* qui mit du désordre dans quelques bataillons. Il perdit 600 hommes, parmi lesquels se trouve le général de brigade italien Balathier, blessé ; deux canons et trois caissons ; mais la division ayant pris les armes, s'appuya au bois, et fit face à l'ennemi.

Le comte de Valmy étant arrivé avec de la cavalerie, se mit à la tête de la division italienne, et reprit le village de Kœnigswartha. Dans ce même moment, le corps du comte Lauriston, qui marchait en tête du prince de la Moskwa pour tourner la position de l'ennemi, parti de Hoyerswerda, arriva sur Weissig. Le combat s'engagea, et le corps d'York

aurait été écrasé, sans la circonstance d'un défilé à passer, qui fit que nos troupes ne purent arriver que successivement. Après trois heures de combat, le village de Weissig fut emporté, et le corps d'York, culbuté, fut rejeté de l'autre côté de la Sprée.

Le combat de Weissig serait seul un événement important. Un rapport détaillé en fera connaître les circonstances.

Le 19, le comte Lauriston coucha donc sur la position de Weissig; le prince de la Moskwa à Mankersdorf, et le comte Regnier à une lieue en arrière. La droite de la position de l'ennemi se trouvait évidemment débordée.

Le 20, à huit heures du matin, l'Empereur se porta sur la hauteur en arrière Bautzen. Il donna ordre au duc de Reggio de passer la Sprée, et d'attaquer les montagnes qui appuyaient la gauche de l'ennemi; au duc de Tarente de jeter un pont sur chevalets sur la Sprée, entre Bautzen et les montagnes; au duc de Raguse de jeter un autre pont sur chevalets sur la Sprée, dans l'enfoncement que forme cette rivière sur la gauche, à une demi-lieue de Bautzen; au duc de Dalmatie, auquel S. M. avait donné le commandement supérieur du centre, de passer la Sprée pour inquiéter la droite de l'ennemi; enfin, au prince de la Moskwa, sous les ordres duquel étaient le 3e corps, le comte Lauriston et le général Regnier, de s'approcher sur Klix, de passer la Sprée, de tourner la droite de l'ennemi, et de se porter sur son quartier-général de Wurtchen, et de là sur Weissemberg.

A midi, la canonnade s'engagea. Le duc de Tarente n'eut pas besoin de jeter son pont sur chevalets: il trouva devant lui un pont de pierre, dont il força le passage. Le duc de Raguse jeta son pont; tout son corps d'armée passa sur l'autre rive de la

Sprée. Après six heures d'une vive canonnade et plusieurs charges que l'ennemi fit sans succès, le général Compans fit occuper Bautzen ; le général Bonnet fit occuper le village de Niedkayn, et enleva au pas de charge un plateau qui le rendit maître de tout le centre de la position de l'ennemi; le duc de Reggio s'empara des hauteurs; et à sept heures du soir, l'ennemi fut rejeté sur sa seconde position. Le général Bertrand passa un des bras de la Sprée ; mais l'ennemi conserva les hauteurs qui appuyaient sa droite, et par ce moyen se maintint entre le corps du prince de la Moskwa et notre armée.

L'Empereur entra à huit heures du soir à Bautzen, et fut accueilli par les habitans et par les autorités avec les sentimens que devaient avoir des alliés, heureux de se voir délivrés des Stein, des Kotzbue et des Cosaques. Cette journée, qu'on pourrait appeler, si elle était isolée, *la bataille de Bautzen*, n'était que le prélude de la bataille de Wurtchen.

Cependant l'ennemi commençait à comprendre la possibilité d'être forcé dans sa position. Ses espérances n'étaient plus les mêmes, et il devait avoir dès ce moment le présage de sa défaite. Déjà toutes ses dispositions étaient changées. Le destin de la bataille ne devait plus se décider derrière ses retranchemens. Ses immenses travaux, et 300 redoutes devenaient inutiles. La droite de sa position qui était opposée au 4^{e} corps, devenait son centre, et il était obligé de jeter sa droite, qui formait une bonne partie de son armée, pour l'opposer au prince de la Moskwa, dans un lieu qu'il n'avait pas étudié et qu'il croyait hors de sa position.

Le 21, à cinq heures du matin, l'Empereur se porta sur les hauteurs, à trois quarts de lieue en avant de Bautzen.

Le duc de Reggio soutenait une vive fusillade sur

les hauteurs que défendait la gauche de l'ennemi. Les Russes qui sentaient l'importance de cette position, avaient placé là une forte partie de leur armée, afin que leur gauche ne fût pas tournée. L'Empereur ordonna aux ducs de Reggio et de Tarente d'entretenir ce combat, afin d'empêcher la gauche de l'ennemi de se dégarnir et de lui masquer la véritable attaque dont le résultat ne pouvait pas se faire sentir avant midi ou une heure.

A 11 heures, le duc de Raguse marcha à 1,000 toises en avant de sa position, et engagea une épouvantable canonnade devant les redoutes et tous les retranchemens ennemis.

La garde et la réserve de l'armée, infanterie et cavalerie, masquées par un rideau, avaient des débouchés faciles pour se porter en avant par la gauche ou par la droite, selon les vicissitudes que présenterait la journée. L'ennemi fut tenu ainsi incertain sur le véritable point d'attaque.

Pendant ce temps, le prince de la Moskwa culbutait l'ennemi au village de Klix, passait la Sprée, et menait battant ce qu'il avait devant lui jusqu'au village de Preilitz. A dix heures il enleva le village; mais les réserves de l'ennemi s'étant avancées pour couvrir le quartier-général, le prince de la Moskwa fut ramené et perdit le village de Preilitz. Le duc de Dalmatie commença à déboucher à une heure après midi. L'ennemi, qui avait compris tout le danger dont il était menacé par la direction qu'avait prise la bataille, sentit que le seul moyen de soutenir avec avantage le combat contre le prince de la Moskwa, était de nous empêcher de déboucher. Il voulut s'opposer à l'attaque du duc de Dalmatie. Le moment de décider la bataille se trouvait dès-lors bien indiqué. l'Empereur, par un mouvement à gauche, se porta,

en 20 minutes, avec la garde, les quatre divisions du général Latour-Maubourg et une grande quantité d'artillerie, sur le flanc de la droite de la position de l'ennemi, qui était devenue le centre de l'armée russe.

La division Morand et la division wurtembergeoise enlevèrent le mamelon dont l'ennemi avait fait son point d'appui.

Le général Devaux établit une batterie dont il dirigea le feu sur les masses qui voulaient reprendre la position. Les généraux Dulauloy et Drouot, avec 60 pièces de batterie de réserve, se portèrent en avant. Enfin, le duc de Trévise, avec les divisions Dumoutier et Barrois de la jeune garde, se dirigea sur l'auberge de Klein-Baschwitz, coupant le chemin de Wurtchen à Baugen.

L'ennemi fut obligé de dégarnir sa droite pour parer à cette nouvelle attaque. Le prince de la Moskwa en profita et marcha en avant. Il prit le village de Preisig, et s'avança, ayant débordé l'armée ennemie sur Wurtchen. Il était trois heures après-midi, et lorsque l'armée était dans la plus grande incertitude du succès, et qu'un feu épouvantable se faisait entendre sur une ligne de trois lieues, l'Empereur annonça que la bataille était gagnée.

L'ennemi voyant sa droite tournée se mit en retraite, et bientôt sa retraite devint une fuite.

A sept heures du soir, le prince de la Moskwa et le général Lauriston arrivèrent à Wurtchen. Le duc de Raguse reçut alors l'ordre de faire un mouvement inverse de celui que venait de faire la garde, occupa tous les villages retranchés, et toutes les redoutes que l'ennemi était obligé d'évacuer, s'avança dans la direction d'Hochkirch, et prit ainsi en flanc toute la gauche de l'ennemi, qui se mit alors dans une

épouvantable déroute. Le duc de Tarente, de son côté, poussa vivement cette gauche et lui fit beaucoup de mal.

L'Empereur coucha sur la route au milieu de sa garde à l'auberge de Klein-Baschwitz. Ainsi, l'ennemi, forcé dans toutes ses positions, laissa en notre pouvoir le champ de bataille couvert de ses morts et de ses blessés, et plusieurs milliers de prisonniers.

Le 22, à quatre heures du matin, l'armée française se mit en mouvement. L'ennemi avait fui toute la nuit par tous les chemins et par toutes les directions. On ne trouva ses premiers postes qu'au-delà de Weissenberg, et il n'opposa de la résistance que sur les hauteurs en arrière de Reichenbach. L'ennemi n'avait pas encore vu notre cavalerie.

Le général Lefevre Desnouettes, à la tête de 1500 chevaux lanciers polonais et des lanciers rouges de la garde, chargea, dans la plaine de Reichenbach, la cavalerie ennemie, et la culbuta. L'ennemi, croyant qu'ils étaient seuls, fit avancer une division de cavalerie, et plusieurs divisions s'engagèrent successivement. Le général Latour-Maubourg, avec ses 14,000 chevaux et les cuirassiers français et saxons, arriva à leur secours, et plusieurs charges de cavalerie eurent lieu. L'ennemi, tout surpris de trouver devant lui 15 à 16,000 hommes de cavalerie, quand il nous en croyait dépourvus, se retira en désordre. Les lanciers rouges de la garde se composent en grande partie des volontaires de Paris et des environs. Le général Lefevre Desnouettes et le général Colbert, leur colonel, en font le plus grand éloge.

Dans cette affaire de cavalerie, le général Bruyères, général de cavalerie légère de la plus haute distinction, a eu la jambe emportée par un boulet.

Le général Regnier se porta avec le corps saxon sur les hauteurs au-delà de la Reichenbach, et pour-

suivit l'ennemi jusqu'au village de Hotterndorf. La nuit nous prit à une lieue de Gœrlitz. Quoique la journée eût été extrêmement longue, puisque nous nous trouvions à huit lieues du champ de bataille, et que les troupes eussent éprouvé tant de fatigues, l'armée française aurait couché à Gœrlitz; mais l'ennemi avait placé un corps d'arrière-garde sur la hauteur en avant de cette ville, et il aurait fallu une demi-heure de jour de plus pour la tourner par la gauche. L'Empereur ordonna donc qu'on prît position.

Dans les batailles du 20 et 21, le général wurtembergeois Franquemont et le général Lorencez ont été blessés. Notre perte dans ces journées peut s'évaluer à 11 ou 12,000 hommes tués ou blessés. Le soir de la journée du 22, à sept heures, le grand maréchal duc de Frioul, étant sur une petite éminence à causer avec le duc de Trévise et le général Kirgener, tous les trois pied à terre et assez éloignés du feu, un des derniers boulets de l'ennemi rasa de près le duc de Trévise, ouvrit le bas-ventre au grand-maréchal, et jeta roide mort le général Kirgener. Le duc de Frioul se sentit aussitôt frappé à mort; il expira douze heures après.

Dès que les postes furent placés et que l'armée eut pris ses bivouacs, l'Empereur alla voir le duc de Frioul. Il le trouva avec toute sa connaissance, et montrant le plus grand sang-froid. Le duc serra la main de l'Empereur, qu'il porta sur ses lèvres. *Toute ma vie*, lui dit-il, *a été consacrée à votre service, et je ne la regrette que par l'utilité dont elle pouvait vous être encore!* — *Duroc*, lui dit l'Empereur, *il est une autre vie! C'est là que vous irez m'attendre, et que nous nous retrouverons un jour!* — *Oui, Sire; mais ce sera dans trente ans, quand vous aurez triomphé de vos ennemis, et réalisé toutes les espé-*

rances de notre patrie.... J'ai vécu en honnête homme ; je ne me reproche rien. Je laisse une fille, Votre Majesté lui servira de père.

L'Empereur serrant de la main droite le grand-maréchal, reste un quart-d'heure la tête appuyée sur la main gauche dans le plus profond silence. Le grand-maréchal rompit le premier ce silence. *Ah Sire ! allez-vous-en ! ce spectacle vous peine !* L'Empereur, s'appuyant sur le duc de Dalmatie et sur le grand-écuyer, quitta le duc de Frioul sans pouvoir lui dire autre chose que ces mots, *Adieu donc, mon ami !* Sa Majesté rentra dans sa tente, et ne reçut personne pendant toute la nuit.

Le 23, à neuf heures du matin, le général Regnier entra dans Gœrlitz. Des ponts furent jetés sur la Neiss, et l'armée se porta au-delà de cette rivière.

Au 23, au soir, le duc de Bellune était sur Botzenberg ; le comte Lauriston avait son quartier-général à Hochkirch, le comte Regnier en avant de Trotskendorf sur le chemin de Lauban, et le comte Bertrand en arrière du même village, le duc de Tarente était sur Schœnberg, l'Empereur était à Gœrlitz.

Un parlementaire, envoyé par l'ennemi, portait plusieurs lettres, où l'on croit qu'il est question de négocier un armistice.

L'armée ennemie s'est retirée, par Banalau et Lauban, en Silésie. Toute la Saxe est délivrée de ses ennemis, et dès demain 24, l'armée française sera en Silésie.

L'ennemi a brûlé beaucoup de bagages, fait sauter beaucoup de parcs, disséminé dans les villages une grande quantité de blessés. Ceux qu'il a pu emmener sur des charrettes n'étaient pas pansés ; les habitans en portent le nombre à plus de 18,000. Il en est resté plus de 10,000 en notre pouvoir.

La ville de Gœrlitz, qui compte 8 à 10,000 habitans, a reçu les Français comme des libérateurs.

La ville de Dresde et le ministère saxon ont mis la plus grande activité à approvisionner l'armée, qui jamais n'a été dans une plus grande abondance.

Quoiqu'une grande quantité de munitions ait été consommée, les ateliers de Torgau et de Dresde, et les convois qui arrivent, par les soins du général Sorbier, tiennent notre artillerie bien approvisionnée.

On a des nouvelles de Glogau, Custrin et Stettin. Toutes ces places étaient dans un bon état.

Ce récit de la bataille de Wurtchen ne peut être considéré que comme une esquisse. L'état-major-général recueillera les rapports qui feront connaître les officiers, soldats et les corps qui se sont distingués.

Dans le petit combat du 22, à Reichenbach, nous avons acquis la certitude que notre jeune cavalerie est, à nombre égal, supérieure à celle de l'ennemi.

Nous n'avons pu prendre de drapeaux; l'ennemi les retire toujours du champ de bataille. Nous n'avons pris que 19 canons, l'ennemi ayant fait sauter ses parcs et caissons. D'ailleurs l'Empereur tient sa cavalerie en réserve; et jusqu'à ce qu'elle soit assez nombreuse, il veut la ménager.

Extrait de différens rapports du commissaire-général de la haute-police à Halberstadt.

Du 13 mai.

Un certain major Orloff, qui a séjourné avec 400 cosaques à Herbstadt, qui avait consommé tous les fourrages qui se trouvaient dans cette ville, demanda la veille de son départ 2,000 bottes de paille,

pour les faire transporter sur la rive droite de la Saale, où il a été bivouaquer avec son corps; le maire était au lit; se trouvant attaqué d'une maladie, son fils aîné le sieur Richter, secrétaire de la mairie, le remplaçait; il répondit au major Orloff, qu'il lui était impossible de fournir ces 2,000 bottes de paille, attendu qu'il n'y en avait plus une seule dans toute la ville.

Orloff lui répliqua qu'il ne disait pas la vérité. Le jeune Richter lui fit alors la proposition de l'accompagner dans tous les greniers et toutes les granges de la ville, afin de s'assurer de la vérité de son exposé; le major Orloff, offensé de cette proposition, fit arrêter le secrétaire Richter, fils du maire du canton, d'une famille très-respectable et fort estimée, et lui fit donner 25 coups de knout, dont ce jeune homme mourut le 10 de ce mois. Je l'ai vu enterrer le 12, à mon passage à Herbstadt. *Ces détails sont authentiques.*

Du 13 mai.

Une circonstance arriva le même jour à Eisleben, qui d'abord avait donné quelque inquiétude aux habitans. Deux chevaux de cosaques avaient été volés dans la rue, le soir, au piquet.

Un habitant de Querfurth, à qui vraisemblablement des cosaques avaient volé deux chevaux la veille, en partant de cette ville, était venu les reprendre à Eisleben. Il fut arrêté en sortant, conduit chez le major Scherschinski, qui le fit attacher à une planche, et lui fit donner 50 coups de knout dont ce malheureux mourut quelques heures après.

(*Extrait du Moniteur du mercredi 2 juin* 1813.)

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes sur la situation des armées, au 25 mai au soir.

Le prince de la Moskwa, ayant sous ses ordres les corps du général Lauriston et du général Regnier, avait forcé, le 24 mai, le passage de la Neiss, et le 25 au matin, le passage de la Queiss, et était arrivé à Buntzlau. Le général Lauriston avait son quartier-général à mi-chemin de Buntzlau à Haynau.

Le quartier-général de l'Empereur était, le 25 au soir, à Buntzlau.

Le duc de Bellune était à Wehrau, sur la Queiss.

Le général Bertrand était entré, le 24, à Lauban, et le 25 il avait suivi l'ennemi.

Le duc de Tarente, après avoir passé la Queiss, avait eu un combat avec l'arrière-garde ennemie. L'ennemi, encombré de charrettes de blessés et de bagages, voulut tenir. Le duc de Tarente eut ses trois divisions engagées. Le combat fut vif; l'ennemi souffrit beaucoup. Le duc de Tarente avait, le 25 au soir, son quartier-général à Stegkigt.

Le duc de Raguse était à Ottendorf.

Le duc de Reggio était parti de Bautzen, marchant sur Berlin par la route de Luckau.

Nos avant-postes n'étaient plus qu'à une marche de Glogau.

C'est à Buntzlau que le général russe Koutouzoff est mort, il y a six semaines. Nos armées n'ont trouvé dans ce pays aucune exaltation. Les esprits y sont comme à l'ordinaire. Le *landwehr* et le *landsturm* n'ont existé que dans les journaux, du moins dans ce pays-ci; et les habitans sont bien loin d'adhérer

au conseil des Russes, de brûler leurs maisons et de dévaster leur pays.

Le général Durosnel est resté en qualité de gouverneur à Dresde. Il commande toutes les troupes et garnisons françaises en Saxe.

Plusieurs corps français se dirigent sur Berlin, où il paraît que l'on déménage, et où l'on s'attend depuis quelques jours à voir arriver l'armée.

(Extrait du Moniteur du vendredi 4 juin 1813.)

Sa Majesté l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes sur la situation des armées au 27 mai au soir :

Le 26, le quartier-général du comte Lauriston était à Haynau. Un bataillon du général Maison a été chargé inopinément, à cinq heures du soir, par 3,000 chevaux, et a été obligé de se reployer sur un village. Il a perdu deux pièces de canon et trois caissons qui étaient sous sa garde. La division a pris les armes. L'ennemi a voulu charger sur le 153e régiment ; mais il a été chassé du champ de bataille, qu'il a laissé couvert de morts. Parmi les tués, se trouvent le colonel et une douzaine d'officiers des gardes-du-corps de Prusse, dont on a apporté les décorations.

Le 27, le quartier-général de l'Empereur était à Liegnitz, où se trouvaient la jeune et la vieille garde, et les corps du général Lauriston et du général Regnier. Le corps du prince de la Moskwa était à Haynau ; celui du duc de Bellune manœuvrait sur Glogau. Le duc de Tarente était à Goldberg. Le duc de Raguse et le comte Bertrand étaient sur la route de Goldberg à Liegnitz.

Il paraît que toute l'armée ennemie a pris la direction de Jauer et de Schweidnitz.

On ramasse bon nombre de prisonniers. Les villages sont pleins de blessés ennemis.

Lieguitz est une assez jolie ville de 10,000 habitans. Les autorités l'avaient quittée par ordre exprès; ce qui mécontente fort les habitans et les paysans du cercle. Le comte Daru a été en conséquence chargé de former de nouvelles magistratures.

Tous les gens de la cour et toute la noblesse qui avaient évacué Berlin, s'étaient retirés à Breslau; aujourd'hui ils évacuent Breslau, et une partie se retire en Bohême.

Les lettres interceptées ne parlent que de la consternation de l'ennemi et des pertes énormes qu'il a faites à la bataille de Wurtchen.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes, sur la situation des armées au 29 mai au matin :

Le duc de Bellune s'est porté sur Glogau. Le général Sébastiani a rencontré près de Sprottau un convoi ennemi, l'a chargé, lui a pris vingt-deux pièces de canon, quatre-vingts caissons et 500 prisonniers.

Le duc de Raguse est arrivé le 28 au soir à Jauer, poussant l'arrière-garde ennemie, dont il avait tourné la position sur ce point. Il lui a fait 300 prisonniers. Le duc de Tarente et le comte Bertrand étaient arrivés à la hauteur de cette ville.

Le 28, à la pointe du jour, le prince de la Moskwa, avec les corps du comte Lauriston et du général Reynier, s'était porté sur Neumarck. Ainsi, notre avant-garde n'est plus qu'à sept lieues de Breslau.

Le 29 mai, à dix heures du matin, le comte Schou-

valoff, aide-de-camp de l'empereur de Russie, et le général Kleist, général de division prussien, se sont présentés aux avant-postes. Le duc de Vicence a été parlementer avec eux. On croit que cette entrevue est relative à la négociation de l'armistice.

On a des nouvelles de nos places, qui sont toutes dans la meilleure situation.

Les ouvrages qui défendaient le champ de bataille de Wurtchen sont très-considérables ; aussi l'ennemi avait-il dans ses retranchemens la plus grande confiance. On peut s'en faire une idée, quand on saura que c'était le travail de 10,000 ouvriers pendant trois mois ; car c'est depuis le mois de février que les Russes travaillaient à cette position qu'ils considéraient comme inexpugnable.

Il paraît que le général Wittgenstein a quitté le commandement de l'armée combinée : c'est le général Barclay de Tolly qui la commande.

L'armée est ici dans le plus beau pays possible ; la Silésie est un jardin continu, où l'armée se trouve dans la plus grande abondance de tout.

(*Extrait du Moniteur du mardi* 8 *juin* 1813.)

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes sur la situation des armées au 30 mai 1813 :

Un convoi d'artillerie d'une cinquantaine de voitures, parti d'Augsbourg, s'est éloigné de la route de l'armée, et s'est dirigé d'Augsbourg sur Bayreuth ; les partisans ennemis ont attaqué ce convoi entre Zwickau et Chemnitz, ce qui a occasionné la perte de 200 hommes et de 300 chevaux qui ont été pris ; de 7 à 8 pièces de canon, et de plusieurs voitures qui

ont été détruites ; les pièces ont été reprises. — S. M. a ordonné de faire une enquête pour savoir qui a pris sur soi de changer la route de l'armée. Que ce soit un général ou un commissaire des guerres, il doit être puni selon la rigueur des lois militaires, la route de l'armée ayant été ordonnée d'Augsbourg par Wurtzbourg et Fulde.

Le général Poinsot, venant de Brunswick avec un régiment de marche de cavalerie, fort de 400 hommes, a été attaqué par 7 à 800 hommes de cavalerie ennemie près Halle ; il a été fait prisonnier avec une centaine d'hommes ; 200 hommes sont revenus à Leipsick.

Le duc de Padoue est arrivé à Leipsick, où il réunit sa cavalerie pour balayer toute la rive gauche de l'Elbe.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes, sur la situation des armées, au 31 mai au soir :

Le duc de Vicence, le comte de Schouvaloff et le général Kleist ont eu une conférence de dix-huit heures, au couvent de Watelstadt, près de Liegnitz. Ils se sont séparés hier 30, à cinq heures après-midi. Le résultat n'est pas encore connu. On est convenu, dit-on, du principe d'un armistice, mais on ne paraît pas d'accord sur les limites qui doivent former la ligne de démarcation. Le 31, à six heures du soir, les conférences ont recommencé du côté de Striegau.

Le quartier-général de l'Empereur était à Neumarkt ; celui du prince de la Moskwa, ayant sous ses ordres le général Lauriston et le général Regnier, était à Lissa. Le duc de Tarente et le comte Bertrand étaient entre Jauer et Striegau. Le duc de Raguse était entre Moys et Neumarkt. Le duc de Bellune était à Steinau sur l'Oder. Glogau était entiè-

rement débloqué. La garnison a eu constamment du succès dans ses sorties. Cette place a encore pour sept mois de vivres.

Le 28, le duc de Reggio ayant pris position à Hoyerswerda, fut attaqué par le corps du général Bulow, fort de 15 à 18,000 hommes. Le combat s'engagea; l'ennemi fut repoussé sur tous les points et poursuivi l'espace de deux lieues. Le rapport de cette affaire est ci-joint.

Le 22 mai, le lieutenant-général Vandamme s'est emparé de Wilhelmsburg, devant Hambourg.

Le 24, le quartier-général du prince d'Eckmülh était à Haarbourg. Plusieurs bombes étaient tombées dans Hambourg, et les troupes russes paraissant évacuer cette ville, les négociations s'étaient ouvertes pour la reddition de cette place; les troupes danoises faisaient cause commune avec les troupes françaises.

Il devait y avoir, le 25, une conférence avec les généraux danois, pour régler le plan d'opérations. M. le comte de Kaas, ministre de l'intérieur du roi de Danemarck, et chargé d'une mission auprès de l'Empereur, était parti pour se rendre au quartier-général.

Rapport à S. A. S. le prince de Neufchâtel, major-général de l'armée.

Monseigneur,

Je suis arrivé à Hoyerswerda vers les six heures du soir, avec ma 13^{e} division. Tous les renseignemens des paysans m'assuraient que l'ennemi était en ville, et je marchais avec précaution. Mon avant-garde n'apercevant aucune vedette, entra en ville pendant qu'il tombait une pluie d'orage assez forte. Les

premiers pelotons de chevau-légers, commandés par un de mes officiers, avaient déjà parcouru différentes rues sans rencontrer personne, lorsqu'en arrivant sur la place, les escadrons de chevau-légers bavarois qui suivaient, aperçurent et tombèrent sur deux escadrons de cosaques, occupés à faire charger du pain.

Plusieurs de ceux qui étaient à cheval parvinrent à s'échapper; mais tout le reste fut sabré ou pris. J'ai, de cette affaire, 7 officiers, dont 1 major, 1 capitaine, 5 lieutenans ou sous-lieutenans, et 3 officiers prussiens (il ne s'en est échappé aucun), 61 cosaques et plus de 90 chevaux.

Je suis, etc.

Signé, le maréchal duc DE REGGIO.

A Hoyerswerda, le 27 mai 1813.

Rapport à S. A. S. le prince de Neufchâtel, major-général de l'armée.

Monseigneur,

L'ennemi est venu m'attaquer ce matin dans la position de Hoyerswerda, où je me trouve, et où je suis retenu, attendant la division du général Gruyère.

L'ennemi arrivait de Senftenberg par les deux rives de la Schwarz Elster. Sa première attaque eut lieu vers huit heures, par Bergen et Neuwiese, où sa cavalerie repoussa mes avant-postes; et à peu près dans le même temps, je fus attaqué, par ma gauche, du côté de Narditz, par où l'ennemi déploya 30 pièces de canon.

J'ignorais encore de quel côté serait l'attaque principale, et je fus obligé de partager mon monde entre ces deux points.

La 14ᵉ division forma ses carrés dans la plaine de

Narditz, sous un feu très-vif d'artillerie, auquel la mienne répondit avec avantage.

L'ennemi, s'apercevant de l'inutilité de ses efforts de ce côté, porta ses forces sur la rive droite ; il fit déboucher des colonnes d'infanterie, de cavalerie, et du canon.

Alors mon artillerie, très-avantageusement placée, mit ces colonnes en déroute, et faisant battre le pas de charge, le général Pacthod repoussa ce corps prussien bien au-delà de Bergen, en lui faisant beaucoup de mal. Dès ce moment, sa retraite fut précipitée sur tous les points, et je restai maître du terrain, où il laissa beaucoup de morts. Je ne puis trop me louer de la conduite du général Pacthod, ainsi que de celle du général Pourailly, qui, avec sa brigade, a emporté deux villages à la baïonnette, et de la manière la plus franche.

Nous suivons encore l'ennemi, à cinq heures du soir.

Je suis, etc.

Signé, le maréchal duc DE REGGIO.

A Hoyerswerda, le 28 mai 1813.

Copie de la lettre du général de division comte Vandamme, au maréchal prince d'Eckmülh.

Haarbourg, le 13 mai, 11 heures du matin.

Avant-hier nous étions imparfaitement établis dans l'île de Wilhelmsburg. La nuit étant venue, il avait fallu se borner à se garder militairement.

Hier 12, à huit heures du matin, l'ennemi a commencé par débarquer mille à douze cents hommes en face de Hambourg. Une vive fusillade s'est engagée

avec la brigade d'infanterie légère commandée par le général Gengould. J'ai été examiner l'affaire, et j'ai vu que cette colonne ennemie, s'attendant à être appuyée, prétendait nous faire sortir de l'île.

L'ennemi pressant d'abord son attaque, avait gagné quelque avantage, et avançait en force avec l'artillerie qu'il avait débarquée. Je fis à l'instant tourner en masse les trois bataillons d'infanterie légère, soutenus par tout le reste de la division Dufour. J'ordonnai la charge, et en un quart-d'heure, tout fut mis dans la déroute la plus complète. L'ennemi abandonna toute son artillerie, ses caissons, ses munitions, et se rembarqua dans le plus grand désordre, laissant des prisonniers et un grand nombre de morts, parmi lesquels se sont trouvés beaucoup de Danois. Le général Dufour et le général Gengoult se sont parfaitement conduits dans cette affaire.

Je me suis décidé à faire passer dans l'île la brigade de Reuss, que je destinais à occuper Altwerden, Kattwick et Rosneuhof. A peine avais-je fait débarquer les troupes, que j'appris que l'ennemi tentait un nouveau débarquement sur le point de Reihers-tieger-Land, d'où il semblait vouloir se diriger sur le point de mon passage. Une fusillade s'est engagée, et l'ennemi voyant qu'il n'avait pu nous surprendre, s'est retiré précipitamment avec une perte de quelques morts, blessés et prisonniers.

J'ai établi le 152^{e} en réserve et en observation au château même de Wilhelmsburg, afin de pouvoir se porter partout.

Prévoyant bien une nouvelle attaque, je fis marcher le 37^{e} qui était sur la digue. La fusillade s'engagea sérieusement. Je n'hésitai pas à ordonner au 37^{e} de se retirer lentement, en défendant la digue, et à laisser avancer l'ennemi de manière à lui couper sa retraite ou à le poursuivre vigoureusement.

J'ordonnai de suite à deux bataillons de la droite de la division Dufour de se rendre directement au pont où l'ennemi avait passé, tandis que je prescrivis au prince Reuss de marcher précipitamment sur l'ennemi avec les deux bataillons qui se trouvaient au château de Wilhelmsburg. La fusillade s'est d'abord engagée, et comme on ne peut cheminer que par des digues fort élevées, j'ordonnai aux troupes de cesser le feu, et je fis battre la charge de toutes parts. L'ennemi fut contraint à la retraite, et poursuivi pendant une heure la baïonnette dans les reins. Jamais confusion ne fut plus complète. Tout ce qui s'était jeté dans les barques a été noyé ou tué. Quatre cent trente hommes environ qui n'ont pas pu s'embarquer, ont mis bas les armes.

Je ne puis assez me louer de la valeur de nos troupes. Je ne me rappelle pas d'avoir jamais trouvé plus d'ardeur dans nos vieilles bandes. Plusieurs officiers de tous grades se sont singulièrement distingués. J'aurai l'honneur d'en adresser l'état à V. Exc., pour qu'elle veuille bien le faire parvenir à l'Empereur.

J'ai l'honneur, etc.

Signé, le comte VANDAMME.

(*Extrait du Moniteur du jeudi* 10 *juin* 1813.)

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes sur la situation des armées, au 2 juin 1813 :

Le quartier-général de l'Empereur était toujours à Neumarkt ; celui du prince de la Moskwa était à Lissa ; le duc de Tarente et le comte Bertrand étaient entre Jauer et Striegau ; le duc de Raguse au village

d'Eisendorf; le 3e corps, au village de Titersdorf; le duc de Bellune entre Glogau et Liegnitz.

Le comte de Bubna était arrivé à Liegnitz, et avait des conférences avec le duc de Bassano.

Le général Lauriston est entré à Breslau le 1er juin à six heures du matin. Une division prussienne de 6 à 7000 hommes qui couvrait cette ville en défendant le passage de la Lohe, a été enfoncée au village de Neukirchen.

Le bourguemestre et quatre députés de la ville de Breslau ont été présentés à l'Empereur, à Neumarkt, le 1er juin, à deux heures après-midi.

S. M. leur a dit qu'ils pouvaient rassurer les habitans; que quelque chose qu'ils eussent faite pour seconder l'esprit d'anarchie que les Stein et les Scharnhorss voulaient exciter, elle pardonnait à tous.

La ville est parfaitement tranquille, et tous les habitans y sont restés. Breslau offre de très-grandes ressources.

Le duc de Vicence et les plénipotentiaires russe et prussien, le comte Schouvaloff et le général de Kleist, avaient échangé leurs pleins-pouvoirs, et avaient neutralisé le village de Peicherwitz. Quarante hommes d'infanterie et vingt hommes de cavalerie, fournis par l'armée française, et le même nombre d'hommes fournis par l'armée alliée, occupaient respectivement les deux entrées du village. Le 2 au matin, les plénipotentiaires étaient en conférence pour convenir de la ligne qui, pendant l'armistice, doit déterminer la position des deux armées. En attendant, des ordres ont été donnés des deux quartiers-généraux afin qu'aucunes hostilités n'eussent lieu. Ainsi, depuis le 1er juin à deux heures de l'après-midi, il n'a été commis aucune hostilité de part ni d'autre.

Rapport de l'adjudant-commandant Durrieu, commandant les troupes du 4^e^ corps formant la garnison de la place de Glogau, au major-général.

Monseigneur,

Je m'empresse d'annoncer à V. A. que la place de Glogau a été débloquée le 27 de ce mois pendant la nuit. Depuis deux jours nous ne voyons plus ni Prussiens ni Russes; mais aujourd'hui seulement nous avons vu l'avant-garde de M. le général Sébastiani, et aujourd'hui seulement nous avons appris les victoires de Lutzen et de Bautzen, et tout ce qui s'est passé depuis trois mois.

Du 15 au 20 février, le 7^e^ corps et les Polonais ont repassé l'Oder, et au lieu de nous aider à approvisionner la place, ils nous ont enlevé les ressources les plus voisines. Cependant des détachemens ont battu le pays jusqu'au 28 février, malgré les forts partis de cosaques, et ont ramené pour quarante-cinq jours de viande fraîche : nous en aurions eu facilement le double, sans les chicanes des troupes prussiennes déjà échelonnées vers la Saxe.

Le 20 février, la garnison a tiré les premiers coups de fusil sur les cosaques; mais ce n'est que le 15 mars que le blocus a été resserré par de l'infanterie russe. Jusqu'à cette époque on a fait encore plusieurs sorties, et l'on s'est battu chaque fois pour se procurer des bestiaux; mais l'ennemi les avait éloignés, et nous n'avons pu en avoir que pour quinze jours de plus. J'ai vu avec plaisir dans ces sorties et dans tous ces combats, que nos soldats montraient leur courage ordinaire et l'habitude de battre les Russes.

Le 19 mars, 800 hommes sont sortis de la place pour faire déployer et reconnaître les forces de l'en-

nemi sur la rive gauche de l'Oder. Le général Saint-Priest était arrivé la veille avec un corps de troupes russes. Ce général n'a d'abord envoyé qu'environ 1,200 hommes pour nous repousser dans la place ; mais nous les avons repoussés eux-mêmes si vivement, que leur fuite a jeté l'alarme dans tous leurs quartiers, d'où il est sorti 8,000 hommes d'infanterie, 2,000 de cavalerie et 20 pièces d'artillerie. Notre reconnaissance est rentrée, et le feu de la place a contenu tous ces Russes dépités de notre audace, et faisant mine de vouloir nous enlever comme Oczakow. Le général Saint-Priest a sommé la place avec toutes les menaces d'usage. Le gouverneur lui a répondu qu'il ne savait pas sans doute que la garnison était composée du 4e corps, puisqu'il osait faire une pareille proposition. Dans cette affaire nous avons eu une vingtaine de blessés, et l'ennemi a laissé une cinquantaine de morts ou de blessés à 800 toises de la place. Les soldats français se sont distingués en donnant l'élan à tous les autres ; les Espagnols et les Croates se sont très-bien battus ; on n'aurait pas dit que les Badois se battaient pour la première fois. Le chef de bataillon Coste, des Croates, s'est parfaitement conduit ; son intelligence a été autant éprouvée que son courage.

Depuis ce jour, l'on s'est battu continuellement pour protéger les travailleurs qui détruisaient les habitations trop voisines, et éclairaient les dehors de la place.

Le 30 mars, pendant la nuit, l'ennemi a construit sur la rive gauche deux batteries, l'une à 300 et l'autre à 400 toises, et le 31 au matin, il a tiré avec 16 pièces de gros calibre sur la place. L'on a cru d'abord que c'était l'ouverture sérieuse d'une tranchée. Dans deux heures nos batteries ont fait taire celles de l'ennemi, qui pendant ce temps mon-

trait autour de la place environ 6,000 hommes d'infanterie et 1,500 de cavalerie, tant Russes que Prussiens.

A midi, le général prussien Schuller, gouverneur de Breslau, nous a annoncé la déclaration de guerre de son roi à notre Empereur, et a demandé la place. Il nous a menacés de l'arrivée prochaine de l'artillerie de siége venant de la Haute-Silésie et de la Sibérie, parce que le roi de Prusse ne voulait pas encombrer son pays de prisonniers français.

L'on a différé de répondre à cette sommation, et le lendemain matin 1000 hommes ont chassé l'ennemi de ses batteries, d'où il avait retiré son artillerie pendant la nuit, excepté 4 pièces qui ont eu encore le temps de se sauver aux premiers coups de fusil. Nous avons trouvé dans ses ouvrages 5 affûts brisés, 14 morts, dont 2 officiers. Nous n'avons eu qu'un blessé dans la place et une quinzaine dans l'attaque de ces batteries, qui étaient trop près pour une démonstration et trop loin pour nuire à nos fortifications. Le chef de bataillon Olivazzi, du 3e de ligne italien, est entré le premier dans une de ces batteries avec les carabiniers croates : son exemple a décidé de la réussite de cette opération. Pas une maison n'a pris feu malgré un grêle d'obus et de boulets incendiaires : le service des pompes était prêt. Cinq prisonniers qu'on a faits nous ont appris que le corps du général Saint-Priest avait marché vers la Saxe, et que dans ce moment il y avait devant la place encore 3000 Russes et 4 à 5000 Prussiens.

Cette apparition de troupes prussiennes, et la grande probabilité qu'elles n'étaient pas du corps du général d'York, et que la Prusse nous avait réellement déclaré la guerre, nous ont mis dans une plus grande nécessité de surveiller les habitans, et nous ont privés de plus en plus de toute relation secrète.

Depuis le 31 mars, le corps du général Schuller s'augmentait tous les jours des nouvelles levées. Il n'était plus prudent de faire des sorties; car il fallait réserver tous nos demi-moyens pour défendre exclusivement la place. Nous n'avons pourtant pas cessé d'avoir des postes en dehors du glacis : les Prussiens ont vainement tenté de les rejeter dans les chemins couverts. Ils sont venus souvent pendant la nuit porter devant nos sentinelles des bulletins de leurs victoires et toute espèce de mauvaises nouvelles.

Le 30 avril, à minuit, un corps prussien a attaqué à l'improviste et avec fureur la tête de pont de la rive droite de l'Oder. Il a lâché deux brûlots qui ont éclaté avant d'y arriver ; ils auraient d'ailleurs été arrêtés par nos estacades. L'ennemi est arrivé jusqu'à nos abattis ; mais son artillerie et sa mousqueterie n'ont pas ébranlé les 150 hommes qui défendaient ce nouvel ouvrage, et il a dû se retirer en laissant une vingtaine de morts et 35 blessés, et une cinquantaine de fusils. Nous avons eu 9 blessés. Cette défense fait le plus grand honneur aux Français et aux Croates. Ce poste leur a toujours été confié. C'est au chef de bataillon Marthe, du 92e de ligne, qui dès le premier coup de canon s'est rendu à la tête de pont pour y commander, qu'on doit les bonnes dispositions qui l'ont sauvée. Pour masquer cette attaque, l'ennemi a entouré en même temps toute la place de troupes et de tirailleurs et de pièces volantes ; tout cela faisait feu dans une nuit très-obscure, et a fait craindre un moment des projets plus sérieux. Dans dix minutes chacun était à son poste ; le gouverneur a défendu de tirer, pour tromper et attirer l'ennemi par notre silence ; mais il n'a fait que du bruit, et s'est retiré.

L'ennemi est resté tranquille jusqu'au 6 mai. Dans la nuit du 6 au 7, profitant des plis du terrain qui était devant le fort de l'Étoile, et de la facilité de re-

muer cette terre sabloneuse qui environne toute la place, les Prussiens ont ouvert un boyau et l'ont poussé avant le jour, sans qu'on ait rien entendu, jusqu'à 100 toises des chemins couverts de ce fort de l'Étoile. A la pointe du jour un grand nombre de tirailleurs fusillait nos embrasures, et nos pièces les inquiétaient peu. La sape continuait, et l'on voyait clairement qu'on préparait une batterie pour la nuit prochaine. Le gouverneur a fait cesser notre feu pour donner de la confiance à l'ennemi qui, en effet, a cru nous avoir intimidés, et qui s'est moins pressé de se couvrir entièrement et de perfectionner son ouvrage.

A deux heures après-midi, 800 hommes et deux pièces d'artillerie sont sortis par la porte de Breslau, très-près du flanc gauche du boyau, où les Italiens et les Croates sont arrivés à la course : ils en ont chassé 400 Prussiens, en ont pris une cinquantaine et tué ou blessé cinquante à coups de baïonnettes. Un bataillon de piquet à la queue de la tranchée a pris la fuite. Notre colonne s'est établie en avant et à droite de Zarkau, et 400 travailleurs ont aussitôt commencé à détruire les ouvrages dont le tracé était réellement pour une tranchée et pour une batterie. Une heure après seulement, les Prussiens, renforcés des troupes les plus voisines, se sont représentés au nombre de 1500, avec 5 pièces de canon et 300 hulans. Alors un combat des plus vifs s'est engagé ; mais nous n'avons pas changé de position tant que la destruction du boyau n'était pas terminée.

Vers les quatre heures, nos travailleurs sont rentrés : aussitôt, libres de tout autre soin, nous nous sommes élancés sur ces Prussiens ; et nos soldats, ne faisant plus de quartier, en ont tué ou blessé plus de 200, que nous avons laissés sur le champ de bataille. Infanterie, cavalerie, artillerie, tout a disparu ; et ce combat, le plus glorieux pour la garnison, s'est ter-

miné comme un éclair. Ce brillant avantage nous a coûté cher, puisque dans notre position c'était beaucoup que d'avoir onze morts et cinquante-quatre blessés, dont deux officiers. Mais enfin nous avons compté quarante de ses morts, et nous aurions pu emporter dans la place deux cents de ses blessés.

Cette journée a tellement signalé notre supériorité, que les habitans, quoique compatriotes de ceux que nous avions battus, ont laissé échapper des témoignages d'admiration.

Le chef de bataillon Taravant, du 35e de ligne, et le capitaine badois Pfenor, ont montré une intrépidité et un sang-froid rares; les capitaines Lavallée, du 18e léger; Roccasera, du 8e léger, se sont distingués : il fallait de pareils officiers pour un pareil coup de main. Je citerai, dans l'occasion, plusieurs autres officiers ou soldats dont j'ai remarqué la conduite. Le gouverneur m'a autorisé de nommer, comme récompense, cent grenadiers ou voltigeurs. Cette attention et la générosité ordinaire du gouverneur envers les bons soldats, ont produit les meilleurs effets.

Un ennemi obstiné aurait facilement rouvert la même tranchée dès la nuit suivante; mais les Prussiens n'ont plus paru de ce côté-là, et ont même reculé ailleurs leurs vedettes et leurs avant-postes. L'on n'a revu leurs troupes en mouvement que le 10 mai après-midi. Elles se sont mises en bataille ce jour-là, et ont fait trois salves en réjouissance de leur victoire complète remportée à Lutzen. Leur bulletin jeté devant nos sentinelles a été une bonne nouvelle pour nous, puisque nous avons appris que notre armée était en bataille, et que l'Empereur Napoléon y était arrivé. Nous n'avons plus douté, malgré la parole d'honneur du général Schuller, envoyée au gouverneur, que la victoire, s'il y avait eu une ba-

taille, n'eût été pour notre Empereur, et que nous ne fussions secourus à temps.

Cependant, depuis quelques jours, il passait à la vue de la place de grands convois de voitures chargées venant par la route de Breslau, et s'arrêtant vers la route de Berlin, dans un village à une demi-lieue de la place. Une flotille de trente bateaux, descendue de Breslau, est arrivée le 17 mai à une demi-lieue au-dessus de la place, et, selon les rapports, elle aurait porté tous les attirails d'un siége.

Mais nos espérances se sont de nouveau fortifiées le 21 de ce mois, lorsque l'ennemi a encore tenté, pendant la nuit, de détruire notre pont à coups de canon. Cette seconde attaque de pont, sans être appuyée par quelque autre tentative, nous a fait penser que l'ennemi voulait enlever d'avance ce passage à notre armée. D'après cette idée, l'on a doublé avant le jour la garde de la tête de pont.

La batterie que les Prussiens avaient élevée sur la digue même de l'Oder, au-dessus du pont, tirait beaucoup, et voulait sans doute nous forcer d'attendre la nuit prochaine, pour être à même de soutenir sans doute un nouvel essai de brûlots. Mais, d'après les ordres du gouverneur, 300 hommes rangés sur quatre rangs, pour mieux ressembler à la garde ordinaire montante, ont passé le pont à midi, et sans s'arrêter ont franchi les abattis, pour courir sur la batterie, qu'on ne pouvait aborder que de front. Les Prussiens n'ont songé qu'à emmener leurs quatre pièces sans tirer un seul coup, et à fuir. La batterie a été détruite.

Nos tirailleurs, emportés trop loin, ont cependant engagé une vive fusillade avec des renforts qui arrivaient de Lerchenberg; mais à deux heures tout était rentré; c'est notre dernier combat. Nous y avons eu 6 blessés, et l'ennemi y a perdu 2 officiers et une

vingtaine de blessés ou tués. Nous avons toujours pu juger des pertes graves de l'ennemi, parce que nous avons toujours vu ses morts ou ses blessés qu'il laissait sur le champ de bataille.

Dans cette dernière affaire, le chef de bataillon Marthe a eu une forte contusion d'une balle. Un voltigeur du 8e léger, Hembert, surpris dans les blés par un officier et 3 soldats prussiens qui l'ont engagé à se rendre, a donné un coup de baïonnette à l'officier et a échappé au milieu d'une grêle de balles des deux partis.

Le 22 mai, la flotille est repartie de Reinberg pour remonter l'Oder, les convois de charrettes ont repassé devant la place; mais nous ne savions rien de sûr, tant l'ennemi avait depuis quelques jours multiplié ses postes et redoublé de vigilance. Il avait dans les derniers temps 12,000 hommes autour de la place. Nous avons appris depuis son départ que le siége de notre place était en effet résolu, et qu'on voulait surtout l'écraser par des bombes, parce qu'elle manque de casemates. Nos magasins occupent celles qui existent.

Notre armée est donc arrivée fort à propos; nous n'avions plus de viande salée que pour un mois; je doute que d'autres que les Français et les Italiens se fussent résignés pendant long-temps à ne vivre que de pain et de légumes, dont nous avions encore pour plus de trois mois. On ne trouvait plus rien à acheter; beaucoup d'habitans manquant de vivres étaient sortis, et l'on était sur le point d'en renvoyer un plus grand nombre.

Ce blocus a été fort utile à la garnison. Ceux qui avaient fait la dernière campagne se sont rétablis de leurs fatigues; les nouveaux soldats se sont formés et aguerris; nous avons ici environ 4200 hommes d'infanterie disponibles, que je garantis aussi bons que les

vainqueurs de Lutzen. La force de la place est de beaucoup augmentée par les ouvrages qu'on a faits.

Tous ces résultats sont dus à la sagesse et à la résolution du gouverneur le général Laplane, à l'union constante de toutes les armes, au zèle et au dévouement des 4 chefs de bataillon du 4^e^ corps et du major commandant le 1^er^ régiment badois. Ce sont eux qui ont donné à leurs soldats l'habitude de n'attaquer l'ennemi qu'à la course, ce qui nous avait acquis une supériorité décidée sur l'ennemi, et qui a été la cause d'une aussi grande différence dans les pertes des deux partis.

J'ai l'honneur d'être avec respect, de V. A., le très-humble et très-obéissant serviteur,

L'adjudant-commandant, commandant les troupes du 4^e^ corps à Glogau,

DURRIEU.

A Glogau, le 29 mai 1813.

(*Extrait du Moniteur du vendredi* 11 *juin* 1813.)

Sa Majesté l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes sur la situation des armées, au 3 juin 1813 :

La suspension d'armes subsiste toujours. Les plénipotentiaires respectifs continuent leurs négociations pour l'armistice.

Le général Lauriston a saisi sur l'Oder plus de soixante bâtimens chargés de farine, de vin et de munitions de guerre, qui avaient été destinés pour l'armée qui assiégeait Glogau ; tous ces approvisionnemens viennent d'être dirigés sur cette place.

Nos avant-postes sont jusqu'à mi-chemin de Brieg.

Le général Hogendorp a été nommé gouverneur de Breslau. Le plus grand ordre règne dans cette ville. Les habitans paraissent très-mécontens et même indignés des dispositions faites relativement au landsturm ; on attribue ces dispositions au général Scharnhorst, qui passe pour un jacobin-anarchiste. Il a été blessé à la bataille de Lutzen.

Les princesses de Prusse, qui s'étaient retirées en toute hâte de Berlin pour se réfugier à Breslau, ont quitté cette dernière ville pour se réfugier plus loin.

Le duc de Bassano s'est rendu à Dresde, où il recevra le comte de Kaas, ministre du Danemarck.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes sur la situation des armées, au 4 juin au soir :

L'armistice a été signé le 4, à deux heures après midi. Ci-joint les articles.

S. M. l'Empereur part le 5, à la pointe du jour, pour se rendre à Liegnitz. On croit que pendant la durée de l'armistice, S. M. se tiendra une partie du temps à Glogau, et la plus grande partie à Dresde, afin d'être plus près de ses États.

Glogau est approvisionné pour un an.

ARMISTICE.

Ce jourd'hui 4 juin (23 mai), les plénipotentiaires nommés par les puissances belligérantes,

Le duc de Vicence, grand-écuyer de France, général de division, sénateur, grand-aigle de la Lé-

gion d'honneur, grand-croix des Ordres de Saint-André de Russie, de Saint-Léopold d'Autriche, Saint-Hubert de Bavière, de la Couronne-Verte de Saxe, de la Fidélité et de Saint-Joseph, plénipotentiaire nommé par S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie, Protecteur de la Confédération du Rhin, Médiateur de la Confédération Suisse, etc., muni des pleins-pouvoirs de S. A. R. le prince de Neufchâtel, vice-connétable, major-général de l'armée;

Le comte de Schouvaloff, lieutenant-général, aide-de-camp général de S. M. l'empereur de toutes les Russies, grand-croix de l'Ordre de Volodimir de la 2e classe, grand-croix de l'Ordre de Sainte-Anne, chevalier de l'Ordre de Saint-Georges 4e classe, commandeur de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, et grand-croix de l'Aigle-Rouge de Prusse; et M. de Kleist, lieutenant-général au service de S. M. le roi de Prusse, grand-croix de l'Aigle-Rouge de Prusse, de Saint-Volodimir de la 2e classe et de Sainte-Anne de Russie, chevalier de l'Ordre du Mérite, de la Croix-de-Fer, de Prusse et de la Légion d'honneur; munis de pleins-pouvoirs de S. E. M. le général d'infanterie Barclay-de-Tolly, général en chef des armées combinées;

Après avoir échangé leurs pleins-pouvoirs à Gebersdorff, le 1er juin (20 mai), et signé une suspension d'armes de trente-six heures; s'étant réunis au village de Pleiwitz, neutralisé à cet effet, entre les avant-postes des armées respectives, pour continuer les négociations d'un armistice propre à suspendre les hostilités entre toutes les troupes belligérantes, n'importe sur quel point elles se trouvent;

Sont convenus des articles suivans:

Art 1er. Les hostilités cesseront sur tous les points, à la notification du présent armistice.

2. L'armistice durera jusqu'au 8 juillet (20 juillet)

inclus, plus six jours pour le dénoncé à son expiration.

3. Les hostilités ne pourront en conséquence recommencer que six jours après la dénonciation de l'armistice aux quartiers-généraux respectifs.

4. La ligne de démarcation entre les armées belligérantes est fixée ainsi qu'il suit:

En Silésie,

La ligne de démarcation des armées combinées, partant des frontières de Bohême, passera par Dittersbach, Pfaffendorf, Landshut, suivra le Bober jusqu'à Rudelstadt, passera de là par Bolkenhayn, Striegau, suivra le Striegauerwasser jusqu'à Cauth, et joindra l'Oder en passant par Bettlern, Oltaschin, et Althoff.

L'armée combinée pourra occuper les villes de Landshut, Rudelstadt, Bolkenhayn, Striegau et Cauth, ainsi que leurs faubourgs.

La ligne de l'armée française, partant aussi de la frontière qui touche à la Bohême, passera par Seiffershauf, Alt-Ramnitz, suivra le cours de la petite rivière qui se jette dans le Bober, pas loin de Bertelsdoff; ensuite le Bober jusqu'à Lahn. De là à Neukich sur le Katzbach par la ligne la plus directe, d'où elle suivra le cours de cette rivière jusqu'à l'Oder.

Les villes de Parschwitz, Liegnitz, Goldeber et Lahn, quelle que soit la rive sur laquelle elles sont situées, pourront, ainsi que leurs faubourgs, être occupées par les troupes françaises.

Tout le territoire entre la ligne de démarcation des armées françaises et combinées sera neutre, et ne pourra être occupé par aucune troupe, même par des *landsturm*. Cette disposition s'applique par conséquent à la ville de Breslau.

Depuis l'embouchure du Katzbach, la ligne de démarcation suivra le cours de l'Oder jusqu'à la frontière

de Saxe, longera la frontière de Saxe et de Prusse, et rejoindra l'Elbe en partant de l'Oder pas loin de Mülbrose, et suivant la frontière de Prusse, de manière que toute la Saxe, le pays de Dessau et les petits États environnans des princes de la Confédération du Rhin, appartiendront à l'armée française, et que toute la Prusse appartiendra à l'armée combinée.

Les enclaves prussiens dans la Saxe seront considérés comme neutres, et ne pourront être occupés par aucunes troupes.

L'Elbe, jusqu'à son embouchure, fixe et termine la ligne de démarcation entre les armées belligérantes, à l'exception des points indiqués ci-après :

L'armée française gardera les îles et tout ce qu'elle occupera dans la 32e division militaire le 27 mai (8 juin) à minuit.

Si Hambourg n'est qu'assiégé, cette ville sera traitée comme les autres villes assiégées. Tous les articles du présent armistice qui leur sont relatifs lui sont applicables.

La ligne des avant-postes des armées belligérantes à l'époque du 27 mai (8 juin) à minuit, formera pour la 32e division militaire celle de démarcation de l'armistice, sauf les rectifications militaires que les commandans respectifs pourront juger nécessaires. Ces rectifications seront faites de concert par un officier d'état-major de chaque armée, d'après le principe d'une parfaite réciprocité.

5. Les places de Dantzick, Modlin, Zamosc, Stettin et Custrin seront ravitaillées tous les cinq jours, suivant la force de leurs garnisons, par les soins des commandans des troupes de blocus.

Un commissaire nommé par le commandant de chaque place sera près de celui des troupes assié-

geantes, pour veiller à ce qu'on fournisse exactement les vivres stipulés.

6. Pendant la durée de l'armistice, chaque place aura au-delà de son enceinte un rayon d'une lieue de France. Ce terrain sera neutre. Magdebourg aura par conséquent sa frontière à une lieue sur la rive droite de l'Elbe.

7. Un officier français sera envoyé dans chaque place assiégée pour prévenir le commandant de la conclusion de l'armistice et de son ravitaillement. Un officier russe ou prussien pourra l'accompagner pendant la route, soit en allant, soit en revenant.

8. Des commissaires nommés de part et d'autre dans chaque place régleront le prix des vivres qui seront fournis. Ce compte, arrêté à la fin de chaque mois par les commissaires chargés de veiller au maintien de l'armistice, sera soldé au quartier-général par le payeur de l'armée.

9. Des officiers d'état-major seront nommés de part et d'autre pour rectifier de concert la ligne générale de démarcation sur les points qui ne seraient pas déterminés par un courant d'eau, et sur lesquels il pourrait y avoir quelque difficulté.

10. Tous les mouvemens de troupes seront réglés de manière à ce que chaque armée occupe sa nouvelle ligne le 12 juin (31 mai). Tous les corps ou partis de l'armée combinée qui peuvent être au-delà de l'Elbe ou en Saxe rentreront en Prusse.

11. Des officiers de l'armée française et de l'armée combinée seront expédiés conjointement pour faire cesser les hostilités sur tous les points, en faisant connaître l'armistice. Les commandans en chef respectifs les muniront des pouvoirs nécessaires.

12. On nommera de part et d'autre deux commissaires, officiers-généraux, pour veiller à l'exécution

des stipulations du présent armistice. Ils se tiendront dans la ligne de neutralité à Neumarkt, pour prononcer sur les différends qui pourraient survenir.

Ces commissaires devront s'y rendre dans les vingt-quatre heures, afin d'expédier les officiers et les ordres qui doivent être envoyés en vertu du présent armistice.

Fait et arrêté le présent acte en douze articles et en double expédition, les jour, mois et an que dessus.

Signé, CAULAINCOURT, duc de VICENCE ;
Signé, le comte DE SCHOUVALOFF,
Signé, DE KLEIST.

Vu et ratifié par ordre de l'Empereur et Roi, le 4 juin 1813.

Le prince vice-connétable de France,
major-général de la grande-armée,

Signé, ALEXANDRE.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
COLLECTION DU BARON LARREY

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 01208346 6